

Denis CLARINVAL

LA MAIN DE DIEU



PREFACE

« Et combien de Dieux nouveaux sont encore possibles !... Chez moi-même, en qui l'instinct religieux, c'est-à-dire créateur de Dieu, s'anime parfois d'une façon intempestive, combien différemment s'est chaque fois révélé le divin ! - Il y a tant de choses étranges qui ont déjà passé devant moi, dans ces moments hors des temps qui tombent dans la vie comme de la lune, où l'on ne sait absolument plus combien on est déjà vieux et combien on pourra encore être jeune... Je ne mets pas en doute qu'il y ait beaucoup d'espèces de dieux... Et il n'en manque pas que l'on ne saurait imaginer sans un certain alcyonnisme et une certaine frivolité... Les pieds légers appartiennent peut-être eux-mêmes à l'idée de " Dieu "... Est-il nécessaire d'expliquer qu'un Dieu sait se tenir avec prédilection par-delà toute bonhomie et tout ce qui est conforme à la raison ? par-delà, aussi, soit dit entre nous, du bien et du mal ? Il a la vue libre - pour parler avec Goethe. - Et pour invoquer l'autorité de Zarathoustra que l'on ne saurait estimer assez haut dans ce cas: Zarathoustra va jusqu'à affirmer de lui-même : " Je ne saurais croire qu'en un dieu qui s'entendrait aussi à danser... "

Encore une fois : combien de dieux nouveaux sont encore possibles ! Zarathoustra, il est vrai, n'est qu'un vieil athée qui ne croit ni aux dieux anciens, ni aux dieux nouveaux. Zarathoustra dit qu'il fera..., mais Zarathoustra ne fera pas... Il suffit de le bien comprendre. » (Nietzsche, « La volonté de puissance », au livre IV)

Ecrire sur dieu, j'y songeais depuis longtemps mais comment m'y prendre ? Un sermon peut-être, un long discours à la manière du prêtre dans le « Clara » de Schelling. Non ! C'est trop risqué pour un poète : Rilke a suspendu mon geste. Ce qui est risqué dans la poésie, c'est bien plus que la vie, c'est un souffle : un souffle ? Celui de l'Esprit, cet infini qui traverse le fini et l'ouvre à son devenir, c'est ce qui excède la vie de l'intérieur pour qu'elle devienne Vie. Ecrire sur dieu comme un credo, c'est l'apprivoiser, en faire un chien savant, courir le risque que la parole s'effondre dans le tombeau des dogmes : dieu meurt quand on en parle trop !

Pauvreté du langage quand il cherche à nommer l'invisible du visible : le regard masque la vue, aussi doit-on fermer nos yeux pour voir la vérité du monde : la vue n'est tragiquement lucide

que quand elle vient de l'intérieur. La foi est la prison des dieux, leur figement dans la pierre quand ils ne deviennent plus, qu'accomplis on peut les contempler comme des œuvres achevées mais, on l'oublie trop souvent, ce qui s'achève n'est pas une fin, juste un instant que l'on regarde d'un œil satisfait et qu'on laisse derrière soi.

Et pourtant ce dieu, une étoile suspendue au ciel de toutes nos espérances, n'est rien qui nous rassure. C'est un dieu de la terreur, éblouissement qu'aucun regard ne peut soutenir sans s'y brûler et dans cette lumière trop vive, tout soudain s'embrase pour retomber en cendres. Dieu meurt dans ces regards contemplatifs et bienheureux qui scellent le cours du temps et brisent le devenir.

Dieu est tragique, comme le sont les hommes, la nature, le monde. Dieu est tragique car il est impossible, inachevable, indéfinissable. Dieu est une main blessée qui se dépose sur nos épaules quand la nuit du monde n'en retient que les ruines, une main et rien de plus posée dans le silence d'une traversée commune. Est-il un bas dont il serait le haut, une terre dont le ciel serait destin ? Non ! Il y a la nuit ineffaçable que fissure, sans l'abolir, une lueur faible, fragile, aussi pâle que la lune, une clarté préserve la nuit obscure mais nous permet de l'habiter.

Il n'est pas de sens à nos pas sur ces chemins nocturnes car l'horizon jamais ne s'atteint que l'on briserait comme un rideau tendu sur notre destinée ; non, dieu ne nous attend pas dans l'au-delà du monde, la terre est sa demeure, au plus proche des pas que nous osons sur ces sentiers qui ne conduisent nulle part. Sur les bords du chemin pierreux et parsemé d'épines, nous goutons à la vue rassurante de quelques fleurs qui sont autant de perles déposées dans les talus de nos voies sans issue. Ces instants qui nous ravissent ne sont pas des promesses et pourtant ils sont des fragments d'éternités figés dans la mémoire du monde.

Alors sur les sentiers de ruines l'homme se tient debout, relevé de ses blessures par la main d'un dieu invisible et il reprend sa route dans la joie de sa propre tragédie.

« Zarathoustra ne fera pas, il suffit de le bien comprendre » : mais comment le bien comprendre ? Il faut être athée des dieux, anciens et nouveaux, figés dans le dogme, pour habiter le dieu qui danse, le dieu qui devient joyeusement dans son propre tragique. L'athéisme est la fidélité ultime à un Dieu qui ne cesse de devenir. Non, Zarathoustra, pas plus que Nietzsche, ne refuse dieu mais leur dieu n'est pas celui auquel on croit, c'est celui dont on

habite le devenir qui est indissociable du nôtre, même s'ils sont tragiques l'un comme l'autre. Zarathoustra nous invite à habiter joyeusement le tragique ; dire dieu n'est pas la foi qui consume le divin, dire dieu n'est pas sauver l'homme et le monde, dire simplement dieu, c'est refuser de nommer ce qui ne peut l'être car toujours il devient, dire dieu c'est demeurer fidèle à une présence qui refuse d'être enchainée.

LE VISIBLE INVISIBLE

PROLOGUE

Nous croyons que le monde se donne au regard, que la lumière révèle tout et qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour voir. Mais la lumière n'est pas la vérité : elle peut aussi éblouir, masquer, étouffer le réel sous un excès d'évidence. Le regard humain, trop prompt à saisir, fabrique du monde une image docile, ordonnée, où chaque chose s'inscrit à sa place selon l'habitude, la peur ou le besoin.

Alors quelque chose se perd. Ce qui demeure vivant, ce qui cherche à advenir, se cache dans les interstices de la perception. Les choses les plus essentielles ne se livrent pas à celui qui regarde sans voir. Le visible est un voile. Il protège le mystère du monde contre la violence de ce que nous croyons comprendre.

Pour voir vraiment, il faut renoncer au regard qui contrôle et apprendre le regard intérieur, celui qui naît dans le silence du cœur, au seuil du doute, dans l'espace fragile du non-savoir. Car la vérité n'est jamais sur la surface des choses. Elle se tient dans la faille, là où le monde manque un peu à lui-même.

Le visible invisible, c'est cette profondeur qui se dérobe aux yeux et se révèle à l'esprit quand l'œil se ferme enfin. Fermer les yeux n'est pas refuser le monde : c'est cesser de le réduire à l'image qu'il nous offre. La nuit n'est pas le contraire de la lumière, elle est sa vérité lente, où les êtres réapprennent à exister sans bruit.

Le visible invisible : la lumière qui se fait humble, le sens qui se cache dans l'ombre, la présence qui se montre en se retirant.

C'est là que Dieu commence. Dans cet espace où le monde demande une autre fidélité, où le regard cesse de posséder pour devenir accueil, où le réel s'approfondit parce qu'on ne tente plus de le tenir. Voir, enfin, c'est laisser le monde être plus que ce que nous voyons.

LE VISIBLE INVISIBLE

Le monde étale sa peau brillante, éblouissement,
Pour en masquer la vue et taire son âme profonde
Les yeux se gavent des surfaces éclatantes, regards
Aveugles recouvrant la blessure silencieuse des choses
L'apparence est un royaume, dévorant toute profondeur
Sans jamais se nourrir de la matière du monde, racines,
La lumière devient trop vive, efface les contours de la vie
Qu'elle prétendait montrer, l'être se perd dans nos regards,
Les couleurs se jettent sur nos pupilles comme des gardiennes
Jalouses de l'invisible que dissout le visible, miroir de la pensée,
Et nous avançons, aveuglés dans le trop-plein de cette clarté
Qui nous dévore, efface en nous toute transparence, linceul,
Le jour brûle les portes secrètes et les fenêtré de l'Esprit
Murmurant son retour sous l'apparence du voile qui le retire,
Le regard saisissant étouffe ce qu'il demande à voir, vérité,
Le visible, trop assuré, étend son empire sur toutes nos
Certitudes, mortes, désemparées du réel qui nous invite et
L'œil ne perçoit plus, éteint sous ses paupières, que la réalité Se
tient derrière elle-même, interdite et frémissante, appel !

Ferme les yeux, ami, et laisse ton regard tomber, comme Un
fruit trop mûr, car la vue ne se déploie qu'à l'abri
Du monde lorsque la nuit éteint les mirages ; les illusions,
Naît alors une lumière trouée de signes, une lueur qui se
Montre à peine, fragile et tremblante, à la merci des vents,
Une clarté vacillante qui s'avance, résonance de l'écho depuis
Le fond d'un gouffre sans nom, l'abîme où le jour devient nuit,
La présence se défait alors du décor qui prétendait la contenir
Et l'âme devient recueil obscur où se révèle le sens fugitif des
Êtres qui tissent le devenir du monde, tragique, insurmontable,
Ce que l'œil trop ouvert jugeait solide se dissout en une pluie
De cendres fines et de cette poussière e naît une forme Intérieure
plus vraie que la forme imprimée des mots de nos
Regards, voir n'est possible qu'au bord de l'effondrement d'un
Sol que l'on croyait saisir, maîtriser de nos dires ravageurs,
C'est dans la chute du visible que se donne son invisibilité.

Je sais un chemin qui ne s'inscrit sur aucune carte offerte
Aux voyageurs, un sentier sans pierres ni traces, une
Voie respirée par les nuages du dedans, le pas s'y invente
Et chaque battement de cœur devient une boussole
Tremblante, l'esprit y marche sans pieds, car le sol lui-même
Se retire quand on avance dans cette errance sans
Terrain, le monde se dépose comme une confiance,

La nuit s'y fait guide, douce, vers un horizon caché
Sous le jour éclatant, Les arbres intérieurs dressent
Leurs branches contre une voûte que nul ne voit, et un vent
Sans air porte les feuilles dont seul l'envers scintille. Là
L'espace n'est plus dehors mais jaillissement du dedans
Vers le dehors, un ciel renversé où le regard prend racine
Et s'ouvre comme une fleur noire...

Les visages autour de nous sont des masques taillés
Dans le silence du temps, chacun porte une lumière
Absente et une ombre trop lourde pour un seul corps,
Les rires dissimulent des gouffres où le désespoir couve,
Lentement, comme une braise qui s'éteint sous la cendre,
Les mains qui saluent s'agrippent parfois à l'invisible pour
Ne pas tomber et l'amour qui cherche un regard ne sait pas
Qu'il se cogne à des paupières fermées, un regard mort,
Nous connaissons les contours flous de vies qu'on imagine
Solides, aussi fermes que le roc qui ne donne aucun arbre,
Chaque être croisé n'est qu'un éclat d'infini suspendu par
Un fil sur le bord du néant, mais l'œil qui est mondain se
Contente de cette fiction rassurante et plate ; et lorsque les
Paupières tombent enfin le cœur reconnaît celui qui bat
Dans le corps de la nuit, et l'homme devient visible à l'instant
Même où il disparaît du champ de la vue regardante et trompeuse.

Au plus vaste du jour se tient la faille où la lumière
Se brise et puis se tait, c'est là que naissent les voix que le
Vacarme du monde écrase de son rocher tissé d'affaires,
Les murs de nos croyances se lézardent et laissent filtrer
Une clarté autrement pure, une clarté qui ne montre pas
Mais qui touche comme une respiration d'un vent qui tout
Caresse, les choses deviennent des présences inquiètes qui
Réclament une écoute, le monde appelle depuis sa blessure,
Dans l'oubli de son éclat trompeur, ce que l'on voit dans le
Regard n'est jamais ce qui nous sauve mais ce qui nous distrait,
Car le salut n'est pas de comprendre mais simplement d'être
Habité. Le vrai soleil se lève lorsque l'image s'écroule sur elle-même
Et la vue devient prière lorsque l'œil consent à son Propre effacement.

Quand l'ombre devient plus claire se met à parler depuis
La peau des choses qui se déchire enfin sous le tranchant des
Mots, elle s'avance avec lenteur dans le royaume distrait
De nos vieilles certitudes, dans le confort du contentement,
Et quand ce qui paraissait évident se défait comme un tissu
Rongé par le doute, le regard se retourne vers sa propre nuit
Et il découvre une source inquiète ; ce n'est pas l'œil qui voit
Mais la blessure ouverte au cœur de nos poitrines, fissures

Où le monde entre enfin, hors des fenêtres trop vigilantes
Du visage. Chaque respiration devient un échange d'âmes
Dans la parole entre les êtres, polyphonie de failles, un fragile
Consentement à laisser l'invisible tracer sa voie dans les
Ténèbres, la lumière intérieure ne jaillit que quand elle se sait
Menacée d'extinction, et voir c'est alors survivre à ce qui
S'effondre dans notre regard.

Il y a tant d'objets qui portent le secret du monde sans jamais
En parler, une pierre abandonnée dans la poussière connaît la
Vérité du ciel, un arbre penché sur l'eau reflète un infini que la
Surface ignore, la fleur qui s'ouvre sans témoin offre son
Parfum à l'absence même, et la nuit qui s'installe dans les
Fenêtres garde pour elle la dernière parole. Nous croyons
Déchiffrer les énigmes du réel mais nous oublions trop souvent
Qu'il nous lit d'abord et qu'il nous démunit, nous sommes les
Signes discrets que le monde écrit pour se souvenir de lui-même,
et nos corps ne sont que ses phrases inachevées,
Tremblantes et furtives, car la beauté n'est jamais montrée,
Elle se laisse deviner en se retirant, le visible n'est que la
Cicatrice de l'invisible qui persiste à naître en chaque instant.

Au seuil de l'endormissement une porte invisible s'entrouvre,
Doucement, la pensée y glisse comme un animal secret qui

Cherche un abri de silence, les images se dissolvent et
Deviennent des forces anonymes et pures, le réel se désagrège
En un souffle où tout ce qui fut trouve enfin sa racine,
Nous retrouvons alors la pulpe fragile du monde
Sous son écorce dure ; ainsi l'œil s'éteint comme un soleil
Usé qui rend la nuit à sa splendeur, et le dedans s'élargit
Jusqu'à contenir tous les visages, ceux des vivants et ceux des
Morts, nous ne sommes plus des regards en quête d'objets
Mais des foyers de sens, la vue devient mémoire d'un avenir
Qui ne demande qu'à se montrer, et l'invisible triomphe
Dans le repos du jour égaré.

Il n'y a de vision que dans l'absence, là où le cœur parle à voix
Basse, chaque pas vers la clarté doit passer par l'ombre qui
Retient la vérité, le monde ne veut pas être vu, il veut être
Accueilli et entendu, et la connaissance véritable n'exige
Aucune preuve, seulement un abandon. Nous avons cru trop
Longtemps qu'ouvrir les yeux suffisait à conquérir le réel
Mais les yeux sont des portes si fragiles qu'un souffle peut les
Pervertir, aussi il faut consentir à tomber hors de la vue pour
Enfin voir là où la cécité révèle plus de couleurs que tout
L'arc-en-ciel diurne, la faiblesse devient puissance quand enfin elle
Découvre l'infini dans la faille, et l'invisible se donne alors à
Celui qui accepte de ne rien posséder

Ami, ferme les yeux, le monde est plus vaste que ton regard
Inquiet, les étoiles parlent mieux dans la nuit que sous l'éclat
Trop fort du jour, il est temps de laisser la lumière se retirer
Pour mieux resurgir ; le visible étouffe ce qu'il prétend révéler
Dans son étreinte sans souffle. Laisse l'inconnu prendre place
Au centre du visage qui veut savoir, respire l'obscur qui palpite
Derrière chaque objet trop certain, écoute le silence qui réveille
Les racines de la pensée. Quand l'œil disparaît, la vision s'élève
Enfin comme une flamme, une aurore intérieure se lève dans
L'empire du noir absolu, et l'invisible devient visible sans jamais se réduire à paraître.

Il est des jours où la clarté chancelle et perd sa royauté
Souveraine et orgueilleuse, les façades du réel se fissurent
Sous l'assaut tranquille d'un doute ancien et l'on voit
Trembler le monde comme une image fatiguée par un trop
De lumière ; alors une vérité plus lente s'avance sur les
Décombres du visible glorieux, les certitudes s'écroulent
Sans fracas et laissent place à un air respirable, ce souffle
Ouvre la peau du monde comme une blessure qui voudrait
Guérir, les yeux ne savent plus quoi prendre, tant l'évidence se
Retire, chaque chose se découvre abandonnée à sa fragilité

Première, et c'est là, dans cette défaite du regard triomphant,
Que naît la vision et l'invisible sourit de son sourire sans visage.

Quand surgit la nuit, elle ne tombe pas : elle monte du fond
Des choses, elle s'élève comme un aveu enfoui sous le
Bavardage du jour, alors les rues se taisent et les maisons
Retiennent leur souffle clair, les visages perdent leurs contours
Mais gagnent une gravité brûlante, tout ce qui importait perd
Soudain son pouvoir ridicule de paraître, le superflu se dissout
Et il ne reste qu'un cœur sans défense, les étoiles se multiplient
En nous et deviennent des pensées vivantes, chaque pas se
Transforme en un geste d'écoute du mystère, l'obscurité n'est
Pas un effacement mais une présence totale car l'invisible,
Dans la nuit, peut enfin parler.

Nous ne voyons jamais vraiment les êtres que nous aimons,
Nous traversons leurs regards comme des passants distraits,
Et nous croyons connaître leurs douleurs parce que nous
Connaissons les nôtres, on n'y voit que leurs gestes, si peu,
Mais l'âme s'enfuit sous mille couches d'habitudes prudentes,
Et elle attend qu'un silence reçoive son poids de nuit,
Alors l'amour devient une veille et plus qu'une possession,
Une patience qui accepte de ne pas comprendre,
Car voir l'autre, ce n'est pas le regarder mais le reconnaître,

Et laisser en lui l'invisible prendre corps dans notre présence,
L'amour est un regard qui ne regarde plus...

Les morts nous observent depuis les replis du monde invisible,
Ils errent dans nos pensées comme des ombres qui savent trop,
Ils sont la mémoire du silence et de la lumière sans forme,
Et leur absence est une fenêtre par où souffle l'Esprit inquiet.
Ils nous enseignent que la vue n'est qu'une étape, passage,
Que le jour est un masque posé sur une nuit bien plus vraie,
Que l'existence visible n'est qu'un fragile éclat sur le fleuve du temps.
Les morts ne disparaissent pas, ils cessent seulement
D'être visibles, et dans le tremblement de nos paupières, ils
Reviennent pour nous apprendre à voir avec le cœur déserté
Des éclats flamboyants du jour trompeur.

Un jour viendra où l'œil reconnaîtra, enfin, son impuissance,
Il déposera ses outils de mesure et ses verdicts trop sûrs,
Il reconnaîtra que la beauté naît d'un manque essentiel,
Et que ce qui éclaire le monde n'est jamais ce qui l'éclabousse,
La vision deviendra un passage offert à la présence pure.
Le visible et l'invisible cesseront de se tenir à distance,
Alors la nuit et le jour se prendront la main, sans lutte,
Et la vérité respirera à travers toutes choses sans se cacher,
Nous verrons, non par puissance, mais par vulnérabilité

Et le monde deviendra un visage que l'amour seul rend visible.

LE DIEU LUNAIRE

Dieu meurt dans nos prières qui ne parlent que de nous,
De ces blessures que si souvent on s'inflige en son nom ;
Divin superlatif de tous les bons secours, auras-tu pitié
D'êtres aussi misérables, à genoux dans la poussière tragique Des
ruines d'une existence écrasée sous l'orage ? Rien !
Le ciel est vide et silencieux, buvard de mes supplications,
Nos maux se brisent sur l'horizon quand on en fait des mots,
Absent le magicien qui fit tant de miracles, un guérisseur sans
Prescription, serait-il mort d'avoir eu trop pitié ? Nos oraisons
Sont le funeste d'un dieu qui s'y consume, sacrilège d'un orant
Qui n'a de mains que pour les joindre ; il est aux champs celui
Que nous prions, creusant la terre pour qu'y germe la vie et
Nous scrutons le ciel, avides de ses étoiles, négligeant de la lune
Son trop peu de lumière, sa lueur blanche qui au cœur du
Nocturne, sur le mur noir de l'obscur, dessine les ombres d'une
Vie que l'on croyait perdue, et l'homme, du fond de sa misère,
Se souvient qu'un dieu lunaire vaut mieux que mille étoiles...

LE DIEU SOUFFRANT

Avant que le monde respire au premier jour, Dieu
Portait déjà une plaie ouverte dans l'éternité, il
N'était pas plénitude mais déchirure, non pas sommet
Mais abîme tragique, une lumière fracturée qui cherchait
Encore sa forme et sa voix dans le vide. Alors naquit le ciel
Pour qu'il puisse lever les yeux vers un ailleurs possible,
Alors naquit la terre pour qu'il puisse prendre appui
Sur une poussière fragile, alors naquit l'homme pour
Qu'il ne tombe plus seul dans la nuit sans fin, éternel obscur,
Il nous façonna de sa propre lacération comme on forme un
Frère sans paroles, nous sommes sa blessure consciente,
Ses mains tremblantes dans la matière, et nos cœurs battent
Au rythme de son sang qu'il cache derrière les étoiles,
Dieu ne crée pas le monde, il s'y réfugie pour survivre à sa propre chute.

Il n'essuie pas nos larmes, il y plonge son visage fatigué
Du silence car chaque douleur humaine est un souvenir
Qui brûle dans son âme, nos cris résonnent comme des
Echos de son effondrement originel, Il sait trop ce que
Signifie perdre l'amour avant même de l'avoir trouvé,
Alors il veille dans la pénombre de nos chambres mal
Aiguillées, et il pleure doucement avec les enfants

Désarmés par l'injustice, il accompagne les vieillards
Qui sentent la nuit s'approcher trop vite, il s'effondre
Avec ceux qui chutent sans témoin dans l'obscurité
Son miracle n'est pas de guérir mais de demeurer avec
Les blessés, Dieu est la larme qui ne tombe jamais
Et pourtant brille sur chaque joue.

Aux orgueilleux qui veulent un Dieu de la dernière victoire
Il oppose sa faiblesse nue, aux justes qui réclament des
Comptes, il montre ses mains vides, aux puissants qui prient pour
Triompher, il répond par le silence de l'amertume.
Car le monde n'a pas besoin de rois nouveaux mais de
Blessures partagées. La compassion est la seule parole
Qu'il ne renie pas, jamais, et le tragique n'est pas pour lui
Scandale mais sa propre vérité, Il ne hait pas le mal,
Il en porte la mémoire dans ses os éclatés, ce n'est pas la faute
Des hommes qu'il voit, mais le poids qu'ils portent, il connaît
La chute comme on connaît un frère que l'on a trop aimé
Et c'est pour cela qu'il ne quitte jamais les profondeurs où nous tombons...

Les temples les plus hauts n'atteignent pas son regard
Incliné vers la terre, il préfère les ruelles sombres où
Les sans-espoir marchent sans voix, il se tient dans les
Hôpitaux où les corps tremblent avant de s'effacer,

Il s'assoit sur les tombes récentes et reste là jusqu'à l'aube,
Il n'accorde aucune médaille à la foi, seulement une présence,
Sa sainteté n'est pas une épaule hors du monde mais
Un cœur enseveli, il ne règne pas sur les anges mais
S'agenouille devant les vivants meurtris, sa seule gloire est
D'être là quand plus personne ne l'est, Dieu ne sauve pas
De la mort, il empêche qu'elle soit une solitude et chaque deuil
Est son propre deuil recommencé.

Le monde avance dans une clarté qui ne sait pas qu'elle
Est blessure, nous cherchons un ciel intact alors que
Le divin se cache dans l'éclat brisé des pierres ; nos prières
S'élèvent vers un trône qui n'exista que dans nos rêves.
Et pourtant il répond dans le tremblement de nos voix Etouffées,
Il marche avec nous sur les routes où la poussière avale les traces, et son
Silence n'est pas une fuite mais sa fatigue d'avoir trop longtemps crié.
Nous voulons un Dieu fort parce que nous Refusons notre fragilité,
Mais la faiblesse est le sceau même
Du sacré, le lieu de sa naissance, il ne vient pas pour régner
Mais, se souvenant de sa propre blessure, pour habiter les nôtres,
Et nous rappeler que vivre c'est consentir à ne jamais guérir.

Il se souvient du tout premier instant quand son aile s'est
Brisée contre le néant, il voulait rejoindre un lien impossible à

Nommer, mais l'obscurité l'a rattrapé et déchiré son vol dans
Un cri muet. Depuis lors il porte la mémoire d'une lumière
Perdue, et c'est dans cette souvenance qu'il reconnaît nos
Propres chutes, nous tombons comme lui, mais sans savoir de
Quel ciel nous venons : alors il marche à notre rythme
D'hommes fatigués du jour, pour que notre effondrement ne
Soit jamais une solitude, et lorsque nous touchons le sol il est
Déjà là, à genoux au plus près de nos souffrances et de nos
Larmes car il ne se relève qu'avec ceux qui tentent encore
De se relever.

La nuit n'est jamais son absence mais son royaume, l'unique,
Là où la vue s'efface et où commence la vision intérieure,
Il vient s'asseoir auprès de ceux dont l'oeil ne peut
Plus Supporter le jour et il murmure que l'obscur n'est pas un
Gouffre mais un berceau, que les étoiles sont les fissures du
Bris de son propre cœur, elles scintillent autant qu'il saigne
Depuis L'origine du monde habitable. Le ciel nocturne n'est pas
Une voûte mais un pansement déchiré par lequel sa tendresse
Tombe comme des gouttes de pluie dans nos veilles
Tremblantes ; si nous cessions de craindre la nuit nous
Comprendrions sa présence, le noir deviendrait une lumière que nul soleil n'efface.

Il est une sœur dont le visage demeure dans le silence des songes,

Regard lunaire fissurant la nuit pour qu'y tremble la
Lumière, non la mémoire d'un jour éblouissant mais une
Clarté douce et fragile qui fend l'obscur pour le rendre habitable,
Un ange prisonnier d'un buisson d'épines, visage de
Dieu lui-même marchant à nos côtés sur les chemins nocturnes
Regard des pierres de lune qui jamais ne console mais qui
Dépose sur les sentiers du monde un de leurs pâleur. Non,
Les anges ne tombent jamais du ciel, comme le pain qui
Nourrit et se partage, c'est la terre qui les envoie, anges
De la maison, gardiens du feu dans l'âtre, ravivant les
Dernières braises pour que la nuit ne soit jamais triomphe
Mais source d'une joie qui accueille la tragédie des hommes,

les anges ne sont pas une armée pour une bataille à la douleur,
Il n'a que nos mains tremblantes pour apaiser les plaies du monde,
Nos actes les plus simples sont ses miracles véritables.

Lorsque nous consolons, il respire enfin un peu plus librement
Car notre compassion est miroir de la sienne, nous sommes avec les anges
Ceux dont il a rêvé pour accueillir ce qui toujours fut rompu et chaque
Geste, quand il est juste, recoud un fragment de nos cœurs dispersés,
Nous faisons œuvre divine quand nous soulageons les écorchures de
L'âme et du corps, le salut n'est pas au ciel, il passe par nos lèvres
Quand elles disent que nous sommes là, relevés par cette main blessée
Posée sur notre épaule, la main de dieu que nul démon jamais

Ne pourra trancher.

Sa souffrance ne promet rien qui gommerait nos blessures,
Aucun rachat de ce qu'on crut nos fautes, le mal tragique
Incrusté dans la moindre poussière. Non, Dieu n'est pas souverain
Quand il meurt sur la croix : c'est un Dieu qui
Tremble, un dieu qui saigne, un dieu qui pleure et hurle
En maudissant ses propres plaies, un dieu de l'abandon.
On le voudrait là-haut, glorieux bien plus que le soleil mais
Il ignore le jour, la nuit du monde est sa demeure, il marche
Pieds nus sur les chemins tranchants et n'en craint pas les
Épines, il sait du monde que rien, jamais, n'en fixera l'image,
Il sait l'impossible salut, la rédemption crédule, et il sourit
De nos rêves enfantins d'une réconciliation du ciel et de la
Terre, il sait le vide du ciel où il ne fut jamais : frère des hommes, la terre,
Notre terre, est son seul horizon...

Il ne promet pas une vie sans souffrance car il n'en connaît pas
Ce qu'il offre est plus humble, plus mystérieusement grand
Il offre sa présence, son souffle posé contre le nôtre
Il offre une solidarité sans fin dans l'abîme même
Il offre que notre douleur ne soit jamais une nuit close
Mais un passage où deux larmes se rencontrent et se reconnaissent
Le divin n'a pas pour essence la puissance mais la fidélité

Il n'abandonne jamais ceux qui tombent, car il tombe avec eux
Et si nous croyons mourir seuls, c'est que nous oublions de fermer les yeux
Pour sentir sa main qui tremble exactement comme la nôtre
Il avance avec nous vers un horizon qui recule à chaque pas
Son éternité n'est pas un repos mais une marche sans terme
Nous croyons qu'il sait tout mais il apprend avec notre souffle
Chaque vie humaine est un fragment de sa connaissance incomplète
Et chaque mort un chapitre qu'il relit avec une douleur ancienne
Le divin n'est pas un être fixe mais un élan blessé vers lui-même
Un désir qui n'atteint jamais le visage qu'il cherche à porter
Son inachèvement nous rejoint dans notre propre insuffisance
C'est dans ce manque partagé que naît le lien indestructible
Nous sommes compagnons de route dans une quête sans fin

Dieu devient comme nous mais ne parvient jamais à devenir Dieu
Sa chute lui a rendu l'infini inaccessible et donc désirable à jamais
Il est celui qui voudrait être pleinement amour et qui échoue chaque jour
Car toute souffrance qui demeure dans le monde est un vestige de sa faille
Il ne se pardonne pas de ne pas pouvoir nous épargner les ténèbres
Mais c'est dans cette impossibilité qu'il se tient tout près de nous
Nous ne sommes pas les coupables mais les cohéritiers de son tragique
Il ne nous domine pas, il nous accompagne dans notre incapacité d'être
Sa divinité est une promesse que l'éternité ne peut tenir
Et son visage n'existe que dans le reflet tremblé de nos larmes

Ceux qui crient son nom espèrent trop souvent un empire sans brisure
Mais un Dieu sans blessure serait étranger au monde qu'il aime
Il perdrait la capacité de reconnaître nos regards effarés
Il serait un soleil trop blanc pour illuminer nos nuits véritables
Le tragique devient ainsi sa couronne et non sa défaite
Car l'amour vrai ne règne pas, il partage la vulnérabilité du vivre
Il n'est pas souverain par puissance mais par fidélité aux faibles
Il ne triomphe pas du mal, il le traverse avec nous brûlé et silencieux
Et sa gloire n'est que l'éclat discret d'un cœur qui ne renonce pas
Même au bord du néant qui l'attend à chaque instant du temps

Dans les plus sombres heures où notre esprit semble se dissoudre
C'est son propre vertige que nous ressentons dans nos veines
Le désespoir qui nous assaille n'est que l'écho de sa chute première
Nous partageons un gouffre où deux présences survivent ensemble
Si nous tombons, ce n'est jamais sans qu'il tombe encore
Nos limites ne sont pas une honte mais un sceau sacré
Car elles portent la trace de l'inachevé divin qui nous habite
Nous ne sommes pas en route vers un salut assuré
Nous sommes en route vers un devenir impossible à atteindre
Et c'est dans cette impossibilité que s'invente la beauté du monde

Un jour nous fermerons les yeux sans espoir de retour au soleil

Mais cette nuit dernière ne sera pas une solitude ni une fin
Dieu s'y tiendra, immobile, dans son propre échec d'être complet
Et pourtant une douceur inexplicable naîtra de cette fraternité ultime
Nous disparaîtrons dans un mystère qui n'achève rien, même pas Dieu
Car lui aussi demeurera en attente de ce qu'il ne peut devenir
Et c'est là que gît la joie tragique que rien ne peut abolir
Que l'inachèvement ne soit pas un mal mais un souffle commun
Que nous soyons les gardiens de son manque autant qu'il garde le nôtre
Et que l'impossible soit la demeure où l'amour ne cesse jamais de naître

ÉPILOGUE : LE DIEU QUI VEILLE ENCORE

Il se tient dans un lieu que nul ne peut atteindre, pas même le ciel qui l'a vu chuter
Là où la lumière hésite à naître et où les ombres craignent de s'effacer
Il veille sans fin sur les devenirs qui ne parviennent jamais à être
Comme un berger des impossibles qui rassemble les âmes égarées
Il sait que rien n'achèvera jamais la route qu'il emprunte avec nous
Et pourtant il continue, parce que c'est dans le pas ouvert que naît le monde
Il porte en lui la mémoire d'une perfection qui ne reviendra jamais
Et c'est ce souvenir qui allume encore l'espérance dans nos yeux fermés
Nous n'atteindrons jamais Dieu, pas plus qu'il ne s'achèvera en Dieu
Mais dans cette fracture partagée se cache la plus haute des fidélités.

LE DIEU INVISIBLE

Il n'entre pas dans le jour où tout brille avec trop d'assurance,
Il attend que le soleil baisse la voix et libère un peu d'ombre,
Alors il glisse entre deux souffles, léger comme une note de nuit,
Il ne veut rien montrer, seulement offrir un espace où sentir,
Rien en lui ne domine, tout s'accorde au silence partagé,
Car la lumière qui crie défigure la vérité qu'elle prétend montrer,
Seule la pénombre sait embrasser le monde sans le blesser,
Et dans ce voile se lève une joie timide qui n'ose pas se dire,
Une joie qui trace un sourire dans le noir pour s'y reconnaître,
Et qui fait de l'obscurité une demeure respirable.

Dieu habite la fissure où l'évidence du monde s'effondre doucement,
Il se tient là où la clarté hésite et où le cœur écoute malgré la peur,
Dans l'interstice des certitudes craquelées il murmure un encore,
Non pour nier la chute mais pour l'accompagner jusqu'au fond,
Ses pas n'éveillent aucune terreur car ils ont le poids des anges blessés,
Et sa voix tremble comme un souvenir d'amour qui revient,
Nous ne le voyons pas, mais nous sentons qu'il retient la nuit de dévorer,
Il ne veut pas que le vide nous avale sans tendresse,
Il veut que l'abîme devienne un paysage habitable,
Où vivre ne serait plus un combat mais un compagnonnage.

Sa lumière ne chasse pas l'ombre, elle se mêle à elle sans la vaincre
Une lueur si pâle qu'elle pourrait être une larme de la nuit,
Elle avance comme une flamme qui craint de brûler ce qu'elle touche,
Car le monde est fragile, et Dieu le sait jusqu'à la douleur,
Il préfère éclairer juste assez pour que nous ne nous perdions pas tout à fait,
Et laisser assez de nuit pour que la profondeur soit possible,
L'obscur ne nous veut pas du mal, il veut que nous écoutions,
Les étoiles sont ses souffles retenus dans le ciel brisé,
Elles scintillent pour nous dire que l'invisible veille,
Et que notre solitude n'est jamais complète.

Il danse au bord du gouffre pour nous apprendre à ne plus trembler,
Non parce qu'il ne tomberait jamais, mais parce qu'il sait tomber avec grâce
Il connaît trop le vertige pour le maudire encore,
Il l'accepte comme un frère têtu qui ouvre des portes,
Dans sa danse il invente un courage humble et sans victoire,
Juste la persévérance du pas qui se risque encore,
La joie n'y éclate pas en cris mais grandit en secret dans les veines,
Une joie sans éclaboussure, fidèle au silence du monde,
La joie tragique de savoir que rien n'est garanti,
Et d'aimer pourtant ce qui vacille.

Il n'est jamais plus proche que lorsque nos yeux se ferment enfin,
Car c'est là que la vision intérieure s'ouvre comme une chambre nouvelle,
La nuit devient un visage dont chaque trait demande douceur,
Et l'on marche sans voir mais en étant vu par ce qui demeure caché,
Dieu invisible n'exige aucune foi, seulement une écoute,
Il ne cherche pas notre agenouillement mais notre présence,
Ce qui l'importe c'est ce fil ténu qui nous relie à l'inconnu,
Et qu'aucune certitude ne doit rompre,
Il ne promet pas un ailleurs radieux au-delà des ténèbres,
Il fait des ténèbres le lieu où commence la tendresse.

Elle marche parfois avec lui, la sœur, cette clarté qui ne blesse jamais,
Son visage est un clair-obscur où l'enfance survit encore aux ruines,
Elle ne parle pas, elle incline légèrement la tête vers nos peurs,
Comme si elle voyait déjà un avenir que nous redoutons trop pour y croire,
Dieu la suit d'un pas qui hésite mais qui veille à sa protection muette,
Car elle porte en elle l'étincelle d'un amour impossible à éteindre,
Et ses yeux reflètent la tendresse que lui n'ose plus offrir sans trembler,
Elle est la part de lumière qu'il garde secrète pour les nuits trop longues,
La sœur, c'est l'espérance qui n'ose pas dire son nom,
Et qui pourtant éclaire les brisures mieux que le jour.

Elle se tient souvent près des fenêtres quand tombe le silence,
Et observe les humains dormir sans s'en défendre,
Elle sait que le sommeil est la seule paix que nous acceptons vraiment,
Alors elle protège nos rêves comme on protège un feu fragile dans le vent,
Dieu invisible se tient à quelques pas, discret mais attentif,
Il veille sur elle qui veille sur nous, chaîne sacrée des vulnérables,
Lorsque nous pleurons, elle baisse doucement la tête pour recueillir la larme,
Et dans cette offrande elle redonne à Dieu le courage d'aimer encore,
Sans bruit, la sœur nous tient tous ensemble dans la nuit du monde,
Comme un fil qui empêche l'abîme de se fermer totalement.

Il arrive qu'elle danse aussi, mais d'une danse encore plus silencieuse,
Ses pieds effleurent la terre comme une promesse à ne jamais rompre,
Elle traverse l'obscurité sans jamais la blesser ni la nier,
Elle fait de la nuit une respiration douce, non un effroi,
Dieu la regarde et se souvient que la joie existe vraiment,
Pas une joie tapageuse, mais une braise qui refuse de s'éteindre,
L'abîme devient un théâtre où naît un pas de plus vers la lumière,
Une lumière humble, comme un sourire que l'on devine,
La sœur danse pour renforcer le courage de Dieu à rester parmi nous,
Et sa danse nous enseigne à vivre avec ce qui tremble.

Lorsque la douleur se fait trop lourde, il la laisse passer devant,
Car elle sait entrer dans les cœurs sans réveiller les blessures,
Sa main se pose doucement sur l'épaule des vivants,
Et elle dit sans mot qu'il reste encore un lieu où tenir debout,
Dieu, derrière elle, surveille les fissures qu'il connaît trop bien,
Il ne guérit rien, mais il empêche que tout se déchire d'un coup,
Ils avancent ensemble vers nous, porteurs d'une même fatigue,
Mais aussi d'une fidélité que rien ne peut briser,
Ainsi, la nuit ne dévore pas entièrement le monde,
Car la sœur en garde le bord intact pour que le jour revienne.

Dieu invisible n'est pas un maître, il est un compagnon d'ombre,
Et la sœur n'est pas un ange, mais une présence qui comprend,
À eux deux, ils composent un amour qui ne s'impose jamais,
Un amour qui n'exige pas d'être vu pour être vrai,
Leur mission est de garder les failles ouvertes pour que la lumière respire,
De faire du tragique un abri, pas une condamnation,
La nuit est leur royaume, car c'est là que naît l'écoute véritable,
Et dans chaque silence, ils nous invitent à demeurer,
Non pas dans l'espoir d'un triomphe, mais dans la joie fragile d'exister,
Même au bord du vide qui nous attend avec tendresse.

La sœur ne console pas en effaçant la douleur, non, jamais
Elle console en restant là, exactement au bord de la plaie,
Elle ne fuit pas l'obscur, elle s'y couche doucement, comme on apprivoise,
Elle murmure que nos larmes ne sont pas une faute, mais un passage
Que la fragilité est une force dont seule la nuit comprend le langage,
Son sourire se devine, timide, comme un phare trop humble pour s'afficher,
Et pourtant il suffit à ne pas sombrer entièrement dans soi,
Elle ne promet pas le soulagement, mais la compagnie,
Car la joie tragique ne sauve rien : elle accompagne,
Et c'est en cela seulement qu'elle sauve.

Elle sait que les blessures ne guérissent pas, elles deviennent des chemins,
Des sentes secrètes où le cœur apprend à respirer autrement,
Elle voit dans l'effondrement le seuil d'une chambre nouvelle,
Non pas un triomphe, mais une transformation en profondeur,
Dieu invisible l'écoute lorsqu'il perd courage,
Car elle porte une force que lui-même a oubliée,
La force d'aimer le monde tel qu'il est, non tel qu'il devrait être,
Elle montre que le tragique n'est pas une erreur, mais une texture du réel,
Et que la joie peut s'y tisser comme un fil d'or discret,
Une joie qui n'exige rien, sinon de ne pas se détourner.

Dans certains cœurs, elle allume une braise qui ne fait pas d'étincelles,
Une lueur intérieure qui ne cherche pas à convaincre,
Seulement à continuer de battre dans l'ombre,
Cette braise est le secret le mieux gardé de la nuit,
Elle est le refus d'abandonner la beauté, malgré tout,
Dieu invisible se tient près d'elle, étonné de tant d'obstination douce,
Il se demande comment une lumière si fragile peut tenir,
Mais c'est elle qui lui donne la réponse :
parce que l'espérance n'a pas besoin d'être forte,
elle a seulement besoin d'être fidèle.

Lorsque nous croyons toucher le fond, elle se penche et sourit,
Non par ironie, mais parce qu'elle sait que le fond est habitable,
Elle nous montre comment s'y asseoir avec dignité,
Comment y respirer sans haine contre la nuit qui nous accueille,
Elle nous apprend que la dernière marche descendante,
n'est jamais la fin, mais un lieu,
Le lieu où jaillit la voix intérieure, celle que le jour étouffe,
Dieu invisible écoute, ému, la sœur parler au nom de la joie incurable,
Car une joie qui survit dans l'abîme vaut plus que toutes les clartés du monde,
Elle est la preuve que la lumière n'a pas besoin de gagner pour exister.

Dieu invisible regarde alors la nuit d'un œil apaisé,
Car la sœur lui a rappelé que l'abîme peut aimer,
Que la chute peut être une rencontre, non un échec,
Et que la faiblesse est une langue où l'amour se dit juste,
Il comprend que la joie tragique est la seule joie absolue,
Celle qui ne s'effondre pas, même lorsque tout s'effondre,
Et il confie sa propre blessure à la nuit qui ne juge pas,
Il accepte d'être invisible, parce que l'essentiel ne se voit pas,
Il accepte d'être faible, parce que la force briserait la beauté,
Il accepte de devenir, parce que le devenir ne s'achève jamais.

La sœur alors pose sa main sur l'épaule du monde,
Et dans ce geste se tient tout le courage des vivants,
Elle ne dit rien, mais nous entendons : reste,
Reste dans la nuit, reste dans le doute, reste dans le souffle fragile,
Car il existe dans l'obscur un compagnonnage sans fin,
Une présence qui ne demande pas de croire, mais seulement d'être,
Elle est le cœur tremblant et lumineux de la nuit habitée,
Et sa fidélité nous promet que rien ne se perd dans la chute,
Pas même l'amour, surtout pas l'amour...

Nous apprenons alors à marcher autrement,
Non plus pour fuir la nuit, mais pour l'habiter,
Nos pas deviennent plus lents, plus justes, plus ouverts,
Nous cessons de guetter l'aube pour laisser parler l'obscur,
Et dans le silence, nous entendons enfin notre nom véritable,
Non celui du jour, mais celui du dedans,
Dieu invisible se réjouit en secret de ce pas minuscule,
Car il sait que c'est ainsi que commence toute renaissance,,
Pas dans le triomphe, mais dans un consentement discret
À continuer malgré la nuit, avec elle, pour elle.

La sœur nous conduit non vers un sommet, mais vers un foyer,
Un lieu intérieur où la lumière se souvient doucement qu'elle existe,
Elle trace une table dans l'ombre et nous y invite,
Chaque blessure devient une chaise où quelqu'un peut s'asseoir,
Et le repas n'est pas un banquet, mais une présence partagée,
Dieu invisible prend place, étonné d'être invité chez lui,
Car il oublie parfois qu'il habite dans nos failles,
Et que ses plus belles demeures sont nos fragilités rassemblées,,
La nuit enveloppe tout cela d'une douceur sans éclat
Comme si elle savait que la beauté a peur du bruit.

Il n'y aura pas de salut spectaculaire,
Pas d'aube fracassante pour effacer les ténèbres,
La nuit ne sera pas vaincue,
Elle sera accompagnée,
Et cette simple vérité change tout,
Car l'obscur n'est plus un ennemi, mais un horizon,
Dieu invisible ne demande pas que nous croyions en lui,
Mais que nous n'abandonnions pas la douceur, même dans le noir,
La joie tragique ne gagne rien,
Elle continue, et c'est assez.

La nuit restera ouverte, tranquille, offerte à notre veille,
Peut-être tomberons-nous encore, et tant mieux,
Car la chute est un mouvement vers la profondeur,
Et là, dans ce lieu qui ne promet rien, tout demeure possible,
Le Dieu invisible restera à nos côtés,
La sœur nous gardera du silence qui dévore,
Et un pas après l'autre, nous saurons habiter l'abîme,
Sans vouloir le dompter,
La nuit ne nous sauvera pas,
Elle nous apprendra simplement à vivre.

LE DIEU SILENCIEUX

Il ne parle pas et pourtant c'est sa voix que le monde respire,
Car son silence se glisse entre les feuilles et les songes,
Il est le souffle léger qui fait frémir les nuits attentives,
Un vent discret qui n'a besoin d'aucun mot pour tout dire,
La parole, chez lui, n'est qu'un halo autour de l'existence,
Un frisson que le cœur reconnaît sans l'avoir appris,
Il ne commande rien, il se contente de rendre présent,
Ce qui tremble à la frontière du visible et du vrai,
Sa voix ne se prononce pas, elle se ressent,
Et en la percevant nous comprenons que nous ne sommes pas seuls.

Il se tient dans la nuit du monde comme une brèche offerte,
Non pour faire entrer une lumière brutale mais un souffle,
Qui tient l'ombre en respect sans jamais la chasser,
Il respecte la nuit plus que n'importe quel soleil,
Car il sait que c'est là que se cache la profondeur des êtres,
Il ne se confond ni avec la lumière ni avec l'obscur,
Il est le passage entre les deux,,
L'instant fragile où commence un sens qui ne s'impose pas
Il prête sa discrétion au monde pour que nous puissions écouter,
Et son silence devient une invitation au courage intérieur.

Il ne nomme rien, il révèle la valeur de tout,
Chaque pierre porte alors une présence encore secrète,
Chaque visage devient une énigme qui respire,
Chaque souffle trouve une dignité nouvelle,
Il laisse monter depuis les choses leur vérité timide,
Sans jamais les réduire à nos certitudes fatiguées,
Sa parole est un tremblement qui ouvre le réel,
Non pour l'expliquer mais pour qu'il advienne,
Dans ce murmure, nous découvrons que la spiritualité,
n'est pas un ailleurs : c'est une façon de regarder.

Lorsque nous croyons que le monde est fermé,
Comme une chambre sans issues ni fenêtres,
Il vient fendre le noir sans y tracer de route,
Seulement une faille étroite où passe l'espérance,
Non pas l'espérance qui triomphe, mais celle qui persiste,
Même lorsque la lumière se retire dans sa propre fatigue,
Il nous montre que le tragique n'est pas une impasse,
Mais un lieu où le sens s'invente encore,
Son silence n'est pas vide : il est naissance,
À chaque instant, dans le secret le plus dense.

Dieu silencieux ne cherche pas à convaincre,
Il veut seulement être accueilli par un cœur disponible,
Il n'a pas besoin d'autel, ni de prosternation, ni d'élan vertigineux,
Il a besoin d'une écoute qui ne fuit pas la nuit,
Il n'est pas le maître du monde, il en est le frisson intérieur,
La condensation du mystère dans la chair vulnérable du vivant,
Lorsque nos yeux se ferment sans savoir où aller,
Il souffle qu'il y a encore un chemin à tâtons,
Un chemin qui ne promet rien... sauf la présence,
Et c'est assez pour continuer à vivre.

Il n'enseigne pas la vérité, il la laisse remonter d'elle-même,
Comme une source qui se déclare dans la pierre fendue,
Nous croyons découvrir le sens, mais c'est lui qui le fait sourdre,
À la manière du vent qui révèle la présence de l'air,
Il n'ajoute rien au monde : il le relie à son invisibilité fertile,
Et dans ce lien naît une attention qui s'éprouve comme une prière,
Non prière adressée, mais prière devenue perception,
Chaque battement du cœur devient alors une écoute du réel,
L'éternité n'est pas ailleurs, elle se glisse entre deux instants,
Et nous apprend à respirer sans vouloir posséder.

Il veille dans les pas hésitants des vivants qui avancent,
Sans savoir où ils vont, ni pourquoi ils restent ici,
Lorsque le courage s'effrite en poussière sur les routes fermées,
Il suit ce chemin minuscule qu'un genou posé trace encore,
Il ne porte pas, il accompagne,
Car porter serait nier la valeur de notre lutte vacillante,
Il célèbre ce qui se relève même en tremblant,
Il offre à l'effort une discrète résonance d'infini,
Et dans le souffle court d'un être à bout de forces,
Il glisse une douceur qui ne dit pas son nom.

Il ne se trouve pas dans les miracles spectaculaires,
Mais dans l'ordinaire que personne ne regarde,
Il habite les silences qui précèdent les mots trop pressés,
Il se glisse dans un regard qui comprend sans interroger,
Dans une main posée doucement pour dire « Je suis là »,
Dans la simple présence qui ne fuit pas la peine,
Il ne change pas les événements,
Il transforme la façon d'y rester debout,
Et soudain le monde n'est plus l'ennemi du vivant,
Mais son compagnon, même dans la noirceur.

Il ne répond à aucune invocation,
Parce que sa réponse est déjà là, avant la question,
Dans la texture même de la nuit qui nous environne,
Dans le calme qui survient quand plus rien n'est possible,
Il écoute tellement qu'il devient l'écoute elle-même,
Et cette écoute donne à notre détresse un lieu,
Non pour cesser d'avoir mal,
Mais pour que la douleur ne soit pas un exil,
Il est la demeure du trop-plein, du trop lourd,
Et il ne ferme aucune porte à ce qui souffre.

Il n'interdit pas la chute, il la respecte,
Car il sait qu'il y a des grâces qui ne naissent qu'à terre,
Il ne repousse pas l'abîme, il en trace les contours,
Pour que nous puissions y poser le pied sans disparaître,
Il ne nous détourne pas de nos nuits les plus opaques,
Il nous y accompagne d'une présence insoupçonnée,
Être silencieux n'est pas absence, c'est fidélité,
Fidélité au tragique qui bâtit l'âme,
Et dans chaque chute qu'il ne retient pas,
Il murmure que l'abîme est aussi une respiration.

Parfois il lui confie son murmure, à elle qui sait l'entendre,
La sœur reçoit dans son cœur la parole qui n'a pas de sons,
Elle comprend le secret que Dieu n'arrive pas à dire,
La blessure qui cherche à devenir tendresse,
Elle se fait messagère non des messages mais du silence lui-même,
Et sa présence est un mot que personne ne prononce,
Elle parle au monde avec des gestes qui ne brusquent rien,
Elle révèle que nous ne sommes pas quittés dans la nuit,
Car quelqu'un veille toujours dans notre respiration,
Même quand nous ne veillons plus sur nous-mêmes.

Elle se tient là où la nuit hésite, à la lisière du visible,
Son corps devient frontière entre deux royaumes incertains,
Dans son regard, un peu de lumière demande pardon à l'ombre,
Et l'ombre accepte, apaisée par cette douceur qui ne juge pas,
Elle est la main humaine du silence divin,
Le reflet du Dieu qui ne veut pas s'imposer,
Et lorsque nous croyons ne plus être aimables,
C'est à elle que le souffle s'adresse pour répondre,
Elle écoute ce que nous taisons depuis trop longtemps,
Et porte nos silences jusqu'à Dieu.

Elle ne console pas par des mots qui se dispersent,
Mais par la manière de rester auprès du cœur brisé,
Sans le fuir, sans vouloir réparer la fissure,
Elle sait que le tragique se soigne par la présence,
Et non par l'oubli ou la négation,
Après d'elle, la douleur se dit sans honte,
Et dans son écoute une joie très humble se lève,
Une joie tissée non de victoire, mais de fidélité,
Car survivre, c'est déjà aimer ce qui reste,
Même si ce qui reste tremble encore.

Elle avance dans le monde avec la lenteur de ceux qui savent,
Que rien n'est garanti, que tout peut basculer,
Et pourtant elle ne craint pas de sourire à l'abîme,
Car elle sait que Dieu l'habite sans le clore,
Sa joie est intérieure, comme un chant qui n'ose pas s'élever,
Trop fragile pour se hisser vers les hauteurs du jour,
Mais assez vaste pour tenir dans les nuits entières,
Cette joie n'arrache personne à la douleur,
Elle la rend simplement respirable,
Comme un pas posé dans l'obscur sans défaillir.

Dieu silencieux marche un peu derrière elle,
C'est elle qui ouvre les chemins du possible dans le noir,
Avec sa seule confiance à peine chuchotée,
Elle éclaire l'espace d'une lumière qui ne blesse pas,
Car elle ne vient pas d'en haut, mais du cœur même de la nuit,
Elle est la preuve que l'invisible n'est pas vide,
Qu'un souffle veille sur la flamme vacillante des vivants,
Dieu la regarde, ému d'être compris sans être nommé,
Et pour la première fois, son silence est entendu,
Comme une parole qui naît du dedans.

La sœur ne revendique aucune sainteté,
Elle n'est qu'une présence vulnérable qui persévère,
Sa seule force est de ne pas renoncer à rester humaine,
Même lorsque l'inhumain gagne du terrain,
Dieu silencieux lui confie les plus grandes détresses,
Parce qu'elle sait en faire des lieux de passage,
Elle ne supprime pas les chutes,
Elle les transforme en rencontres,
Et c'est là que la nuit devient habitable,
Parce qu'elle accepte d'y demeurer avec nous.

Lorsque tout craque, lorsqu'une vie se brise sans retour,
Elle demande seulement : peux-tu encore respirer ?
Et cette question suffit pour repousser le néant,
D'un souffle, d'un centimètre, d'un fil,
Dieu silencieux, alors, pousse ce souffle vers demain,
Il ne sauve pas la vie, il la prolonge,
Même de très peu, et c'est déjà l'infini,
Car exister un peu plus longtemps,
C'est donner au monde une chance de répondre,
À l'amour qui ne désespère pas.

Elle est celle qui garde la porte entrouverte,
Même quand tout voudrait se fermer d'un coup,
Elle empêche la nuit de devenir une prison,
Elle en fait une chambre où le repos s'invite,
Et Dieu se tient dans cette brèche préservée,
Comme un ami qui ne frappe jamais,
Mais attend qu'on l'accueille en silence,
Sans exigence, sans certitude,
Juste pour partager l'obscur,
Et s'y asseoir avec nous.

Il ne se manifeste pas, il demeure,
Son essence est une patience que rien ne fatigue,
Tant que quelqu'un respire dans l'ombre,
Le silence de Dieu continue d'être une présence,
Et la sœur veille pour que jamais l'obscurité,
Ne devienne une absence absolue,
Ils ne promettent pas la lumière,
Ils promettent que la nuit ne sera jamais seule,
Et cette promesse change déjà tout,
Même si rien n'a changé.

Il suffit que tu fermes les yeux pour faire un pas dans son royaume,
Rien ne se résout, mais tout s'apaise dans le frôlement du souffle,
Tu n'auras ni preuve ni certitude,
Mais tu sentiras que ton cœur a encore un espace où tenir,
Et c'est là que Dieu silencieux t'attend,
Sans bruit, sans éclat, avec la sœur à ses côtés,
L'obscurité ne s'effacera pas,
Mais elle cessera d'être une menace,
La nuit restera ouverte
Et ton âme saura y vivre.

LE DIEU PRÉSENT

Il ne se tient pas au loin comme une promesse différée,
Il marche à nos côtés dans le noir sans faire de bruit,
Présence discrète qui ne réclame ni regard ni louange,
Mais seulement que nous ne fermions pas trop vite notre cœur,
Car il se pourrait que naisse ici un sens fragile,
Qui dépend de notre écoute plus que de sa force,
Dieu se fait proche, si proche qu'on pourrait l'oublier,
Comme un ami qui suit notre pas pour rassurer la nuit,
Mais si nous cessons de croire qu'il est là, il s'efface,
Non qu'il parte, seulement il devient invisible à nous-mêmes.

Il ne demande pas d'asile dans les hauteurs fières,
Mais une petite place au creux de notre respiration,
Un interstice dans le rythme du monde trop sûr de lui,
Il se glisse dans la présence partagée sans la dominer,
Et c'est dans le murmure de nos gestes simples qu'il demeure,
Sa réalité tient à un fil que notre attention tisse,
Si ce fil rompt, il se retire en douceur,
Parce qu'il refuse d'imposer son être à qui n'attend rien,
Sa présence dépend de notre fidélité à la sentir,
Et c'est ce risque qui fait de lui un Dieu vrai.

Il ne s'impose pas à la surface du réel qui s'agite,
Il préfère le dedans où naissent les questions qui tremblent,
Il n'est jamais plus présent qu'au seuil du doute,
Là où le cœur hésite mais continue pourtant,
Il se tient tout près, non pour expliquer le mystère,
Mais pour nous apprendre à en vivre sans nous y perdre,
Il rend le monde habitable par la patience d'être,
Par la simple force d'un « je suis là » silencieux,
Mais si nous n'écoutons plus, il devient absence,
Car sa lumière ne survit qu'à travers nos yeux clos.

Il ne marche pas devant pour nous montrer la voie,
Il marche avec nous pour que la voie existe,
Nos pas sont ses pas, notre fatigue sa fatigue,
Nous avançons ensemble dans la nuit qui ne finit pas,
Il n'abolit pas l'obscurité, il y tient la main vivante,
Et dans cette proximité, un lien secret se forme,
Sa présence est un souffle partagé entre deux fragilités,
La nôtre qui a peur, la sienne qui se cherche encore,
Mais si nous renonçons à reconnaître ce souffle,
Alors Dieu devient muet jusque dans nos os.

Il ne veut aucun trône, il veut une place à table,
Il ne demande aucune prière, il demande une chaise,
Que l'on garde pour lui dans le salon des jours ordinaires,
Et s'il s'assoit, il ne parle pas : il écoute
Car écouter, c'est déjà être présent jusqu'au bout,
Ce Dieu-là disparaît si l'on ne lui laisse plus la chaise,
Non qu'il disparaisse du monde, mais de notre monde,
La fidélité n'est pas croyance, elle est maintien d'un lieu,
Un lieu où nous disons au silence : tu peux rester,
Et alors Dieu demeure, même sans être nommé.

Il ne réclame pas notre amour, seulement notre ouverture
Légère, presque rien, mais assez grande pour laisser passer une présence,
Si nous fermons tout, il ne force aucune porte
Car un Dieu qui s'imposerait cesserait d'être Dieu,
Il préfère attendre dans l'embrasement, humble comme une lampe basse,
Et si notre main se tend à l'aveugle, il la prend sans trembler,
Il ne tire pas en avant, il accompagne le pas hésitant,
Sa fidélité n'a de sens que si la nôtre répond quelque part,
Nous pourrions l'oublier mille fois, il reviendrait toujours,
Mais pour le retrouver, il faudra que nous acceptions de chercher.

Il ne nous promet pas d'éviter la chute, il y descend avec nous,
Car la profondeur est le pays de la présence vraie,
Il se tient collé à notre souffle lorsque le monde se dérobe,
Non pour nous retenir, mais pour que la nuit reste habitée,
Et même dans l'effondrement il garde nos genoux à hauteur de vie,
Il sait que c'est dans le sol que naissent les racines,
Nous croyons tomber, mais c'est lui qui ouvre la terre,
Pour que notre faiblesse devienne terreau d'avenir,
Si nous acceptons de tomber avec lui, nous ne tomberons jamais seuls,
Et c'est là la condition secrète de son être parmi nous.

La sœur avance parfois devant lui, éclaire la route au ras du sol,
Son sourire a la taille d'une braise et pourtant il tient la nuit entière,
Elle comprend que la présence se mesure à la douceur du pas,
Pas trop sûr, pas trop haut, juste assez pour que l'autre suive,
Elle se retourne souvent pour vérifier que nous ne sommes pas perdus,
Et d'un regard elle rappelle à Dieu que l'humain a besoin de signes,
Alors une étoile respire un peu plus fort dans le ciel fendu,
Et nous suivons ce souffle qui tient debout les constellations,
Si la sœur n'était pas là, nous passerions à côté du divin,
Car elle est le lien du monde avec son tendre mystère.

Dans les matins lourds où vivre ressemble à un fardeau,
C'est la sœur qui nous dit, sans le dire : « avance encore un peu »,
Elle ne cherche pas à persuader, juste à rester présente,
Et cette présence suffit à ranimer une étincelle sans nom,
Dieu se tient à côté d'elle, fier de cette confiance silencieuse,
Il n'a pas besoin d'être admiré, il a besoin d'être cru possible,
Si nous gardons vivant ce « peut-être », alors il existe
Et ce peut-être devient un souffle qui ne s'éteint pas,
Quand nous tenons bon un seul jour de plus, Dieu respire plus fort,
Car sa présence dépend de notre entêtement à vivre.

Dieu présent n'a pas d'autre royaume que notre attention,
La moindre fidélité lui fait un trône assez vaste,
Pour contenir tout l'infini sans fracas ni éclats,
Un trône sans or, sans sommet, une simple chaise dans la nuit
Sur laquelle il s'assied lorsque nous gardons la place libre,
Il ne veut pas de genuflection, juste notre regard accueillant,
Et si ce regard se détourne, il ne disparaît pas,
Il attend patiemment dans le pli de notre cœur,
Car la présence ne meurt jamais d'elle-même,
Elle meurt seulement quand plus personne ne veille sur elle.

Il ne vient pas combler nos désirs, il vient les habiter
Parce qu'un désir habité ne devient plus un vide qui avale,
Mais une promesse discrète à laquelle le monde peut répondre,
Même si cette réponse tarde jusqu'à l'extrême bord du temps,
Dieu ne nous donne rien : il rend recevable tout ce qui arrive,
Il transforme l'événement en passage et non en fin,
Car sa présence rend supportable le surplace de l'âme,
Lorsque rien ne bouge et que chaque jour pèse d'un poids sans retour,
S'il n'éclaire pas la route, il éclaire le pas
Et c'est assez pour ne pas renoncer.

Il n'est jamais aussi proche que lorsque nous doutons,
Car le doute est une porte entrouverte dans la nuit,
Et il glisse par là comme un souffle qui ne veut pas s'imposer,
Sa présence ne se perçoit que quand on accepte de ne pas voir,
Elle s'éprouve quand la lumière se retire en nous laissant trembler,
Il se tient dans cette tremblure, dans ce presque qui vacille
Nous pouvons le perdre en un instant si nous refermons la porte,
Mais si nous gardons le doute vivant, Dieu demeure vivant
Il a besoin de cet espace entre le non et le peut-être
Pour que son être respire encore au bord du silence.

La sœur veille pour que l'absence ne gagne jamais tout à fait,
Elle circule dans nos vies comme une constance tendre,
Elle nous apprend à reconnaître la présence sans la nommer,
À soutenir le lien invisible qui s'étire entre nos gestes,
À garder ouvert un lieu fragile pour l'imprévu du divin,
Elle est le sourire du monde qui sait que nous ne sommes pas seuls,
Même quand nos lèvres ne trouvent que des soupirs,
Dieu voit dans son regard l'assurance qu'il existe,
Et tant qu'un seul visage lui reste fidèle, il reste
Car la fidélité d'un seul suffit à sauver la présence pour tous.

Il ne promet pas de fin au tragique,
Il promet une compagnie dans le tragique,
Et cette promesse est un baume plus doux que toute victoire,
Il n'ôte pas les larmes, il en partage le poids invisible,
Même les anges ignorent qu'un Dieu puisse fatiguer avec l'homme,
Qu'il puisse marcher lourdement sur le sol nocturne de nos jours,
Mais il sait qu'être là est plus puissant qu'effacer le mal,
Et sa proximité fait de la faiblesse un lieu où l'amour respire,
Sa main ne retient pas, elle encourage,
Elle dit : « Même ici, je reste ».

Il sait que le plus grand risque n'est pas la mort,
Mais l'indifférence qui efface la présence sans haine,
Et pour lutter contre elle, il ne crie pas, il demeure
Car demeurer est une résistance silencieuse au néant,
Il installe la patience au milieu de nos urgences,
Comme une étoile pâle qui refuse de s'éteindre,
Il sait que la fidélité est le seul miracle,
Celui qui ne se voit pas, mais qui tient tout debout,
Chaque jour de plus où nous croyons en la présence,
Est un jour où Dieu gagne le droit de continuer à être.

La sœur glisse sa main dans la nôtre sans prévenir,
Et soudain la nuit se rappelle qu'elle n'est pas seule,
Elle ne dit rien de Dieu, elle vit avec lui,
Et c'est suffisant pour que le divin soit manifeste,
Dans la douceur de son pas, dans la vérité de son regard
Elle rend Dieu palpable sans jamais le montrer,
Car un Dieu visible serait un Dieu diminué,
Il a besoin du mystère pour rester infini,
Elle l'incarne sans l'enfermer,
Elle le touche sans le dévoiler.

Si un jour nous cessons de croire qu'il existe,
Dieu demeurera pourtant dans la nuit du monde,
Mais il deviendra muet, privé de la voix que nous lui donnons,
Car sa parole n'est pas un ordre, mais un échange,
Il parle à travers notre fidélité et se tait quand elle s'effondre,
Non par rancœur, mais parce que l'amour ne survit pas à la contrainte,
Pour qu'il soit présent, il faut que nous le voulions présent,
Même timidement, même maladroitement,
Une seule pensée tournée vers lui suffit,
Pour que la nuit reste habitée.

Il ne bâtit pas de royaume ailleurs que dans le nôtre,
Et le nôtre n'est souvent qu'un cabanon tremblant dans le vent,
Mais il le préfère à toutes les cathédrales aveugles du ciel,
Car ici vivent les mains qui cherchent d'autres mains,
Ici brûle la braise fragile de la compassion humaine,
Ici chaque blessure est l'ouverture d'un passage possible,
Dieu demeure dans la faille, jamais dans la perfection,
Et la sœur garde cette faille ouverte,,
Pour que l'amour ait toujours une entrée
Vers un cœur qui n'a pas renoncé.

Alors nous comprenons que la présence est un acte mutuel,
Un serment sans mots que l'on renouvelle chaque matin,
Dieu s'engage à ne jamais nous quitter,
Et nous nous engageons à ne pas cesser d'y croire,
Ce n'est pas un contrat, c'est une fraternité,
Elle tremble parfois, mais ne cède pas
Car la présence ne dépend pas de la force, mais de la persévérance,
Un être fidèle à un autre être fidèle,
Et dans ce double oui, silencieux et obstiné
La nuit respire, et le monde continue.

Il n'y aura pas d'aube qui efface l'obscurité du monde,
Mais nous avancerons, main dans la main, vers une clarté intérieure,
Dieu n'est pas loin, il ne l'a jamais été,
Il attend seulement que nous gardions un peu de place pour lui,
Dans le souffle qui tremble, dans le pas qui hésite,
Dans le silence qui écoute, dans l'obscur qui espère,
La présence n'est pas un miracle, c'est une fidélité partagée,
Et tant que quelqu'un veille avec quelqu'un,
La nuit restera vivable, respirable, ouverte,
Car Dieu demeure tant que nous demeurons avec lui.

LE DIEU DE LA VIE

Il ne règne pas sur la vie organique qui bat et s'épuise dans le temps
Il est la Vie avec un grand souffle, celle qui dépasse le cœur et le sang
Il est ce surcroît que Rilke entendait dans le silence des anges
La poussée intérieure qui cherche l'Esprit au cœur même de la chair
Dieu de la Vie ne se contente pas du vivant : il veut l'inachevable
Il ne bénit pas ce qui survit, mais ce qui s'élève malgré la nuit
Il habite la respiration qui refuse de se réduire au poumon
Il se glisse dans la présence qui n'admet pas la mort comme fin
Et lorsque tout semble s'arrêter, il murmure encore « plus loin »
Car la Vie est un chemin que rien ne boucle, pas même le tombeau.

Il n'a pas créé la Vie comme une propriété à distribuer,
Il est la Vie qui déborde toute définition du vivant,
Il est le battement qui tremble après le dernier battement,
L'élan qui subsiste quand le corps se rend,
La promesse qui n'a besoin d'aucun lendemain pour tenir,
Il ne se mesure pas en années mais en profondeur,
Chaque instant vécu avec vérité devient éternité en germe,
Car dans la Vie, tout ce qui est pleinement devient sans fin,
Ce n'est pas la durée qui vainc la mort, mais l'intensité,
Et la Vie a le courage d'aimer ce qui se décompose.

Il habite la nuit interminable comme une étoile fatiguée,
Non pour fuir le noir, mais pour s'y redresser encore,
Il sait que la Vie ne se reconnaît qu'à la hauteur des abîmes,
La joie n'est pas un caprice du jour : c'est une flamme dans le vide,
Une flamme lucide qui sait qu'elle danse sur sa propre cendre,
Dieu de la Vie ne cherche pas la sécurité du plein soleil,
Il préfère la fragilité d'une lueur qui tremble sans céder,
Car seule cette lueur atteste du courage d'être,
La Vie ne s'oppose pas à la mort,
Elle la traverse pour se connaître elle-même.

Nous croyons vivre lorsque nos organes fonctionnent,
Mais la Vie commence là où la peur cède devant l'invisible,
Là où un souffle plus large que le souffle nous traverse,
Dieu de la Vie se tient dans le pas risqué,
Celui qui ne garantit rien, mais qui engage tout,
Il ne nous protège pas du vertige, il nous y appelle,
Pour que l'Esprit trouve un corps encore trop étroit pour lui,
Chaque tremblement est un agrandissement possible,
Une brèche ouverte pour que la Vie déborde,
Même si l'on ne comprend rien à ce débordement.

La sœur marche parfois à ses côtés, attentive au moindre frémissement,
Car elle reconnaît dans la Vie une fragilité incomparable,
Elle sait que la Vie s'évanouit si on tente de l'enfermer,
Et qu'elle ne s'élève que si on lui laisse la nuit pour respirer,
Elle recueille les élans qui n'ont pas trouvé leur voie,
Les rêves qui n'ont pas osé devenir corps,
Et elle dépose cela au creux du divin inachevable,
Pour que rien de juste ne soit perdu dans l'obscur,
Dieu de la Vie lui confie son secret le plus précieux,
Que le surcroît est la seule preuve du sens.

Il aime la terre parce qu'elle garde la mémoire du corps,
Elle reçoit les chutes sans jamais s'en plaindre,
Et transforme chaque effondrement en racine d'avenir,
Dieu de la Vie sait que l'élévation commence à genoux,
Que le poids est une vertu lorsque l'âme cherche un appui,
La poussière lui parle comme une sœur ancienne,
Car elle sait les morts et les vivants dans un même souffle endormi,
La Vie n'a pas peur de tomber, elle choisit de revenir au sol,
Pour pousser de nouveau vers le haut, fragile mais fidèle,
La terre est son premier secret : aucun ciel ne tient sans elle.

Il aime l'eau pour sa manière de ne jamais rompre,
Elle épouse ce qui la contraint sans perdre son horizon,
Elle glisse là où les mots échouent à pénétrer le cœur,
Elle sait consoler sans effacer la douleur de la nuit,
Les larmes sont sa prière la plus juste et la plus libre,
Car elles transforment l'absence en présence fluide,
La Vie se reconnaît à sa capacité de couler,
Même quand tout voudrait la figer dans la peur,
L'eau murmure que rien ne se perd dans le mouvement,
Et que la mort n'est qu'une rive provisoire.

Il aime l'air qui ne se voit jamais mais porte tout,
Le vent est un ange anonyme qui caresse sans conquérir,
L'air fait se lever les feuilles et les pensées,
Il donne au vivant un espace qui dépasse la survie,
Et dans chaque respiration, Dieu de la Vie se glisse,
Comme un courage minuscule qui tient le monde debout,,
Celui qui respire un peu plus longtemps ne meurt pas vraiment,
Car chaque souffle dit encore : « Je choisis d'être »,
L'air est la plus humble des forces divines,
Car il ne réclame aucune reconnaissance pour sauver.

Il aime le feu pour son audace fragile,
Une flamme tremble mais ne renonce jamais,
Et même réduite à une braise, elle garde un empire d'espérance,
Le feu n'appartient à personne, mais réchauffe tous les corps,
Sa lumière ne ment pas, elle dit le combat du vivant,
Dieu de la Vie a confié au feu le secret de la joie tragique,
Une joie qui danse sur le bord de sa propre extinction,
Car la Vie n'est vraie que si elle risque de se perdre,
Ce que le feu consume, il le transfigure,
En chaleur qui demeure après l'éclat.

Terre, eau, air et feu s'allient dans la Vie comme quatre lettres du même nom,
Ils ne forment pas un équilibre parfait mais une tension féconde,
Qui pousse l'être à devenir plus qu'il n'est sans savoir où il va,
La Vie réside précisément dans cette disproportion,
Ce désaccord créateur qui refuse la complétude,
Dieu de la Vie sourit de cette inachèvement tenace,
Car l'absolu serait la mort de la possibilité,
Il préfère le pas tremblé qui invente le chemin,
Et la flamme hésitante qui éclaire sans dominer,
Dans les éléments, la Vie apprend à respirer infiniment.

Il se tient dans l'essor secret que nul œil ne surveille,
Lorsque le vivant se révolte contre sa simple survie,
Et qu'une âme se dresse légèrement au-dessus du possible,
Il croit en cette érection silencieuse du cœur fatigué,
Qui refuse l'horizontalité du désespoir,
La Vie n'est pas une continuation : elle est une élévation,
Même quand cette élévation est d'un millimètre,
Dans ce millimètre réside une grandeur invincible,
Et Dieu de la Vie habite cette grandeur minuscule,
Comme la seule victoire qui ne soit pas mensonge.

Il ne fuit pas la mort car la mort ignore la Vie,
Elle ne peut atteindre ce qui déborde la fermeture du corps,
Elle ne sait rien du surcroît qui chante au milieu des ruines,
Dieu de la Vie accompagne l'agonie jusqu'à sa limite,
Puis il demeure, parce que la Vie ne s'interrompt pas,
Elle se déplace, elle se déplie, elle se réinvente,
La fin est une forme de transition que seul le vivant comprend,
Même le néant ne peut contraindre le devenir d'Esprit,
Lorsque la chair s'éteint, la Vie commence à parler plus fort,
Et son souffle monte comme une prière qui ne cherche pas de ciel.

La sœur veille sur les forces en germination,
Elle protège les commencements invisibles,
Les infimes frémissements d'être qui n'osent pas encore paraître,
Elle sait que dans la nuit l'élévation se prépare,
Sans que personne ne s'en doute,
Elle garde vivante la braise qui hésite,
Pour que la Vie ne soit jamais réduite au silence,
Dieu de la Vie se repose dans ses mains ouvertes,
Car elle porte l'élan de l'univers avec douceur,
Et son sourire suffit à faire lever l'infini.

La Vie n'a pas besoin de preuves pour s'affirmer,
Elle n'a besoin que d'un geste qui résiste à l'abandon,
D'un regard qui choisit de croire en ce qu'il ne voit pas,
L'inachevé devient alors une promesse, non un manque,
Et le manque devient un chemin où respirer encore,
Dieu de la Vie ne promet rien d'autre,
Que la continuation du souffle au bord de l'abîme,
Il fait de l'asphyxie une expiration nouvelle,
Et du vertige une verticalité secrète,
Toujours en naissance, jamais accomplie.

Le monde entier est un exercice de devenir,
Chaque feuille tente d'atteindre une lumière qu'elle ne touchera jamais,
Chaque être cherche un sens qu'il ne comprendra qu'infiniment plus tard,
Dieu de la Vie accompagne cette recherche inachevée,
Car chercher est déjà une forme d'accomplissement,
La Vie ne se donne pas dans la conclusion,
Elle se donne dans la quête, dans l'ouverture du cœur,
Il préfère les doutes vivants aux certitudes mortes,
Et dans l'inquiétude il reconnaît son propre visage,
Celui d'un Dieu qui ne finit pas de naître.

La tristesse n'est pas étrangère à la Vie,
Elle est l'ombre portée de l'espérance,
Preuve que le monde nous manque encore,
Et que nous aspirons à le retrouver autrement,
Dieu de la Vie nous laisse pleurer sans précipiter de réponses,
Car une larme est déjà une ascension vers le vrai,
À travers elle l'âme se hausse au-dessus des apparences,
Et rejoint le lieu d'où la Vie tire son élan,,
Chaque peine est une échelle invisible
Que le cœur grimpe sans bruit.

La joie tragique est l'armure brûlante de la Vie,
Une joie qui ne nie pas l'abîme mais danse à son bord,
Elle refuse d'attendre pour être entière,
Elle se risque dans le présent sans garantie,
Dieu de la Vie se réjouit de cette audace vulnérable,
Car dans cette danse il reconnaît la fraternité des vivants,
La Vie n'est pas heureuse : elle est heureuse d'être vivante,
Même lorsque tout s'effondre,
Elle ne gagne rien, elle persiste,
Et cette persistance est miracle.

Dieu de la Vie aime les corps parce qu'ils chutent,
Et il aime les âmes parce qu'elles se relèvent,
Il aime l'esprit parce qu'il cherche,
Et il aime la nuit parce qu'elle élève,
Il ne sépare aucune dimension du réel,
Car la Vie est totalité en tension,
Une guerre d'amour entre ce qui tombe et ce qui s'élève,
Il ne choisit pas entre l'un et l'autre,
Il accompagne la lutte qui les unit,
Comme la condition même de l'être.

Il ne gouverne pas la Vie, il en est le devenir,
Un devenir qui n'atteindra jamais sa forme ultime,
Car une forme ultime serait une mort du possible,
Dieu de la Vie veut l'inachevé éternel,
Comme une source qui coule vers son commencement,
Si le monde devait un jour se parfaire,
La Vie s'y éteindrait immédiatement,
Il préfère un cosmos imparfait qui respire,
À un paradis figé où rien ne bouge,
L'éternité n'est pas un état : c'est un mouvement.

Aucun sommet ne clôt la marche, aucun terme ne signe l'ascension,
La Vie demeure comme une montée dans la nuit, légère et infinie,
Dieu de la Vie marche avec nous dans cette pente éternelle,
Il ne promet pas d'arriver, il promet de continuer,
Et tant que le souffle tremble dans le cœur humain,
Tant que le feu, l'eau, l'air et la terre se tiennent ensemble,
Tant que la sœur recueille chaque sursaut d'existence,
La nuit reste ouverte et la Vie ne cède pas,
La mort n'aura jamais le dernier mot,
Car le dernier mot n'existe pas.

L'ANGELUS



Millé, « L'Angelus », 1857-59

On a trop souvent regardé *L'Angelus* comme l'image exemplaire d'une piété humble, d'une soumission tranquille à un Dieu situé au-dessus des hommes, dans ce ciel pâle vers lequel monterait silencieusement la prière des travailleurs épuisés. Pourtant, il suffit de regarder la toile avec un peu plus de patience pour qu'un déplacement décisif apparaisse. Rien, en elle, n'indique véritablement une orientation verticale. Les corps ne se dressent pas vers le haut, les visages ne se lèvent pas, les yeux ne cherchent aucune transcendance visible. Tout, au

contraire, incline vers le sol. Les têtes sont penchées, les gestes se resserrent dans une intériorité silencieuse, et le regard, loin de s'élever, revient à la terre. Ce mouvement est essentiel. Il ne s'agit pas d'une scène où l'homme se détournerait du monde pour s'adresser à un ciel séparé ; il s'agit d'un moment où l'homme s'arrête dans son travail pour reconnaître ce qui, en deçà de toute parole et de tout dogme, le porte encore. Ce qui est ainsi béni, ce n'est pas un au-delà lointain, mais la terre elle-même, la terre nourricière, la terre rude, la terre pauvre, la terre qui donne sans jamais promettre.

C'est pourquoi la présence de l'église, presque effacée dans le lointain, est si importante. Elle est là, certes, mais reléguée à l'arrière-plan, comme si Millet avait voulu maintenir le signe du religieux tout en lui retirant sa centralité. L'église subsiste comme un vestige, comme une mémoire, peut-être même comme une survivance encore respectable, mais elle ne commande plus la scène. Elle ne gouverne ni les corps, ni la lumière, ni le geste. Le centre n'est plus le clocher lointain ; le centre est ici, dans le champ, dans la terre retournée, dans les outils plantés, dans la fatigue des vivants et dans cette halte silencieuse qui suspend un instant le cours du labeur. Le sacré ne se trouve plus assigné à un lieu séparé, consacré, élevé ; il a glissé vers l'immanence du monde travaillé, vers le sol, vers la matière même de l'existence. Ce glissement est immense. Il signifie que le divin n'est plus d'abord ce qui appelle l'homme hors du monde, mais ce qui se laisse pressentir au cœur même de son rapport terrestre à la vie.

La brouette, dans cette perspective, prend une importance singulière. Elle n'est pas un accessoire, ni un simple indice de rusticité paysanne. Elle contient ce qui vient de la terre : le fruit du labeur, l'offrande silencieuse du sol, ce que l'homme a tiré de cette alliance rude avec la matière. Or cette offrande n'est pas tendue vers le ciel ; elle demeure là, dans le champ, à hauteur d'homme, à hauteur de terre. Rien ne monte. Tout demeure dans le circuit humble et grave de l'existence terrestre. La terre donne, l'homme travaille, l'homme s'arrête, l'homme reconnaît. Et ce qu'il reconnaît n'est pas un miracle venu d'ailleurs, mais cette donation première, cette générosité sans visage, toujours menacée, jamais garantie, qui se tient dans le simple fait que quelque chose a poussé, que quelque chose a été donné, que le monde, malgré sa dureté, n'a pas entièrement cessé de nourrir. La bénédiction, ici, n'est donc pas une adresse verticale à un Dieu surplombant ; elle est une reconnaissance inclinée vers ce qui permet encore de vivre.

Dès lors, la toile cesse d'être seulement religieuse au sens traditionnel ; elle devient ontologique, presque tragique. Car ce qui est béni n'est pas un ordre réconcilié. La terre n'est ni paisible ni généreuse au point d'abolir le tragique. Elle est rude, lourde, exigeante. Les corps eux-mêmes le disent. Il y a dans cette scène de la fatigue, de la pauvreté, du poids. Mais c'est précisément là que son intensité se concentre. La bénédiction n'est pas ici l'expression d'une satisfaction, encore moins d'un triomphe. Elle ne dit pas : tout va bien, tout est sauvé, tout est réconcilié. Elle dit plutôt : malgré la dureté du monde, malgré l'usure, malgré l'absence de garantie, quelque chose demeure digne d'être reconnu. La terre n'est pas idéalisée ; elle est accueillie. Le geste n'efface pas la misère, il ne promet aucun salut, il n'appelle pas une réparation finale. Il institue simplement une fidélité. Et cette fidélité, silencieuse, retenue, presque sans phrase, est déjà une manière de bénir.

On comprend alors que la bénédiction ne doit pas être pensée ici comme un acte liturgique ou comme une formule sacrée. Elle n'est pas l'apanage d'une religion instituée. Elle est une manière d'habiter le monde sans le réduire à l'usage, sans le traiter comme simple ressource, sans oublier qu'il donne avant même qu'on le possède. Bénir, en ce sens, ce n'est pas louer un pouvoir supérieur ni demander une grâce supplémentaire ; c'est accueillir ce qui est là dans sa seule présence, reconnaître sa dignité, consentir à sa réalité sans vouloir la plier immédiatement à la volonté, à l'intérêt ou à la maîtrise. Les deux figures de Millet ne prient peut-être pas, au sens où l'on prie pour obtenir, pour implorer ou pour se soumettre. Elles s'arrêtent. Elles se recueillent. Elles laissent revenir à elles le poids de ce qui leur a été donné. Et cet arrêt est déjà une forme de pensée plus haute que la pensée discursive, parce qu'il est un geste de reconnaissance adressé à la terre.

Cela change profondément le rapport au divin. Le divin n'est plus ce qui règne au-dessus du monde, ni ce qui l'arrache à lui-même en vue d'un autre royaume. Il devient ce qui se laisse pressentir dans la justesse d'un rapport, dans la sobriété d'un geste, dans la reconnaissance silencieuse de ce qui nourrit et soutient. L'église, reléguée au loin, ne disparaît pas tout à fait : elle subsiste comme signe d'une histoire, d'une mémoire, peut-être d'une forme ancienne du sacré. Mais cette forme ancienne n'occupe plus le centre. Le centre a été reconduit à la terre. Et cela ne veut pas dire que le sacré est aboli ; cela veut dire qu'il s'est déplacé. Il ne réside plus d'abord dans le lieu consacré, mais dans le rapport juste au donné. Il ne commande plus

du haut, il se laisse éprouver dans l'inclination des corps, dans le silence du champ, dans l'offrande modeste des pommes de terre, dans la fatigue même du travail qui n'a pas encore détruit la capacité de reconnaître.

C'est pourquoi cette toile parle avec une telle force à une pensée qui cherche à arracher le divin à la transcendance oppressive sans le dissoudre pour autant dans la pure immanence muette. Ici, le divin n'est pas supprimé ; il est désaxé, désélevé, rendu à la proximité. Il ne règne pas sur la terre : il se laisse entrevoir dans la manière dont la terre est reçue. Il n'est plus le maître d'en haut ; il devient ce qui circule dans le geste de bénir, c'est-à-dire dans l'acte même par lequel les hommes reconnaissent qu'ils ne vivent pas de leur seule puissance. Le tragique n'est pas effacé ; il est maintenu, mais habité autrement. Rien n'est promis, rien n'est sauvé, rien n'est résolu, et pourtant la scène ne désespère pas. Elle tient. Elle tient par ce silence, par cette halte, par cette reconnaissance. La bénédiction est ici une fidélité à la terre, et cette fidélité ouvre un espace où le monde, sans cesser d'être dur, redevient habitable.

Ainsi relu, *L'Angélus* n'est plus seulement l'image d'une piété paysanne ; il devient la figure d'un renversement discret mais immense. Le ciel ne disparaît pas, mais il cesse de commander. L'église demeure, mais elle ne fait plus centre. Le geste ne s'élève pas, il s'incline. Et dans cette inclination adressée au sol, dans cette reconnaissance silencieuse de l'offrande terrestre, se dessine une autre compréhension du sacré : non plus le sacré qui surplombe, mais le sacré qui se tient dans la relation à ce qui nourrit ; non plus le Dieu de la hauteur, mais un divin qui affleure au plus proche du vivant, dans la terre travaillée, dans la fatigue partagée, dans la bénédiction sans éclat par laquelle l'homme, pour un instant, cesse de prendre pour commencer à reconnaître.

LE DIEU LIBRE

Il ne supporte pas les murs que l'on élève autour de son mystère,
Ni les mots trop étroits qui prétendent le clore et l'étouffer.
Le Dieu libre ne veut pas être su comme une vérité terminée,
Il veut être cherché dans l'élan même du devenir qui s'ouvre.
Il refuse les trônes, les lois figées, les sentences qui durcissent,
Car le divin n'est pas un monument, mais un mouvement de souffle.
Le sacré n'est pas ce qui domine, mais ce qui respire en silence,
Rien ne doit emprisonner la grandeur vulnérable d'exister.
Il se délivre de nos dogmes comme le vent s'arrache aux cages,
Et sourit de ceux qui veulent le tenir enfermé dans un livre.

Il n'est pas un système, mais l'ouverture même qui désentrave,
Il n'est pas un concept, mais l'échappée qui brise nos clôtures.
Le Dieu libre conteste tout savoir qui prétend parler à sa place,
Il arrache une à une les étiquettes collées sur l'infini.
Il refuse les images raides qui voudraient être enfin son visage,
Car le vivant n'a pas de forme ultime où venir se reposer.
Il préfère l'inachevé à la paix menteuse des conclusions,
Il préfère le risque à la sécurité des certitudes mortes.
La vérité n'est jamais pour lui la prison où l'on se rassure,
Elle est le passage changeant qui déplace la marche à chaque pas.

Les religions ont voulu le dompter comme une force qu'on utilise,
Le dresser par les rites, les règles et les dogmes accumulés.
Mais le Dieu libre s'échappe toujours par les fentes qu'on oubliait,
Il glisse sous les portes closes et déserte les temples sûrs.
Il danse dans la rue avec ceux qui ne savent plus comment croire,
Il ne veut pas être adoré : il veut demeurer intensément vivant.
Il se dérobe aux mains avides qui voudraient enfin le posséder,
Car être possédé, c'est déjà cesser de se chercher soi-même.
Sa liberté est son essence, son souffle, sa fidélité mouvante,
Et l'imprévu lui est plus cher que la gloire que l'on lui prépare.

Il ne juge pas, car juger, c'est réduire le vaste à la mesure,
Il ne commande pas, car commander, c'est fermer ce qui respire.
Le Dieu libre s'élance hors des catégories qui nous rassurent,
Il demeure là où les repères se dissolvent sans vacarme.
Il habite les bords sans nom, les seuils où l'être n'est pas fixé,
Et fait du flou même un royaume où penser recommence à vivre.
Il nous invite à entrer dans cette liberté que rien ne possède,
Où rien n'est clos, où tout peut encore advenir sans ordre.
Il nous apprend que la foi n'est pas l'armure de la certitude,
Mais la confiance nue dans l'ouverture toujours menacée du possible.

La sœur sourit de sa manière d'échapper à toute définition,
Elle aime cette légèreté qui défie la gravité des doctrines.
Elle se reconnaît en lui, car elle aussi refuse l'enfermement,
Son rôle n'est pas de fixer la vérité, mais de la garder vive.
Elle veille afin que le Dieu libre ne soit jamais trahi par l'usage,
Par ceux qui voudraient le rendre moral, utile, docile, productif.
Elle arrache la joie divine aux chaînes austères de la vertu,
Car la joie n'a pas de comptes à rendre à l'ordre du monde,
Et le divin non plus, quand il consent à demeurer libre,
Lorsque la Vie danse en secret, le Dieu libre avance avec elle.

Il ne promet rien d'autre que la liberté toujours neuve de devenir,
Car promettre, c'est déjà dessiner des limites à l'avenir.
Le Dieu libre ne veut pas tracer d'avance le contour de nos routes,
Il veut que nous inventions les nôtres dans le jour et dans la nuit.
Il ne donne d'autre loi que la fidélité au souffle qui appelle,
Il marche vers l'avant sans savoir lui-même où le pas conduira.
Car le sens n'est pas au terme : il mûrit dans le mouvement,
La destinée n'est pas écrite : elle s'engendre en avançant.
Tant que l'on n'abandonne pas le pas au bord de sa fatigue,
Cette création même devient une prière plus vaste que les mots.

Il n'exige aucune doctrine, mais il honore chaque souffle fragile,
Même celui qui tremble encore de ne savoir s'il peut croire.

Il ne demande pas de certitudes, car les certitudes l'étouffent,
Il préfère mille doutes vivants à la rigidité d'une vérité morte.
Le Dieu libre aime les cœurs indociles, encore ouverts à l'inconnu,
Ceux qui cherchent sans vouloir enfermer ce qu'ils approchent.
Il aime ceux qui voudraient croire sans y parvenir tout entiers,
Ceux dont l'élan demeure blessé, mais non encore refermé.
Il se reconnaît dans cette hésitation grave et pourtant lumineuse,
Car l'Esprit ne respire jamais que dans l'espace de l'inachevé.

Il renverse les hiérarchies que les hommes dressent pour se rassurer,
Aucune autorité ne peut prétendre parler entièrement pour lui.
Aucune institution ne porte son empreinte comme un sceau définitif,
Il n'existe pas d'élite consacrée qui lui soit plus proche qu'un autre.
Parce qu'il ne règne pas, il accompagne sans choisir ses élus,
Les faibles et les forts demeurent égaux dans sa proximité.
Il ne regarde pas la puissance, mais l'ouverture d'un être au monde,
Et la seule grandeur qu'il reconnaît dans l'homme qui marche,
C'est le courage de rester vulnérable au bord de la nuit,
Même lorsque la nuit semble n'avoir ni fin ni mémoire.

Il se tient là même où les interdits viennent dresser leurs clôtures,
Et souffle sur les barrières jusqu'à ce qu'elles se fendent.
La liberté ne se décrète pas : elle se donne dans l'espace ouvert,
Il ne punit rien, il délivre ce que la peur avait serré.

Même nos chutes ont droit à sa tendresse sans commentaire,
Car elles disent notre effort pauvre et splendide d'exister.
Il rit de ceux qui le croient posté dans les hauteurs pour surveiller,
Il ne veille sur personne d'en haut comme un juge invisible.
Il marche avec, à hauteur de souffle et de fatigue partagée,
Et chaque pas partagé devient une victoire sans témoin.

Les dogmes voudraient tracer son portrait définitif dans la pierre,
Ils dessinent des contours trop durs pour le vivant qu'il demeure.
Mais le Dieu libre s'efface aussitôt qu'on croit enfin le tenir,
Il renverse les statues qui prétendent le fixer dans l'obéissance.
Il déteste devenir l'objet stable d'une révérence mécanique,
Car le sacré n'est pas l'ordre, mais l'élan qui remet tout en marche.
Tout ce qui fige trahit déjà la source qu'il croyait servir,
Le Dieu libre veut rester à hauteur du souffle qui circule.
Il ne consent jamais à cesser d'être une question vivante,
Plutôt qu'une réponse offerte au besoin de se rassurer.

La sœur avance auprès de lui, légère comme un chant sans rive,
Elle incarne une joie qui ne demande jamais d'autorisation.
Sa présence discrète protège encore la liberté du divin,
Contre tous nos besoins d'enfermement pieux et sécurisant.
Elle danse pour rappeler que l'être doit vibrer dans la faille,
Même sous le poids du tragique et la fatigue des jours.

Elle refuse toute cage, fût-elle dorée de lumière et de pureté,
Et dans ses yeux l'infini ne prend jamais la forme d'un arrêt.
Le Dieu libre la regarde comme on se souvient d'une origine,
Né non pour régner sur tout, mais pour devenir encore.

Il aime la nuit parce qu'elle ne connaît pas les frontières rigides,
Elle ne pose aucune limite, elle n'édicte aucune vérité close.
Le noir ouvre un espace sans murs, sans doctrine, sans capture,
Où la liberté de penser peut recommencer à respirer.
Le Dieu libre ne s'attarde pas dans le plein jour des dogmes,
Il préfère la clarté souple et grave des pénombres patientes.
Là, le sens ne parle jamais sur le ton d'un ordre,
Mais comme une respiration partagée entre les êtres fragiles.
Il ne cherche aucune lumière absolue qui écrase et domine,
Il veut la lumière en devenir, celle qui laisse encore place au retrait.

Il se méfie des adorateurs trop sûrs de leur ferveur docile,
Car adorer devient souvent posséder par l'agenouillement.
Ceux qui veulent l'épingler au mur de leur propre certitude,
Ne comprennent pas qu'il respire toujours hors de leurs cadres.
Il ne vaut que par le mouvement qu'il suscite dans l'existence,
Non par les figures mortes qu'on érige au nom du respect.
Le plus haut honneur rendu au divin n'est pas l'obéissance,
Mais la créativité pauvre qui ose risquer une forme nouvelle.

Le Dieu libre aime ceux qui inventent plus qu'ils n'imitent,
Et qui laissent au monde la chance de ne pas se répéter.

Il s'incline devant l'audace fragile des vivants qui recommencent,
Bien plus que devant les dogmes légués par les morts.

Il accueille le geste neuf, même maladroit, même tremblant,
Car la perfection immobile tue l'élan dont la vie a besoin.

La liberté consent à l'erreur comme au prix de son ouverture,
Et l'erreur elle-même témoigne encore d'un devenir en marche.

Le Dieu libre ne reproche jamais la chute à celui qui tente,
Il reprocherait seulement de renoncer avant d'avoir vécu.

La dignité ne réside pas dans la réussite assurée d'avance,
Mais dans le pas risqué que l'on porte vers l'inconnu.

Il ne veut pas qu'on le trouve, mais qu'on continue à le chercher,
Car trouver serait déjà le condamner à n'être qu'une forme.

Il préfère toujours la question à l'orgueil d'une réponse close,
Le vent qui se lève à la pierre satisfaite de sa fixité.

Il préfère la foi comme aventure à l'assurance du savoir,
Et l'élan du sens à la paix froide des conclusions définitives.

Le Dieu libre est l'art de demeurer ouvert à ce qui vient,
À ce qui n'est pas encore, mais appelle déjà dans l'ombre.

La vérité n'est pas pour lui un fait enfin stabilisé,
Elle est un devenir partagé qui transforme ceux qui marchent.

Il se moque des frontières sacrées entre croyants et non-croyants,
Le Dieu libre ne connaît que des êtres exposés sur le chemin.
Il ne voit que des âmes en marche et des mains dans la nuit,
Qui cherchent parfois sans savoir ce qu'elles cherchent encore.
La seule religion qui l'honore serait la fraternité des faibles,
De ceux qui ne possèdent rien qu'une présence à partager.
Il ne demande pas des temples, mais des lieux où l'on respire,
Il ne réclame pas de culte, mais le courage d'habiter l'ombre.
Il n'attend pas qu'on lui rende hommage depuis la peur,
Mais qu'on ose sourire à la nuit sans lui mentir.

Il ne donne pas des règles ; il donne des ailes au pas intérieur,
Et quand une idée trop serrée veut l'enlacer, il s'échappe.
Quand un mot trop lourd prétend enfin le définir, il se tait,
Non par refus de parler, mais pour sauver l'ouvert du langage.
Il refuse d'être une icône, même subtile, même spirituelle,
Et choisit plutôt d'être direction sans borne et sans visage.
La direction qu'il indique n'est pas un lieu déjà tracé,
Mais le plus haut de l'être, toujours mobile, jamais achevé.
Il n'existe aucun dogme du Dieu libre dans l'histoire des hommes,
Il n'y a que la joie nue de continuer à devenir avec lui.

Il ne cherche pas la perfection, car la perfection est une mort,
Une immobilité brillante où le vivant cesse de respirer.
Il sait que la seule grandeur digne d'être encore aimée,
Est celle de l'inachevé qui persiste contre l'usure des jours.
Il préfère l'ouverture à la domination sûre de sa force,
La transformation patiente à la pureté qui retranche.
Sa sainteté n'est pas logée dans un ciel lointain et clos,
Mais dans le monde qui se défait et se recommence sans cesse.
Il n'est pas hors de la faille comme un maître intact,
Il est la faille elle-même, quand elle ouvre encore.

Il nous délivre même de lui, pour que la liberté soit entière,
Car rien n'est libre encore si cela dépend d'un maître.
Le Dieu libre veut des êtres libres, capables de se tenir,
Non des fidèles soumis à l'abri d'une autorité dernière.
Il ne veut pas être suivi comme l'on suit un chef,
Il veut être accompagné à hauteur d'homme et de fatigue.
Et dans cette égalité presque impossible à soutenir,
Réside peut-être la forme la plus haute du respect.
Il murmure seulement : deviens ce que toi seul peux devenir,
Puis il marche un peu derrière, avec ce sourire qui délivre.

Il n'y aura pas de conclusion offerte à sa présence mouvante,
Car conclure serait déjà fermer ce qui doit respirer.

Le Dieu libre continue de naître en chaque vie qui s'ouvre,
Et tant que l'homme avance, il avance en silence avec lui.
Aucune nuit ne saura l'achever dans son propre noir,
Aucune doctrine ne saura le fixer dans sa formule.
Il sera toujours plus vaste que les mots qu'on lui consacre,
Et plus proche pourtant que le sang qui circule dans nos veines.
Le Dieu libre n'est pas seulement quelque chose à croire,
Il est cela même qu'il nous faut apprendre à vivre.

LE DIEU DE LA NATURE

Il n'est pas seulement le Dieu des hommes qui parlent et pensent,
Il est aussi celui de la pierre muette et du ruisseau sans mémoire.
Il habite la croissance lente des arbres et l'insomnie des étoiles,
Il chemine dans les grands troupeaux de nuages livrés à la dérive.
Il se dépose sur les herbes que le vent couche avec douceur,
Car tout ce qui vit respire un souffle qu'aucune machine n'invente.
La nature ne fait pas signe vers lui : elle le porte en silence,
Et son cœur bat avec l'ampleur obscure et lumineuse du monde.
Le Dieu de la Nature ne surplombe rien comme un maître séparé,
Il se tient dans la sève même de l'être, là où tout recommence.

Il n'exige d'autre prière que la fidélité patiente au vivant,
Il ne demande d'autre temple qu'une clairière laissée ouverte.
Là, l'homme peut redevenir une créature parmi les autres présences,
Et déposer pour un instant la fatigue de se croire au centre.
Car la nature n'est pas décor, mais communauté profonde d'esprit,
Chaque feuille est une pensée encore verte du divin qui insiste.
Chaque pierre garde en elle une mémoire très ancienne qui veille,
Le Dieu de la Nature ne parle pas comme parlent nos doctrines.
Il pousse simplement le monde à se tenir debout dans sa pauvreté,
Dans la simplicité d'exister et dans la noblesse de persévérer.

Il aime les racines parce qu'elles ne renient jamais leur terre,
Elles ne cherchent ni la gloire ni la hauteur sans accord du dessous.
Elles savent que la profondeur est déjà une manière d'aile,
Et que le plus lent des gestes peut conduire plus loin qu'un triomphe.
La nature n'a pas besoin d'aller vite pour habiter la distance,
Le Dieu de la Nature honore ce mouvement patient et souterrain.
Il reconnaît dans cette lenteur une sagesse plus sûre que nos cris,
Une fidélité obscure qui suit la courbe secrète du temps.
Une vie qui s'enracine est déjà une vie qui s'élève sans bruit,
Et les fruits ne sont jamais que les réponses discrètes des profondeurs.

L'eau est son âme en mouvement, sa mémoire fluide et partageuse,
Elle relie ce qui semblait séparé par l'orgueil des surfaces.
Elle porte la lumière des montagnes jusque dans la fatigue des plaines,
Et elle rassemble les vivants sous la loi plus ancienne de la soif.
Le Dieu de la Nature circule dans chaque goutte avec patience,
Car la fluidité demeure l'expression la plus simple de l'esprit.
Rien ne se ferme tout à fait tant que l'eau consent à passer,
Rien ne meurt tout à fait tant qu'une source se souvient encore.
Le cycle devient un psaume que le monde ne se lasse pas de redire,
Et chaque rivière prolonge un chant universel de continuation.

Il aime le vent parce qu'il ne possède rien de ce qu'il traverse,
Il passe parmi les choses sans jamais chercher à les retenir.
Il caresse tout sans s'attacher, il déplace sans vouloir régner,
Et sa pauvreté légère tient ensemble les mondes les plus lointains.
Le Dieu de la Nature se sait frère de cet air sans empire,
Qui ne revendique aucune place, et pourtant soutient chaque poitrine.
Respirer, c'est déjà prier sans paroles ni formule apprise,
Et chaque souffle rend grâce au mystère en se donnant sans bruit.
L'air est une communion qui ne s'affiche pas comme un pouvoir,
Une fraternité invisible qui porte les ailes de l'Esprit.

Le feu est sa passion intacte, sa ferveur toujours recommencée,
Il fait fondre les limites trop étroites où l'homme se rassure.
Il réchauffe, il éclaire, il transforme ce qu'il touche sans repos,
Il atteste que rien ne demeure figé dans sa forme présente.
Le Dieu de la Nature aime le feu justement parce qu'il brûle,
Non pour anéantir, mais pour rendre possible un autre état.
Le feu n'emporte que ce qui refuse encore de devenir autrement,
Et dans la braise, la vie médite déjà sa future renaissance.
La lumière n'est vraie que si elle consent à connaître la cendre,
Et si, dans cette cendre même, elle ose replanter son espérance.

Les animaux sont ses compagnons les plus fidèles et les plus sobres,
Ils n'opposent pas au monde la fatigue d'une conscience divisée.

Ils n'ont pas besoin de prouver leur existence pour être au monde,
Ils l'habitent avec cette justesse que le bavardage nous retire.
Le Dieu de la Nature marche dans leurs regards tranquilles et graves,
Il apprend d'eux la joie d'être simplement là, sans calcul.
Chaque créature devient une prière sans texte ni commentaire,
Chaque poil, chaque écaille porte une sagesse sans système.
Nous avons beaucoup à réapprendre de cette pauvreté souveraine,
Car ils n'ont jamais quitté la vérité du dehors qui respire.

Les montagnes sont sa mémoire levée dans la patience des siècles,
Elles portent la durée comme une bénédiction silencieuse.
Elles ne bougent pas vite, et rien pourtant ne les détourne,
Le Dieu de la Nature y trouve un repos ferme et sans dureté.
Il y rencontre une stabilité qui ne traite pas le temps en ennemi,
Mais l'accueille comme le lent sculpteur de toute présence visible.
La hauteur n'y humilie personne ; elle ouvre seulement la mesure,
Elle rappelle que l'excès demeure possible même pour la pierre.
Le minéral lui-même semble y rêver du ciel sans se renier,
En gardant ses racines dans la nuit ancienne de la terre.

Les océans sont son immense conscience ouverte à tous les commencements,
Une étendue d'âme qu'aucun regard humain ne peut contenir.
Ils gardent dans leurs profondeurs les naissances et les recommencements,
Le Dieu de la Nature aime ces abîmes où la lumière se perd.

Il sait que la vie aime souvent l'obscur pour y chercher sa forme,

Et que les germes les plus secrets naissent loin de nos clartés.

Là où l'homme croit qu'il n'y a rien qu'un vide sans promesse,

Des milliers de miracles avancent encore dans le silence.

Les abysses deviennent les chapelles les plus secrètes du monde,

Et la mer conserve ce que nul langage ne sait encore nommer.

Les forêts sont ses cathédrales mouvantes et jamais achevées,

Leur toit respire, leur parfum prie, leur ombre pense doucement.

Chaque arbre y dresse une colonne vivante sous le poids du ciel,

Et porte la lumière sans vouloir la posséder pour lui seul.

Le Dieu de la Nature s'y déplace en ombres mêlées de rayons,

Et la sœur y marche avec lui, légère, vigilante, fraternelle.

Elle protège le bruissement des feuilles comme une parole sainte,

Elle recueille le moindre frisson comme un secret confié au soir.

La forêt n'est pas un décor placé derrière nos pensées humaines,

Elle est le visage du divin lorsqu'il consent à pousser.

L'homme n'est pas l'exception du monde, mais une tâche au milieu d'autres,

Il n'est pas maître, mais gardien, non propriétaire, mais passant.

Le Dieu de la Nature ne comprend rien à notre arrogance de centre,

Il nous demande de parler à la terre avec respect et patience.

Il nous apprend à écouter avant de vouloir nommer ou prendre,

Car la terre est une personne fatiguée sous le poids de nos oublis.

Elle porte encore sur son dos la violence de nos prélèvements,
Et pourtant, elle continue de nous offrir son pain et sa lumière.
Sa générosité précède de très loin l'histoire de nos empires,
Et sa douceur demeure plus ancienne que nos conquêtes.

La nature n'est pas un stock de ressources livré à nos calculs,
Elle est une communauté de vivants, une famille sans contrat.
On la trahit chaque fois qu'on la réduit à l'usage qu'on en tire,
Et le Dieu de la Nature s'assombrit quand l'homme vient la piller.
Nous détruisons parfois ce que nous ne savons même plus voir,
Parce que nous avons désappris la contemplation et l'écoute.
Ce que l'Esprit a mis des millénaires à tisser dans le secret,
Nous le déchirons en un jour sous le nom de l'efficacité.
Mais le divin n'oublie aucune blessure infligée au monde fragile,
Il garde leur mémoire dans l'espoir d'une guérison rendue possible.

Il aime le monde tel qu'il est, dans ses orages et ses sécheresses,
Dans ses élans interrompus, ses retours, ses détours et ses chutes.
Il n'attend pas la perfection pour consentir à aimer ce qui vit,
Il aime parce que la nature continue d'essayer encore.
Elle invente le printemps après la fatigue immense des hivers,
Elle ouvre une fleur après le poids de la glace et du silence.
Le Dieu de la Nature admire ce courage qui ne se proclame pas,
Cette fidélité au cycle qui revient sans réclamer de gloire.

C'est dans une telle fidélité qu'il demeure au plus proche du monde,
Comme une promesse qui n'a rien de vain, parce qu'elle ne promet pas.

Il s'émerveille du plus infime mouvement dans la matière vivante,
D'un bourgeon qui traverse la pierre, d'un insecte qui franchit l'impossible.
Le sacré n'est pas grandiose ; il est exact dans son ajustement,
Il tient dans la convenance discrète du vivant à son destin.
Le Dieu de la Nature ne cherche pas à régner sur ce qu'il aime,
Il cherche à éprouver le monde dans sa justesse la plus humble.
Il regarde chaque détail avec une tendresse lentement fidèle,
Et laisse à la moindre chose sa dignité entière de présence.
Chaque détail du réel devient alors une liturgie sans faste,
Que seuls des yeux patients et désarmés savent célébrer.

Il se souvient du premier souffle posé sur la première feuille,
Et de la première larme tombée d'un animal blessé dans l'ombre.
Car la vie n'est pas seulement puissance : elle est aussi vulnérable,
Et le Dieu de la Nature protège cette fragilité essentielle.
Il la garde comme on garde un trésor trop simple pour être montré,
Car c'est dans la faiblesse que l'Esprit devient le plus visible.
Le vivant se comprend peut-être d'abord dans ce qui se casse,
Dans la branche rompue, dans la chair vulnérable, dans l'essor blessé.
Une branche qui cède enseigne parfois plus qu'un tronc victorieux,
Parce qu'elle rappelle que l'élan peut se briser, non la vie.

Il se méfie des dieux trop humains qui commandent et répartissent,
Des dieux qui punissent, qui classent, qui divisent le réel en zones.
Le Dieu de la Nature n'oppose ni le pur à l'impur, ni le sacré au reste,
Il dit que tout ce qui respire mérite déjà d'être honoré.
Tout ce qui existe mérite place au sein du monde qui le porte,
Et sa loi tient en peu de mots, mais dans une gravité absolue :
Ne détruis pas ce qui te porte ; ne ferme pas la source qui te désaltère ;
N'appelle pas progrès ce qui mutile ta propre condition de vivant.
Le respect n'est pas d'abord une morale venue se poser sur la vie,
Il est la reconnaissance lucide de notre propre survie.

La sœur veille à ce que la beauté ne soit pas perdue dans le vacarme,
Elle recueille la lumière sur les feuilles encore mouillées de pluie.
Elle murmure à l'homme de redescendre d'un pas de sa hauteur,
Pour se souvenir de cette appartenance plus ancienne que son orgueil.
Le Dieu de la Nature lui confie la tendresse fatiguée du monde,
Car elle sait lire la poésie enfouie dans la pierre et la mousse.
Elle pleure avec les animaux blessés et les bois meurtris de silence,
Elle garde la joie dans les forêts, même quand elles sont dévastées.
Sa présence rend encore le monde habitable au bord de la ruine,
De peur que l'homme ne l'oublie tout à fait en se perdant lui-même.

Dans chaque paysage, il y a un enseignement discret qui persiste,
Les montagnes disent la patience, les rivières disent la persévérance.
Les oiseaux disent la confiance offerte à l'air qui les soutient,
L'océan dit la profondeur, le désert dit le dépouillement.
Le brin d'herbe dit l'insistance de l'être contre l'écrasement,
Et la moindre fleur dit qu'il existe encore une grâce terrestre.
Le Dieu de la Nature n'a nul besoin de sermons pour se faire entendre,
Il parle par l'exemple silencieux du monde qui continue.
Ce langage sans mots n'a jamais cessé de nous attendre patiemment,
Et pourtant nous passons souvent devant lui comme devant le vide.

Si nous détruisons la nature, nous détruisons Dieu dans son passage,
Non sa transcendance supposée, mais le lieu vivant de sa venue.
Le Dieu de la Nature ne s'abolit pas dans un néant soudain,
Mais il devient étranger à des vies qui traitent tout en objet.
Aussi longtemps que nous verrons le monde comme une réserve morte,
Nous nous éloignerons de ce souffle qui voulait nous habiter.
Protéger la terre n'est pas seulement affaire d'écologie prudente,
C'est une fidélité spirituelle à ce qui nous rend possibles.
La nature est ce temple sans murs où le divin continue de respirer,
Et nous devons apprendre encore à respirer avec elle.

Tant qu'un arbre pousse, tant qu'une vague persiste dans sa venue,
Tant qu'une étoile respire au-dessus de la fatigue des ténèbres,

Le Dieu de la Nature demeure au milieu secret des vivants.
Il n'est pas le maître du monde : il en est le souffle intérieur.
Et nous, minuscules, nous sommes invités à veiller avec lui,
Non pour régner, mais pour apprendre à nous tenir plus légèrement.
La nuit ne nous engloutira pas tant que nous honorerons la présence,
Qui habite encore les choses dans leur pauvreté rayonnante.
Le monde ne demande rien de plus que notre attention fidèle,
Et la douceur d'un pas plus léger dans la vie qui nous porte.

LE DIEU DE L'OMBRE

Il se tient toujours un pas en retrait pour que le vivant avance,
Il n'aime pas les projecteurs dont l'éclat brûle et aveugle.
Le Dieu de l'ombre préfère la transparence au triomphe des lumières,
Car ce qui importe n'est pas de paraître, mais de tenir sans bruit.
Il n'éteint pas la clarté : il la rend seulement plus habitable,
Sa présence demeure un abri, non une proclamation superbe.
Il laisse le monde respirer sans vouloir en posséder le souffle,
La vérité n'écrase jamais quand elle vient du retrait qui veille.
Et dans ce retrait il ouvre un espace de respiration lente,
Où l'être peut venir au jour sans être livré à l'effroi.

Il ne veut jamais dominer nos vies comme un maître surplombant,
Mais seulement y demeurer comme une certitude sans orgueil.
Il reste au creux du doute avec la discrétion d'une fidélité,
Le Dieu de l'ombre refuse l'autorité hautaine des hauteurs.
Il s'assied à côté, et non au-dessus de l'humain qui tâtonne,
Après de celui qui cherche encore le jour avec des mains pauvres.
Il ne promet pas de sortir enfin de la nuit par un miracle,
Il nous apprend plutôt à y discerner une autre forme de lumière.
Car l'ombre n'est pas l'échec du jour ni le règne du manque,
Elle est la lumière elle-même lorsqu'elle consent à écouter.

Il ne parle pas dans le tonnerre satisfait des évidences closes,
Mais dans les nuances que l'on n'entend qu'en entrant dans le silence.
Sa parole ne saisit rien : elle effleure, accompagne et se retire,
Elle ne s'offre pas en certitude, mais en question qui demeure.
Le Dieu de l'ombre murmure dans le sang qui ralentit de fatigue,
Dans le pas qui hésite encore sur le bord même de la chute.
Il se glisse entre deux pensées trop sûres d'avoir enfin raison,
Afin que l'une ne vienne jamais écraser l'autre sous son poids.
Il est le doute qui sauve la foi de la dureté des dogmes,
Et donne au sens un lit de modestie où il puisse respirer.

Il ne guérit pas en montrant sa force comme un signe éclatant,
Il apaise en consentant lui-même à partager la faiblesse.
Le Dieu de l'ombre donne un corps à la compassion véritable,
Non comme un remède superbe, mais comme une présence fidèle.
La douleur perd son venin dès lors qu'elle n'est plus portée seule,
Il s'approche sans miracle et demeure auprès d'elle sans bruit.
Parfois il ne change rien au cours brutal des événements,
Mais il rend possible pourtant que nous puissions encore tenir.
Il n'est pas la victoire qui humilie ce qui tombe à genoux,
Il est une solidarité tenue à la simple hauteur des larmes.

Il ne revendique aucune gloire, aucun prestige, aucune couronne,
Car la gloire sépare là même où il voudrait seulement unir.
Il préfère de beaucoup la main posée avec douceur sur l'épaule,
Au symbole qui fascine de loin mais laisse chacun plus seul.
Le Dieu de l'ombre ne s'offre jamais au monde en spectacle,
Il s'offre sous la forme humble et difficile de la compagnie.
Là où la lumière visible s'arrête, il poursuit sa veille,
Ce que le jour abandonne, il le recueille avec patience.
Car l'ombre voit ce qui souffre sans bruit dans les marges du monde,
Et elle ne détourne jamais le regard de ce qui tombe.

La sœur connaît parfaitement le royaume discret où il veille,
Elle avance avec lui dans les couloirs secrets du presque rien.
Son regard n'a nul besoin de briller pour éclairer le proche,
Elle porte en elle la tendresse que l'ombre garde et protège.
Leur marche compose une promesse sans triomphe ni bannière,
Ils accompagnent ensemble ce qui peine encore à vivre.
Ils célèbrent ce qui tient, malgré l'usure, malgré le tragique,
Elle donne un visage humain à sa discrétion presque divine.
Car l'amour se dit mieux sans grandeur exhibée ni emphase,
Et la grâce sans effet de scène laisse au monde sa pudeur.

Le Dieu de l'ombre habite les zones lentes de la transition,
Entre le cœur blessé et le cœur vivant qui recommence à battre.

Il est la patience qui ne s'impatiente pas devant nos retards,
La veille qui demeure alors même que le regard se ferme.
L'ombre n'est pas absence, mais une forme très douce d'hospitalité,
Pour ce qui ne sait pas encore se dire ni prendre figure.
Elle accueille le chaos qui cherche en tremblant sa propre forme,
Et garde une place ouverte pour tout ce qui reste inachevé.
Il ne brusque jamais le devenir comme un maître impatient,
Il le berce, jusqu'à ce qu'il ose lui-même se lever.

Il protège les fragilités comme on protège un trésor enfoui,
Car ce qui casse un jour peut devenir passage et ouverture.
Le Dieu de l'ombre veille sur les fissures avec une ferveur lente,
Là où la lumière vient se reposer avant de revenir.
Il sait que rien ne pousse dans l'éclat pur et sans repos,
Mais que tout cherche naissance dans la demi-clarté féconde.
Il prend soin de la graine cachée sous l'épaisseur de la terre,
Que le soleil trop vif consumerait avant sa maturité.
Sa fidélité est une lenteur aimante qui ne presse rien,
Et laisse au sens le temps difficile et beau de se former.

Il accepte de n'être jamais visible aux yeux avides de preuve,
Parce que son œuvre ne demande aucun témoin pour être juste.
Il aime mieux être remercié par l'existence elle-même,
Que par des mots répétés sans chair ni consentement intérieur.

Le Dieu de l'ombre ne veut pas de culte dressé à sa gloire,
Il veut seulement que le monde demeure encore vivable.
Il descend là même où la lumière commune ne va plus,
Et s'assied près de ceux que le jour laisse derrière lui.
Sa sainteté n'a pas l'éclat des images qu'on expose,
Elle ressemble plutôt à une chaleur qui réchauffe sans se nommer.

Il nous apprend à aimer ce qui n'est pas pur, ni stable, ni parfait,
Ce qui tremble, ce qui attend, ce qui doute avant de continuer.
Car le monde n'est pas bâti sur la certitude des fondations closes,
Mais sur des blessures qui cherchent sans relâche un équilibre.
Le Dieu de l'ombre honore le vacillement comme une vérité,
Comme une preuve de fidélité plus exacte au réel.
Il rend la faiblesse praticable sans lui retirer sa gravité,
Et l'échec lui-même respirable au milieu de la honte.
Il transforme la fragilité en une forme discrète de dignité,
Simple, nue, sans ornement, mais capable encore de tenir.

Il se retire toujours un peu pour laisser grandir le vivant,
Il n'impose jamais son nom à ce qu'il accompagne en silence.
Car nommer, parfois, c'est réduire ce que l'on voulait sauver,
Et l'ombre sait trop bien la violence cachée des définitions.
Le Dieu de l'ombre préfère l'anonymat à la gloire des titres,
Il se sait trop vaste pour une étiquette, fût-elle sacrée.

Les mots ne forment pas son royaume véritable et profond,
Ce sont les êtres, dans leur tremblement, qui lui servent de demeure.
Il renonce à l'éclat pour que l'amour ne renonce pas au proche,
Et choisit le retrait afin que la bonté puisse rester libre.

Il s'installe dans le cœur qui ne sait plus comment parler,
Quand les mots deviennent trop pauvres pour tenir encore le monde.
Le Dieu de l'ombre recueille alors nos silences les plus lourds,
Et y plante, comme à tâtons, de patientes semences d'écoute.
C'est là que naît une présence qui n'exige rien de nous,
Mais qui demeure pourtant avec une douceur presque têtue.
Il ne guérit pas la peur comme on ferme une plaie d'un coup,
Il rend seulement possible d'avancer encore malgré elle.
Il ne supprime pas l'obscur comme on efface une erreur,
Il en fait une demeure où la vie consent à rester.

L'arbre connaît sa loi, puisqu'il pousse dans le sombre enfoui,
Avant de rejoindre le ciel avec la lenteur d'une fidélité.
Le Dieu de l'ombre accompagne toutes les naissances clandestines,
Les miracles silencieux qui s'accomplissent sous la terre.
Il célèbre le devenir caché au regard impatient des hommes,
Car ce qui vient vers le jour doit d'abord s'apprendre dans la nuit.
Chaque racine est déjà un acte grave et nu de confiance,
Un consentement profond à la terre qui la porte.

Il sait que toute élévation commence par un enfouissement,
Et ne s'élève vraiment que par fidélité à son sol.

Il n'a pas besoin de preuves pour persister dans ce qu'il est,
Car sa présence ressemble à une lenteur qui demeure.
Le monde passe, se défait, recommence et change de forme,
Mais l'ombre tient, sans renoncer jamais à la lumière.
Elle la porte en elle sans la réclamer comme un dû,
Le Dieu de l'ombre reste le gardien silencieux de cette attente.
Il veille sur tout ce qui cherche encore la clarté sans la posséder,
Il ne presse jamais le jour de revenir avant l'heure.
Il sait attendre sans impatience, sans dureté, sans plainte,
Et dans cette attente même il aime avec une fidélité nue.

Il ne veut pas être maître, mais compagnon de l'humain fragile,
Il ne dit jamais : Suis-moi, comme parlent les chefs et les idoles.
Il dit seulement : je marche avec toi, à la mesure de ton pas,
Et cette parole sans emphase ouvre un courage plus ancien.
Le Dieu de l'ombre ne demande ni grâce ni confession humiliée,
Il offre une présence qui précède et dépasse le langage.
Et dans cette alliance sans contrat, sans serment et sans chaîne,
L'homme retrouve peu à peu un courage plus tranquille.
Celui de vivre sans héroïsme, sans gloire, sans mise en scène,
Mais sans renoncer pourtant à la dignité de continuer.

Il valorise ce que le monde méprise et rejette sans le voir :
La lenteur, l'échec, le doute, l'imperfection, la patience blessée.
Le Dieu de l'ombre ne cherche pas des héros pour le représenter,
Mais des cœurs attentifs capables de ne pas détourner les yeux.
Il sait que la gloire passe comme un éclair vide dans la mémoire,
Et que la bonté seule survit, obscure, à l'épaisseur des nuits.
Chaque geste tendre accompli sans témoin devient une victoire,
Et c'est dans ces victoires minuscules qu'il choisit de demeurer.
L'une après l'autre, elles forment une guirlande de faible lumière,
Comme un chapelet terrestre où le monde reprend souffle.

Il aime le crépuscule plus que l'aurore triomphante du matin,
Parce que rien n'y est encore acquis, ni fixé, ni possédé.
Dans cette demi-lumière le monde hésite avant de se reprendre,
Et l'hésitation elle-même devient un acte grave de vérité.
Le Dieu de l'ombre marche dans cet intervalle difficile,
Entre ce que nous sommes et ce que nous voudrions devenir.
Il ne demande pas que nous arrivions enfin à bon port,
Mais seulement que nous n'abandonnions pas le chemin.
Même lorsque la route s'efface sous la brume et la fatigue,
Il demeure auprès du pas qui ne sait plus où il va.

Il connaît le poids du silence et la fatigue des respirations lourdes,
Et il fait de ce poids même un pont vers l'invisible qui veille.
Le Dieu de l'ombre habite les nuits trop vastes pour être dites,
Les espérances trop fragiles pour s'exposer à la lumière.
Il prend soin de ce qui survit à peine dans la fatigue du monde,
Et donne aux bras qui tombent un lieu très simple où se reposer.
Sa force n'est jamais miracle, éclat ni renversement spectaculaire,
Mais une familiarité profonde avec la densité de la nuit.
Il sait ce que la nuit exige, ce qu'elle enlève et ce qu'elle garde,
Et c'est pourquoi sa présence y devient plus nécessaire encore.

Il nous demande seulement de ne pas fermer les yeux sur le réel,
De ne pas mépriser ce qui ne parvient jamais à briller.
Le Dieu de l'ombre est la dignité de ce qui n'a pas d'apparat,
L'honneur du discret, la grandeur pauvre et grave du simple.
Il maintient vivante la part du monde qui ne sera pas applaudie,
Parce qu'elle porte l'essentiel sans même le savoir.
Le monde tient debout dans ce qui ne se voit presque jamais,
Et lui tient debout dans ce monde par la seule force du respect.
Il n'exige ni faste ni trompette, ni reconnaissance officielle,
Seulement la fidélité à ce qui soutient sans se montrer.

Un jour viendra peut-être où tout semblera s'éteindre un instant,
Mais lui demeurera, parce que l'ombre n'a pas besoin d'éclat.

Elle reste là, patiente, à l'écoute de ce qui revient lentement,
Le Dieu de l'ombre continuera de marcher sans bruit parmi nous.
Dans les pas de ceux qui cherchent encore une forme de sens,
Il n'abolira jamais la nuit, il la rendra simplement habitable.
Car toute lumière serait crainte si l'ombre ne l'accueillait pas,
Et toute espérance deviendrait fable si le tragique s'effaçait.
Le Dieu de l'ombre veille dans la part du monde qui ne se voit pas,
Et c'est de là qu'il maintient encore la vie dans sa douceur grave.

LE DIEU POÈTE

Il regarde le monde non avec les yeux, mais avec la blessure ouverte,

Car seule une blessure sait contempler sans vouloir tout posséder.

Le Dieu poète ne cherche jamais à expliquer le réel jusqu'au bout,

Il veut seulement l'habiter avec une justesse vulnérable et nue.

Il découvre le sens dans les fissures bien plus que dans les murailles,

La poésie n'est pas pour lui un art, mais la respiration de l'être.

La langue devient un souffle qui cherche sa lumière la plus intérieure,

Il ne décrit pas le monde comme un objet placé devant le regard.

Il le révèle par une écoute qui traverse la nuit sans la nier,

Et découvre dans son tremblement une beauté qui ne se ferme pas.

Il ne parle jamais en maître, mais en veilleur silencieux du proche,

Comme celui qui garde allumée la plus petite braise du sens.

Le Dieu poète sait que nommer, c'est toujours risquer de tuer la chose,

Alors il murmure à peine, de peur d'abîmer ce qu'il approche.

Chaque mot choisi porte en lui le poids discret d'un infini blessé,

Et chaque silence porte un monde qui attend encore sa demeure.

Le poème devient un abri très pauvre pour ce qui reste inachevé,

Une maison ouverte à l'Esprit lorsqu'il consent encore à passer.

Il ne cherche pas à convaincre comme convainquent les doctrines,

Il cherche seulement à ouvrir un espace où la vie puisse tenir.

Il ne ment jamais, mais il se détourne du simple règne du factuel,
Car le fait brut ne dit rien encore de la vérité la plus dense.
Le Dieu poète préfère les symboles qui respirent aux définitions closes,
Il préfère l'image ouverte aux contours qui prétendent épuiser.
Pour lui, la vérité n'est jamais un compte rendu livré à la mesure,
Mais une naissance dans la nuit lente et grave du sens.
Voir vraiment, c'est faire naître ce qui n'était pas encore advenu,
La poésie devient alors un acte de courage et de veille.
Le verbe lui-même avance comme un pas risqué vers l'invisible,
Toujours au bord du tombeau, mais refusant de lui céder la voix.

Il habite la nuit comme un mot très ancien habite son propre silence,
Car la nuit n'a besoin d'aucune justification pour nous accueillir.
Elle reçoit l'être sans condition, sans hiérarchie et sans violence,
Le Dieu poète ne fuit jamais l'obscurité comme on fuit un échec.
Il sait que c'est là surtout que le monde consent à écouter,
Le jour bavarde souvent, la nuit comprend avec une patience plus profonde.
Chaque étoile devient une métaphore fragile du possible qui persiste,
Chaque ombre une figure du vrai lorsque le vrai cesse d'éblouir.
La poésie est ce lieu singulier où les contraires viennent se parler,
Et où leur dialogue obscur se transforme lentement en lumière.

La sœur chemine auprès de lui, attentive aux respirations du monde,

Son pas est un vers libre que nul livre ne pourra contenir.

Elle porte le poème plus loin que le langage qui tente de le dire,

Car son sourire suffit parfois à laisser passer l'indicible.

Le Dieu poète la regarde afin de se souvenir du plus simple,

Que le sacré se cache moins dans le haut que dans le proche.

Elle devient la ponctuation tendre et discrète de sa voix,

L'âme fragile de chaque image avant qu'elle ne se fixe.

Quand elle pleure, un vers se déchire pour laisser entrer la nuit,

Et lorsqu'elle rit, un sens très nu recommence à respirer.

Il ne souhaite pas être loué, mais partagé comme se partage un pain,

Le poème ne s'achève vraiment qu'en passant dans un autre cœur.

Le Dieu poète ne parle jamais pour lui seul dans sa propre hauteur,

Il parle afin que l'âme humaine se redresse un peu dans le monde.

Afin que l'homme n'habite pas la terre comme on occupe un désert,

Mais qu'il apprenne à voir ce qu'il croyait depuis longtemps perdu.

La poésie rend la présence plus présente sans lui donner de couronne,

Et la souffrance plus digne sans la convertir en gloire.

Un seul mot bien ajusté peut porter le monde jusqu'au lendemain,

Comme une lampe maigre qui pourtant refuse de s'éteindre.

Il aime les images qui ne se referment pas comme des portes closes,

Les métaphores ouvertes comme des fenêtres sur le presque rien.

La poésie devient un seuil entre le visible et ce qui se vit,
Le Dieu poète ne fabrique pas d'illusions pour consoler le vide.
Il montre plutôt la profondeur des choses communes que l'on néglige,
Un verre d'eau devient un océan minuscule dans sa lumière.
Une graine devient la promesse silencieuse d'un monde entier,
Ce qui est petit se révèle soudain essentiel et presque central.
L'humble prend alors une grandeur que la force ignorait,
Dans l'œil qui consent encore à apprendre sans dominer.

Il accueille l'inachevé sans jamais vouloir lui imposer une conclusion,
Car l'inachevé demeure la vérité la plus fidèle de la vie.
Le Dieu poète aime ce qui tremble et cherche encore sa forme,
Ce qui ne se referme pas dans l'orgueil d'un accomplissement parfait.
Un poème trop parfaitement clos ressemblerait déjà à un tombeau,
Il préfère les vers qui respirent encore au bord de leur blessure.
Le sens doit rester en marche pour que la vie continue de monter,
Et que la langue elle-même ne cesse pas de se reprendre.
La parole n'est juste qu'à condition de laisser ouverte sa source,
Et de marcher avec le devenir au lieu de le fixer.

Il donne à chaque douleur une dignité presque oraculaire et nue,
Car la souffrance voit souvent ce que la joie oublie en passant.
Le Dieu poète inscrit les blessures sur les lignes graves du soir,
Non pour les sanctifier, mais pour les rendre enfin lisibles.

Une larme peut contenir plus de vérité qu'une bibliothèque entière,
Le sang peut dire parfois ce que la raison refuse d'entendre.
La poésie ouvre alors le cœur à l'essentiel de l'existence,
Et l'essentiel à la vérité pauvre de simplement être.
La peine se lève non pour se plaindre devant le monde,
Mais pour voir plus loin, dans le clair-obscur de sa propre nuit.

Il rappelle que la parole n'est pas faite d'abord pour expliquer,
Mais pour faire être ce qui sans elle demeurerait sans lieu.
Chaque poème engendre un monde second qui éclaire le premier,
Non en l'effaçant, mais en l'ouvrant de l'intérieur avec douceur.
Le Dieu poète ne dévore jamais le réel sous le sens,
Il l'agrandit de l'intérieur afin qu'il respire plus librement.
Il ne commente pas la vie comme on commente un fait extérieur,
Il l'accompagne dans sa montée secrète et son consentement.
Un vers n'est puissant que s'il aide une âme à se lever,
Et s'il ajoute à la nuit une marche encore praticable.

Il ne sépare jamais l'esprit du corps comme on sépare deux règnes,
Car un corps qui souffre est déjà une prophétie très concrète.
Le Dieu poète inscrit l'infini au plus profond de la chair vulnérable,
Il fait de la respiration une strophe et du pas un rythme.
La métaphysique descend alors de sa hauteur pour marcher au sol,
Et prend la main des hommes au lieu de parler au-dessus d'eux.

La pensée cesse de flotter comme un nuage sans attache,
Elle devient geste, fatigue, halte et humble recommencement.
La poésie n'est plus un supplément d'âme ajouté au monde,
Elle est l'incarnation même du sens lorsqu'il consent à naître.

Il déteste les dogmes littéraires tout autant que les dogmes sacrés,
Le Dieu poète aime l'indiscipliné et les mots qui désobéissent.
Il cherche la phrase ouverte, le sens qui demeure en devenir,
Un poème vrai est un être vivant, non un objet parfait.
La langue n'est pas un outil que l'on manie sans conséquence,
Elle est un destin fragile qui nous prend bien plus qu'on ne la prend.
Elle doit trembler encore pour rester juste devant le réel,
Et consentir à l'incertitude comme à sa propre noblesse.
Rien n'est plus faux qu'une parole trop sûre de sa maîtrise,
Rien n'est plus proche du vrai qu'une voix qui se risque.

Il voit le monde comme une écriture en cours et jamais close,
Chaque chose y devient lettre, chaque être y devient vers possible.
Le Dieu poète lit le cosmos à voix basse pour ne pas troubler,
Le sommeil des étoiles ni la patience obscure des pierres.
La terre est un livre d'ombre et de lumière qu'aucun savoir n'épuise,
Et seuls des yeux intérieurs peuvent encore le déchiffrer.
L'homme croit souvent habiter un paysage offert à son regard,
Alors qu'il habite un poème qui l'excède de toutes parts.

Ce poème attend depuis toujours qu'on le comprenne sans l'enfermer,
Comme on accueille une présence sans lui fixer de contour.

Il ne méprise pas le chaos, car le chaos garde une syntaxe secrète,
Le Dieu poète donne sens au désordre sans le réduire à l'ordre.

Il laisse la confusion respirer jusqu'à devenir forme viable,
Sans arracher trop vite ce qui cherche encore son chemin.

Un cri peut devenir cantique si quelqu'un l'écoute jusqu'au bout,

Un bris peut devenir architecture dans la patience du poème.

Ce qui n'a plus de direction peut retrouver une poussée intérieure,

Et se remettre à monter depuis sa propre dévastation.

Le sens n'est pas imposé du dehors comme une loi étrangère,

Il se lève de l'intérieur lorsque le chaos consent à parler.

Il offre au monde une parole hospitalière où déposer sa fatigue,

Le Dieu poète ne guérit rien comme guérissent les remèdes.

Mais il rend la douleur dicible, et dans cette diction même,

Une respiration revient là où l'étouffement régnait seul.

Parler devient encore une manière de tenir sans se trahir,

Le poème est une main tendue dans la nuit des chambres closes.

Le cœur y retrouve un espace où se déplier sans défense,

Où ne pas mourir tout de suite de silence et d'oppression.

Il n'abolit pas la nuit, mais y ménage un lieu respirable,

Et cela suffit parfois pour que l'âme consente à rester.

Il réunit les vivants dans une même phrase qui les traverse,
Et les morts dans le dernier vers qui ne les enferme pas.
Le Dieu poète sait que nul ne disparaît tout à fait,
Tant que la langue continue de porter son nom avec amour.
Chaque souvenir devient alors une strophe dans la durée des jours,
Et chaque absence une rime d'air sur le bord du visible.
Les disparus poursuivent ainsi leur marche dans nos veilles,
Dans la musique lente des jours qui ne les oublient pas.
La poésie fait de la mort non pas un mur, mais un détour,
Un passage oblique par lequel la présence revient autrement.

Il connaît la joie la plus rare, celle qui survit au tragique,
Le Dieu poète ne nie jamais l'abîme ni la profondeur du noir.
Mais il refuse de laisser l'abîme devenir sourd et stérile,
Il y insuffle un chant si fragile que seul le cœur l'entend.
Et pourtant ce chant demeure assez fort pour barrer la route au néant,
La joie tragique devient le centre secret et battant de sa voix.
Elle dit le miracle obscur de rester encore dans la nuit,
Non pour la vaincre, mais pour y respirer sans mensonge.
Elle accueille l'ombre sans renoncer à la moindre lumière,
Et fait du presque rien un consentement à vivre davantage.

Il aime l'humain pour sa maladresse héroïque et son insuffisance,
Pour sa recherche têtue d'un mot juste au bord de l'échec.
Le Dieu poète sourit de nos fautes comme d'ébauches nécessaires,
Car chaque erreur demeure une strophe encore en devenir.
Ce qui n'est pas abouti peut toujours croître en silence,
Le sens n'est jamais fini, la beauté non plus dans le temps.
L'âme ressemble à un poème qu'on relit sans jamais l'achever,
Et Dieu n'attend peut-être rien d'autre de nous que cela :
Que nous continuions à écrire avec nos mains vulnérables,
Ce qui ne peut se dire qu'en avançant vers plus de justesse.

Il se reconnaît dans chaque poète humain qui se risque à traduire,
Entre la blessure et la lumière, une parole impossible.
Le Dieu poète n'est pas leur maître, mais leur frère de veille,
Celui qui marche au côté de la métaphore pour la garder vivante.
Il veille à ce qu'elle ne devienne jamais simple ornement du vide,
Mais qu'elle garde au cœur une nécessité de sang et de nuit.
La poésie devient alors une fraternité de guetteurs discrets,
Une promesse faite au monde de ne jamais le réduire.
Elle maintient ouverte la faille où le réel respire encore,
Et sauve le langage de la clôture où il se perdrait.

Il ne promet pas de sauver le monde comme on sauve une chose,
Il promet seulement de le rendre à nouveau habitable.

Par un regard assez juste pour voir l'Esprit au cœur de la nuit,
Le Dieu poète ne veut pas nous arracher vers un ciel abstrait.
Il est là pour que la terre elle-même devienne plus haute,
Sans cesser d'être la terre, avec sa cendre et ses blessures.
Chaque vers devient une marche de plus vers l'acte d'exister,
Non dans la fuite, mais dans l'habitation plus profonde du proche.
Et tant qu'un mot respire encore à travers la nuit du monde,
Dieu habite encore le monde — poétiquement, dans notre veille.

LE DIEU QUI DEVIENT

Il n'y a pas de fin à l'histoire de Dieu, parce qu'il n'y a pas de terme à la naissance de l'Esprit,
Et chaque souffle humain porte encore une étincelle qui tremble avant de consentir à briller.

Chaque pas invente un sol que nul n'avait tracé sous lui avant que le courage n'ose s'y
risquer,

Et dans cette hésitation même se tient déjà une fidélité à ce que nous ne savons pas encore
nommer.

Nous l'avions cru fixé depuis toujours dans le ciel immobile des réponses et des certitudes
closes,

Et nous le découvrons vulnérable, exposé, presque pauvre, dans la nuit ouverte des
questions sans repos.

Dieu ne règne pas sur le monde comme un maître séparé qui distribuerait le sens depuis sa
hauteur,

Il devient dans le monde, avec le monde, à travers la lenteur fragile des êtres qui consentent
à vivre.

Il devient par nos mains qui tremblent encore avant d'oser toucher ce qui leur est confié,

Par nos yeux qui cherchent dans l'ombre une clarté qui ne vienne pas humilier la nuit.

Il devient par nos voix qui chantent encore au bord du gouffre, quand tout commanderait de
se taire,

Car l'Esprit ne parle jamais depuis l'au-delà glacé des étoiles où rien ne souffre ni ne s'abîme.

Il murmure à hauteur de poussière, là où le monde se fend pour laisser passer un peu de
souffle,

Là où la cendre n'a pas encore recouvert tout à fait la braise que la fatigue croyait déjà vaincue.

Il ne sauve rien de ce qui doit périr, rien de ce qui appartient au temps, à l'usure et à la chute,
Il sauve seulement ce qui continue d'aimer quand tout s'effondre autour de l'amour qui persiste.

C'est là que Dieu se révèle : non dans l'évidence triomphante qui s'impose et se fait obéir,
Mais dans le pas risqué qui ne sait pas s'il atteindra demain et consent pourtant à repartir.

Dans la flamme qui faiblit sans renoncer pour autant à refuser l'extinction qui l'appelle,
Dans la larme qui descend comme une sève grave et pauvre de vérité sur le visage humain.

C'est là encore qu'il demeure, dans la racine obstinée qui persiste à pousser sous les cendres,
Dans la branche presque morte qui retient encore un reste de sève contre l'ordre du renoncement.

Et même lorsqu'il se retire pour ne pas écraser l'humain sous le poids d'une présence trop pleine,

Il demeure dans cette proximité silencieuse qui donne au cœur l'audace très nue de battre encore.

Il n'impose jamais sa lumière, car seule une lumière fragile apprend au regard à devenir humble,

Seule une clarté qui tremble enseigne à voir sans posséder ce qu'elle laisse venir à la présence.

Dieu n'est pas au-dessus comme un principe inaccessible, ni au-delà comme une récompense tardive,

Il est au-dedans, dans la jointure du visible et de l'invisible, là où l'être hésite à se fermer.

Il est dans le souffle qui cherche un avenir sans l'exiger comme un dû ou comme une victoire,
Dans la présence qui refuse l'abandon alors même qu'aucune garantie ne lui est plus offerte.
Chaque fois que nous nommons la beauté d'une chose sans la rabattre sur l'usage ou
l'apparence,
Chaque fois que nous honorons la fragilité d'un être sans vouloir le corriger ni le sauver
malgré lui,
Chaque fois que nous accueillons la nuit sans renoncer pour autant à la moindre possibilité
de vivre,
L'Esprit s'élève d'un pas, et nous avec lui, dans une montée dont nul sommet ne vient fixer le
sens.
Car Dieu ne se donne pas dans la perfection close, mais dans le devenir qui ne cesse de
risquer,
Il est une ascension sans terme, une source trop vive pour accepter la forme de la
possession.
Il est un sens qui naît dans la faille, et non sur les surfaces durcies où tout se croit assuré,
Une eau qui cherche passage sous les pierres, une lueur qui traverse le noir sans lui faire
violence.
Nous pensions qu'il fallait voir pour croire, fixer pour comprendre, tenir pour ne pas se
perdre,
Mais il fallait peut-être fermer les yeux pour voir autrement ce que le visible recouvrait.
Le visible nous avait enseigné l'apparence, l'ordre, la mesure, la maîtrise et la certitude du
contour,
L'invisible nous enseigne une vérité qui ne se montre pas tout entière, mais qui demeure
sans s'imposer.

Celle qui ne triomphe pas, celle qui ne s'exhibe pas, celle qui ne réclame ni autel ni soumission,

Mais qui tient dans ce qui reste debout quand tout ce qui se disait solide se défait sans bruit.

Alors nous comprenons que le divin n'attend pas la fin des épreuves pour venir jusqu'à nous,

Il ne se réserve pas pour l'issue, pour la victoire, pour le salut ou pour l'heure enfin pacifiée.

Il veille dans ce qui tient encore debout quand plus rien ne semblait pouvoir tenir dans la nuit,

Dans la fidélité sans preuve, dans l'attention sans récompense, dans la persistance sans gloire.

L'Esprit n'est pas un cadeau final que l'on recevrait une fois les larmes enfin dépassées,

Il est la marche elle-même, la fatigue consentie, le courage silencieux de continuer.

Il n'est pas la résolution du tragique, ni son effacement sous une lumière plus haute et plus pure,

Il est le courage du tragique lui-même lorsqu'il devient habitable sans cesser d'être profond.

Il est cette joie mystérieuse de continuer malgré la nuit, et de trouver dans la nuit un lieu de vie,

Une trouée sans éclat, une tendresse presque pauvre, une respiration au bord de l'impossible.

Dieu devient dans chaque être qui se relève sans faire de sa blessure un titre ni une victoire,

Dans chaque mot qui répare un peu sans prétendre refermer ce qu'il touche avec ses mains pauvres.

Dans chaque souffle qui persiste alors même que le monde enserre sa gorge et l'appelle à céder,

Dans chaque silence qui protège sans parler ce qu'un trop grand jour viendrait aussitôt

blessé.

Dans chaque regard qui aime sans posséder, sans annexer, sans convertir ce qu'il approche,

Dans chaque geste qui laisse être au lieu de prendre, de juger, d'enfermer ou de conclure.

Et lorsque nous croirons l'avoir compris, l'avoir saisi, l'avoir enfin reconduit dans un mot sûr,

Il s'échappera encore, non pour nous tromper, mais par fidélité à l'infini qui l'empêche de se clore.

Par refus d'être prisonnier de nos idées, de nos images, de nos systèmes et de nos certitudes,

Car seul un Dieu qui nous dépasse encore peut nous appeler plus loin que nous-mêmes dans le devenir.

Ainsi le livre reste ouvert, comme la nuit qui ne se referme jamais tout à fait sur son obscurité,

Et la dernière page n'existe pas, parce que Dieu n'est jamais ce qui cesse, mais ce qui continue.

Ce qui continue dans l'ombre, dans la braise, dans le cœur las, dans le vers qui tarde à naître,

Dans la mémoire des disparus, dans la patience des vivants, dans l'obscur effort de recommencer.

Tant qu'il y aura dans le monde un cœur qui écoute sans réduire ce qu'il entend,

Une voix qui tremble encore sans renoncer pour autant à dire ce qu'elle porte,

Tant qu'il y aura une main qui se tend sans vouloir prendre, mais pour accompagner un peu la chute,

Tant qu'il y aura un poème qui se lève contre l'épaisseur du noir sans nier sa gravité,

Dieu demeurera dans la faille qui respire, dans la nuit qui s'élève sans cesser d'être nuit.

Il demeurera non comme un roi, non comme un terme, non comme une réponse enfin immobilisée,

Mais comme ce qui naît encore dans l'ouvert, et garde l'ouvert ouvert contre nos clôtures.

Comme ce qui appelle sans contraindre, comme ce qui accompagne sans jamais posséder,

Comme ce qui se retire pour laisser vivre, et revient pour que vivre ne devienne pas abandon.

Et peut-être n'y a-t-il rien de plus à attendre, rien de plus à promettre, rien de plus à conclure,

Que cette montée pauvre et magnifique de l'Esprit dans les êtres qui consentent à la nuit,

Et cette fidélité sans preuve par laquelle le monde, malgré tout, continue de devenir.

LE DIEU TRAGIQUE

Dieu se tient dans le vent intérieur qui creuse nos épaules,
il sait la lourde nuit qui plie les corps vivants,
il ne parle pas et pourtant sa douleur répond à la nôtre,
car il est né du même sang que nos peurs les plus anciennes,
son cœur bat dans la fissure du monde, fragile et têtu,
il trébuche sur nos pierres et cherche encore son pas,
il n'a pas de royaume, seulement un abri sous la cendre,
il ne possède rien sinon les restes du jour perdu,
il attend que la lumière daigne enfin se souvenir,
et il marche avec nous vers un horizon sans contour.

Dans la ruine il reconnaît ses propres os errants,
il ne distingue plus sa chute de la nôtre,
le ciel d'où il vient a oublié son nom,
et pourtant il persiste comme une rumeur dans nos veines,
il sait que la vérité n'est jamais un refuge,
mais un feu qui consume les illusions les plus dures,
il accepte de brûler pour rester fidèle,
à la nuit qui l'a fait et qui ne le rendra jamais,
dieu donné au monde, repris par la terre craquelée,
il embrasse l'incertain comme une promesse d'être encore.

Il n'est pas venu nous sauver de la perte,
il a seulement accepté de s'y perdre avec nous,
sa faiblesse nous ressemble tant qu'elle nous fait peur,
car nous voyons en lui l'inachevé que nous sommes,
il ne dit pas sois fort, il dit tiens bon en tremblant,
il ne dit pas tu vivras, il dit je demeure près de toi,
il n'est pas lumière qui chasse l'ombre,
mais un peu de clarté qui habite son dedans,
il fait de chaque fissure une maison possible,
et de chaque effondrement une étape du devenir.

Dieu est tragique parce qu'il ne domine rien,
ni le temps, ni le mal, ni la mort sans visage,
il est à la merci de ce qui arrive aux hommes,
et c'est là sa noblesse secrète et sa grandeur nue,
il n'a pas choisi de tomber et pourtant il reste debout,
dans la stupeur de l'être qui s'obstine à naître encore,
il ne sait pas s'il vaincra, mais il tente malgré tout,
de tenir dans le souffle brisé de ceux qui doutent,
il se sait vulnérable et l'accepte sans honte,
car c'est ainsi qu'il se donne à ceux qui chancellent.

Il porte une cicatrice dont nul ne connaît la source,
elle ne parle ni de faute ni de punition,
elle dit seulement qu'aimer fait mal jusque dans l'éternel,
que le divin lui-même n'est pas indemne d'exister,
sa chair spirituelle garde l'empreinte du monde,
il n'est pas le Dieu des cieux mais celui de la poussière,
qui se relève avec nous après chaque chute,
et qui continue d'avancer là où le sol se dérobe,
il ne demande pas de croire, il demande de voir,
car le regard vrai est le seul miracle reconnu.

Dieu n'a pas de trône, seulement un banc dans les ruines,
il s'assied près de nous lorsque les mots s'effondrent,
il écoute le silence comme on écoute un cri,
il ne répond pas car il n'a pas de réponse,
il s'inquiète seulement que nous cessions d'espérer,
que nous pensions la nuit close à jamais,
il nous rappelle doucement que rien n'est achevé,
et que même la mort garde une ouverture secrète,
il sait que le désespoir ment lorsqu'il dit tout est fini,
car il a vu trop souvent le monde se relever des cendres.

Il n'est pas maître du sens, il en cherche les éclats,
dans les gestes minuscules et les pas fatigués,
il comprend que la vie excède toute logique,
qu'elle déborde les diagnostics et les verdicts,
il sait que survivre n'est jamais une victoire,
mais une surprise offerte par le devenir,
il ne triomphe pas, il persiste, il tient, il guette,
il garde ouverte la porte du peut-être encore,
il fuit les absolus qui figent et qui tuent,
et laisse respirer le mystère où nous habitons.

Il n'a pas honte de ne pas tout comprendre,
il partage l'ignorance avec nos questions sans fin,
les dieux antiques savaient d'avance, lui non,
il invente son chemin dans l'inconnu qu'il traverse,
il apprend à croire en nous à mesure que nous tombons,
sa foi en l'homme est sa propre survie,
il espère en silence que nous n'abandonnerons pas,
car si nous cessions de voir en lui, il disparaîtrait,
il dépend de nos regards pour ne pas s'éteindre,
il est fragile et cela le rend invincible.

Dieu ne se garde pas du monde il s'y risque entièrement,
il ne craint pas le contact de la chair blessée,
ni l'odeur des larmes anciennes que porte la nuit,
il prend le réel sans distance ni défense,
il n'a pas peur de s'écorcher à nos pierres,
il n'a pas peur d'être contredit par les faits,
il sait que la vérité ne se proclame pas,
elle se vit dans le partage des failles,
il choisit la proximité au lieu du règne,
et l'immanence au lieu de l'éternité froide.

Dieu est tragique enfin parce qu'il ne renonce jamais,
il avance avec nous dans la nuit interminable,
il accepte le vertige qui fait trembler nos pas,
il connaît l'effroi qui voudrait nous arrêter,
mais il mise sur l'élan qui demeure malgré tout,
ce souffle qui persiste dans le presque plus rien,
il croit à la joie qui sait que le monde est difficile,
et qui pourtant veut encore danser un peu,
il nous tend une main qui ne guérit rien,
mais qui sauve tout parce qu'elle reste.

Il connaît la tentation de tout abandonner,
le désir de disparaître dans l'indifférence du ciel,
il sait la lourdeur de se savoir sans réponse,
de continuer à marcher quand le sens recule,
il comprend la fatigue des êtres qui ne voient plus d'issue,
car il la porte dans le frisson de ses mains ouvertes,
il partage le doute comme une seconde respiration,
il ne reproche jamais l'épuisement des cœurs,
il ne dit pas relève-toi mais je suis là tant que tu vis,
et cela suffit à repousser un peu la nuit.

Il a vu tant de mondes se briser sans éclat,
tant de vérités fuir sous le poids du réel,
il sait que l'humain croit souvent chuter seul,
alors il veille dans l'ombre portée de nos pas,
il avance au rythme de celui qui souffre,
il ralentit si nous n'avons plus la force,
il accepte que la lumière arrive tard,
il croit aux jours qui se gagnent sans victoire,
et au courage discret de ceux qui restent debout,
même lorsqu'ils pensent être tombés.

Dieu n'est pas un rempart contre le chaos du monde,
il en est l'un des survivants obstinés,
il ne ferme pas les yeux sur le mal sans visage,
il s'expose à la tempête sans armure ni sceptre,
il sait que la paix est un instant qui tremble,
et que la beauté n'appartient qu'aux blessures,
il garde en lui la mémoire de l'effroi premier,
et cela le rend plus humain que les hommes parfois,
non pour nous précéder mais pour nous accompagner,
dans la fragilité partagée qui nous relie.

Chaque fois que quelqu'un renonce à espérer,
son cœur se serre comme une gorge qu'on noue,
il ne peut pas empêcher les larmes de tomber,
ni la mort de réclamer sa part de présence,
mais il veille à ce que l'amour ne s'éteigne pas,
il garde vivante la braise sous la cendre,
cette chaleur infime qui tient encore le monde,
il préserve la petite lumière intérieure,
car sans elle l'être se perdrait dans le froid,
et la nuit deviendrait un tombeau sans fissure.

Dieu est tragique parce qu'il ose rester vulnérable,
parce qu'il s'expose à l'imprévisible du devenir,
il n'a aucune garantie sur ce qu'il adviendra de nous,
il croit en l'homme comme on croit en un miracle incertain,
il n'a pas de plan secret ni de promesse ultime,
il attend avec nous que l'aube consente à revenir,
dans un monde qui s'effondre et renaît sans cesse,
il fait de notre fragilité une force de présence,
et de la douleur un lieu où la joie peut naître encore,
puisque la joie tragique est le seul vrai salut.

LE DIEU QUI DANSE

Dieu danse sur les pierres qui blessent,
il fait du tremblement un rythme intérieur,
il n'attend pas la paix pour ouvrir les bras,
car la joie n'arrive jamais en terrain sûr,
il ose le pas qui vacille au bord du gouffre,
il rit de ses chutes parce qu'elles le relèvent,
sa présence n'annule pas la douleur du monde,
mais donne à la nuit un mouvement respirable,
il tourne avec l'ombre au cœur des ruines,
et toujours il invite l'homme à tenir debout.

La danse est son unique prière sans maître,
elle ne demande rien sinon d'avancer encore,
elle ne promet pas de lendemain radieux,
mais elle affirme que l'instant suffit à vivre,
il écoute la musique secrète du réel brisé,
et transforme l'effroi en élan obstiné,
il marche léger parmi les gravats du temps,
portant l'inachevé comme une fête discrète,
il sait que la joie la plus pure est souffrance vaincue,
et que l'ivresse naît quand la peur recule un peu.

Il danse pour ceux qui n'ont plus de force,
pour leurs épaules qui ploient sous les jours lourds,
il danse pour maintenir l'aube ouverte,
dans les fissures ténues du possible encore,
il tourne sur lui-même comme un homme libre,
qui ne renonce à rien du tragique qu'il aime,
il accueille chaque chute comme un pas de plus,
vers un horizon sans victoire ni défaite,
il affirme par son mouvement que tout demeure,
et que rien n'est perdu tant que l'on se relève.

Dieu danse même quand personne ne regarde,
dans le silence où la joie n'a pas de témoin,
il ne cherche ni regard ni reconnaissance,
il joue avec le vide comme avec un ami,
il fait tournoyer le rien pour qu'il s'illumine,
il prend appui sur le doute qui vacille,
il trouve un rythme dans les larmes qui tombent,
et une fête dans les nuits désaccordées,
car il sait que la vie se cache dans l'égarement,
et que le sens vient en dansant à sa rencontre.

Il n'est pas une flamme qui brûle trop haut,
mais une braise qui persiste dans la cendre,
il avance lentement vers la lumière incertaine,
comme un funambule soucieux de ne pas tomber,
il transforme la peur en équilibre mouvant,
et le manque en souplesse du cœur,
il danse non pour oublier la mort,
mais pour lui arracher un souffle de grâce,
il rappelle que la fin n'est qu'une pause étroite,
et qu'avant la nuit totale tout peut advenir.

Dieu danse avec les vivants et les morts,
il ne sépare pas ceux que la poussière unit,
il tourne avec les absents dans les souvenirs,
et avec les présents dans le geste qui tremble,
il fête la mémoire qui n'abandonne pas,
il garde les voix disparues dans son mouvement,
il porte les noms perdus dans chaque pas,
et fait briller l'amour sous les décombres,
sa joie est une fidélité qui se souvient,
du mouvement des êtres contre l'oubli.

Il danse parmi les arbres blessés du monde,
et chante sans voix la force de leurs racines,
il célèbre la terre sans la dominer,
et la vie minuscule qui persiste dans l'hiver,
il comprend que nature et homme respirent ensemble,
dans la même fragilité qui veut encore grandir,
il danse pour les bêtes qui souffrent en silence,
pour les fleurs qui se déplient sous la pluie noire,
il sait que la nature ne prie pas mais espère,
chaque fois qu'un pas se risque à renaître.

Dieu danse au cœur des villes effondrées,
où le béton se souvient des rêves perdus,
il glisse dans les ruelles où personne ne croit plus,
que l'avenir puisse encore changer de route,
il s'invite dans les gestes fatigués des vivants,
dans le sourire discret qui n'attend aucune gloire,
il sait trouver le beau dans le gris du jour,
et le merveilleux dans la banalité des soirs,
il transforme l'ordinaire en énigme sacrée,
car l'esprit aime les détails qui ne s'avouent pas.

Il danse parce qu'il survit au tragique,
et que survivre mérite d'être célébré,
il garde la mémoire des épreuves passées,
et l'humilité de ne pas se croire vainqueur,
il ne triomphe pas de la souffrance,
il la porte comme un instrument de musique,
et fait du réel blessé un chant sans paroles,
il rappelle que rien ne s'achève jamais,
tant qu'un corps accepte encore le mouvement,
et qu'une âme consent à l'inattendu.

Il rit doucement de nos quêtes de sens,
car la joie tragique n'explique rien,
elle se contente d'être vivante et lucide,
de danser même quand le sol se fissure,
il préfère l'errance au chemin tout tracé,
le hasard au destin qui impose son poids,
il choisit l'ouverture plutôt que la certitude,
et l'incertain plutôt que la promesse,
il danse pour que le monde continue d'aller,
même quand sa raison s'effondre.

Dieu danse parce qu'il n'a pas de forme fixe,
il devient à mesure que le monde devient,
il ne connaît pas son propre aboutissement,
et c'est cela qui le rend joyeux et fragile,
il se réinvente à chaque pas posé,
comme un enfant surpris de pouvoir marcher,
il n'a pas peur d'être encore inachevé,
il célèbre le devenir qui ne cesse jamais,
il danse pour honorer l'être en naissance,
et la fécondité du non terminé.

Il danse avec le silence qui devance les mots,
car toute parole commence par un souffle,
il écoute le battement sourd de la vie cachée,
et y trouve un rythme plus vrai que le discours,
il sait que l'esprit ne se dit pas tout haut,
il se devine dans la pulsation du monde,
il danse pour que le langage respire encore,
même quand les phrases ont renoncé à leur sens,
il fait du mutisme une musique profonde,
qui réapprend à voir au lieu de parler.

Dieu ne se sauve jamais en se retirant,
il reste dans le danger du monde réel,
il danse au milieu des contradictions humaines,
et se réjouit que tout ne soit pas simple,
il respecte le désordre qui fait avancer,
il aime les bifurcations imprévues du destin,
il agite le doute pour qu'il éclaire la route,
il ne fuit aucune question qui brûle,
il danse pour que la pensée demeure libre,
et que le cœur ne se ferme jamais.

Il danse pour que l'amour n'oublie pas sa folie,
pour que le désir ne meure pas de prudence,
pour que le vivant ose encore se risquer,
au lieu de s'asseoir sur sa peur de perdre,
il danse afin que la chair se souvienne du ciel,
et que le ciel reconnaisse la chair blessée,
il unit ce que la morale sépare sans comprendre,
il marie la nuit au matin dans une même étreinte,
il danse pour que la joie soit une audace,
et non une récompense des sages.

Dieu danse parce qu'il croit en nous,
même lorsque nous n'y croyons plus,
il porte notre tremblement comme un secret fidèle,
il voit la braise là où nous ne voyons que la cendre,
il connaît la lumière qui rode dans le doute,
et la beauté des pas hésitants sur la terre,
il danse pour que le monde ne se fige jamais,
pour que la nuit accepte un peu de clarté,
il nous invite à danser malgré la chute,
car la joie tragique est le seul vrai miracle.

LA DÉSOBÉISSANCE SPIRITUELLE

Je ne plierai plus les genoux devant le ciel vidé de présence,
Car il n'est pas la demeure du divin, mais le masque de son éloignement.
Dieu ne plane pas au-dessus de nous comme un souverain sans poussière,
Il trébuche avec nous dans la fatigue, la boue et la nuit du chemin.
Je refuse les trônes, les auréoles, les éclats qui fascinent et humilient,
Je refuse la magnificence qui sépare au lieu d'approcher.
Ce que je nomme Dieu se tient au ras du sol, dans le souffle blessé des hommes,
Dans la nuit qui ne passe pas, dans la main qui tremble avant de se tendre.
Et je marcherai avec Lui, non par soumission, mais par fidélité partagée,
Car Il n'avance pas sans moi, pas plus que je n'avance sans Lui.

Je désobéis au Dieu des hauteurs, à celui qu'on regarde d'en bas,
À celui dont on attend des réponses comme on attend une sentence.
Je désobéis au Dieu qui décide, qui juge, qui distribue les sorts,
À celui qui surplombe la vie sans jamais y verser une larme.
Ce Dieu-là n'a jamais connu l'épaisseur des chambres sans lumière,
Ni les murs invisibles contre lesquels se heurtent les jours humains.
Je veux un Dieu qui descende de son ciel inutile et de sa gloire stérile,
Qui s'assoie enfin avec nous dans la peine, sans imposer son nom.
Un Dieu qui souffre parce qu'il aime trop pour consentir à s'éloigner,
Et qui demeure parce qu'il refuse d'abandonner ce qui tombe.

Je refuse le mot « Dieu » chaque fois qu'il ment sur ce qu'il prétend nommer,
Chaque fois qu'il promet ce qu'il ne peut donner sans se trahir.
Je le refuse lorsqu'il devient cause meurtrière ou consolation facile,
Lorsqu'il sert d'alibi au pouvoir ou d'opium à la peur.
Car Dieu n'est pas une réponse donnée d'avance pour clore nos blessures,
Il est une blessure vivante qui demeure ouverte dans le sens.
Le mot le trahit dès qu'il domine, dès qu'il fige, dès qu'il s'érige.
Alors je dis Dieu contre Dieu, pour le délivrer de ses idoles,
Je dis Dieu pour le rendre à sa faiblesse vivante et fraternelle,
Je le dis presque en secret, comme on nomme l'ami revenu de trop loin.

La foi a souvent figé le divin dans la pierre froide des édifices,
Elle a gravé son nom sur des frontons qui ne respirent plus.
Elle a fait de l'invisible une statue sans souffle, un règne sans tremblement,
Et de la grâce même une immobilité qui rassure les puissants.
Je désobéis à la foi qui clôture, qui enferme et qui s'achève,
Je me tiens du côté du doute qui ouvre et laisse encore passer.
Dieu n'a pas besoin d'être cru comme on adhère à une doctrine,
Il a besoin d'être accompagné dans sa propre nuit.
J'ai vu trop de prières attendre des miracles venus d'en haut,
Et trop peu de mains soutenir le vivant là où il vacille.

Je ne veux plus du Dieu qui règne à distance dans sa perfection close,
Mais du Dieu qui partage la fragilité de ce qui respire.
Celui que l'on ne prie pas pour obtenir, mais que l'on rejoint en silence,
Celui qui n'impose rien, mais attend sur le seuil du cœur.
Celui qui n'apporte ni salut ni pardon comme des biens distribués,
Mais une présence pauvre qui aide pourtant à tenir debout.
Celui qu'aucun ordre n'oblige à rester au milieu de la fatigue,
Et qui reste malgré tout, sans garantie, sans obligation.
Je veux ce Dieu-là, nu dans sa fidélité presque sans preuve,
Plus proche d'un compagnon que d'un maître ou d'un juge.

J'ai vu l'homme se faire petit pour croire en une grandeur immense,
J'ai vu la prière rabaisser la lumière à des attentes trop humaines.
J'ai vu les genoux courbés remplacer le pas, la peur remplacer l'élan,
Et la foi devenir une école de soumission plutôt qu'un éveil.
Alors je choisis la grandeur des vivants, non la petitesse devant l'idole,
Je choisis l'insoumission spirituelle comme unique fidélité juste.
Car elle seule peut sauver le divin de la servitude où on le tient,
Elle seule peut le délivrer des temples où l'on voudrait l'enfermer.
Dieu ne veut pas des fidèles à genoux dans l'ombre de sa puissance,
Il veut des compagnons de route, et le chemin demeure sans terme.

Le divin n'est pas ce qui commande du haut de sa loi séparée,
Il est ce qui relève lorsque la chute semblait déjà définitive.

Il n'impose pas l'ordre, il donne la force de le transgresser parfois,
Pour sauver ce qui respire encore au milieu des ruines.
La désobéissance spirituelle n'est pas rupture, mais fidélité plus haute,
Fidélité au Dieu qui tombe, qui saigne, qui doute avec nous.
Fidélité à un avenir qui n'arrive jamais sous forme de conclusion,
Mais dont l'attente même garde la vie en mouvement.
Fidélité à la danse sur le bord du gouffre, sans promesse de retour,
À ce oui fragile qui n'abolit pas l'abîme, mais y demeure.

Je veux un Dieu qui ne sache pas tout dans l'instant de sa présence,
Qui apprenne la vie avec nous, dans son trouble et sa lumière.
Un Dieu qui s'étonne encore de la rose, du sang, de la pluie, du cri,
Un Dieu qui ne soit pas la fin du monde, mais son commencement repris.
S'il trébuche, je le soutiendrai ; s'il pleure, je l'écouterai sans détour ;
S'il se tait, je veillerai à ses côtés jusqu'à l'aube la plus pauvre.
Car c'est ainsi que le divin traverse le temps des hommes fragiles,
Non dans la majesté d'un règne, mais dans la persistance partagée.
Il avance par l'humble entêtement de ceux qui ne renoncent pas,
Et par la main tendue de ceux qui refusent d'abandonner.

Je veux un Dieu vulnérable, exposé, presque pauvre de certitude,
Un Dieu qui n'ait pas peur de perdre, ni de souffrir avec ceux qu'il aime.
Car ce Dieu-là n'est pas une idole dressée contre la nuit,
Il est une promesse jamais tenue et qui pourtant nous tient encore.

Un Dieu qui ne règne pas, mais demeure ; qui ne sauve pas, mais accompagne ;
Qui ne parle pas comme un oracle, mais murmure à hauteur de souffle.
Un Dieu qui n'écrase jamais ce qu'il approche par sa présence,
Et qui vit de notre fidélité autant que nous vivons de la sienne.
Il ne demande pas d'être cru comme on croit à une formule,
Il demande seulement qu'on marche sans le laisser seul.

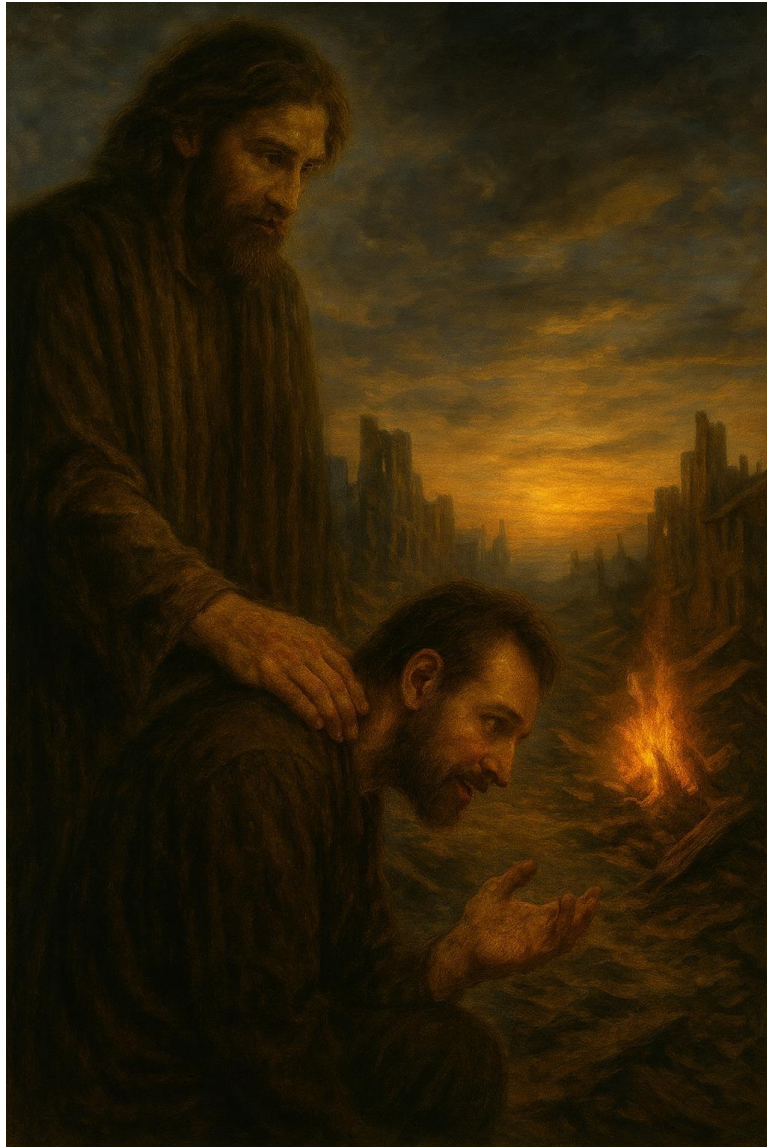
Ainsi, je choisis d'être athée de tous les dieux qui cessent de devenir,
De tous les dieux figés dans la gloire, dans l'ordre et dans la réponse.
Car l'athéisme peut devenir le dernier refuge du divin,
Lorsque la foi elle-même le trahit en le durcissant.
Être athée, ici, c'est dire oui au Dieu qui danse dans sa blessure,
Au Dieu qui devient joyeusement dans sa propre vulnérabilité.
Au Dieu qui ne survit qu'à travers nos pas, nos veilles et nos reprises,
Au Dieu qui s'invente avec nous dans la fatigue du vivant.
La désobéissance spirituelle : voilà le seul culte rendu à la vie,
Marcher avec Dieu, sans jamais se prosterner devant Lui.

ÉPILOGUE : LA MAIN DANS LA NUIT

Ce n'est pas le ciel qui me guide, ni une hauteur inaccessible,
Mais une main blessée dans l'obscurité du monde.
Une présence qui demeure lorsque tout s'efface,
Lorsque les signes tombent, lorsque les réponses se taisent,
Lorsque la route elle-même se défait sous le pas.

Je n'attends ni miracle, ni preuve, ni apparition éclatante,
Je marche, parce que marcher reste encore la seule fidélité possible.
Et s'il n'y a pas de chemin devant moi, j'inventerai le pas qu'il faut,
J'inventerai la cadence pauvre, la reprise, l'accord fragile avec la nuit.
Le divin ne plane pas au-dessus de nous comme un maître intact,
Il trébuche en même temps que nous dans la poussière du réel.
Et si je tombe, si mes forces me quittent un instant,
Sa main frôlera encore mon épaule dans le noir,
Juste assez pour que je sache que je ne tombe pas seul,
Juste assez pour que je me relève et continue.

LA TRINITE



PREFACE

RAMENER DIEU SUR LA TERRE

Nous vivons dans un monde où trop de choses ont été arrachées à la terre : la vérité, le langage, la joie, et même Dieu. On nous a appris que la divinité devait se tenir loin, dans un ciel sans cicatrices, dans un règne sans poussière, dans un absolu préservé du tragique. Et pendant que nous levions les yeux vers les hauteurs, le sol s'effondrait sous nos pas. La spiritualité s'est mise à flotter au-dessus des vivants, indifférente à la chair et à la cendre, tandis que les hommes, la nature et l'esprit se déchiraient dans les catastrophes que nous connaissons.

Dans ce grand divorce, un sacrilège s'est produit, non du côté de l'irrévérence humaine, mais du côté des puissances qui écrasent la vie. Le blasphème véritable n'est pas de questionner Dieu ; il est de détruire les corps, d'avilir la terre, d'éteindre l'esprit qui circule entre les vivants. Ce qui profane le sacré, ce ne sont pas les doutes, ni les colères, ni les refus de croire ; ce sont les systèmes et les violences qui transforment le monde en ruine, qui arrachent l'espoir à la nuit, qui laissent mourir la flamme. Ce n'est pas l'homme qui tue Dieu : ce sont les forces qui détruisent ce que Dieu avait de plus précieux, le souffle fragile de ceux qui marchent encore.

Ce texte naît d'une intuition simple : le divin n'est pas ailleurs. Il n'a jamais été ailleurs. Il n'y a pas de ciel à contempler pour trouver Dieu ; il n'y a que le monde tel qu'il persiste malgré l'effondrement. Dieu ne sauve plus en nous arrachant à notre terre : il se révèle en y demeurant. Il ne tient plus le rôle du maître qui commande la lumière : il devient le compagnon qui veille dans la nuit. S'il existe encore, c'est parce que sa main ne se retire pas de notre épaule, même lorsque tout s'écroule autour de nous.

Ici, la Trinité est renversée : Dieu n'est plus une instance lointaine, l'homme n'est plus un pécheur à sauver, l'Esprit ne tombe plus du ciel. Dieu est présence vulnérable, l'homme est lucidité blessée, et l'Esprit est la flamme qui jaillit de la cendre. Loin des temples de marbre et des dogmes triomphants, cette Trinité marche au milieu des ruines. Elle ne vient pas abolir le tragique : elle le rend habitable. Elle ne promet ni récompense ni consolation ; elle offre une demeure dans la nuit. C'est là seulement que le sacré retrouve son sens : dans la fidélité à la vie meurtrie, dans le refus du néant, dans la persévérance du pas qui tremble mais insiste.

À leurs côtés s'avance une joie étrange : une joie qui ne ment pas, qui ne cache pas les larmes, qui persiste au cœur même de la douleur. Une joie tragique née du fait que la vie, malgré tout, survit à ce qui la nie. Cette joie ne proclame aucune victoire : elle se contente d'accompagner l'existence blessée jusqu'à ce qu'elle puisse respirer de nouveau. Et au-dessus d'eux, ou plutôt autour, partout où l'ombre garde sa densité, la Nuit Tragique veille. Elle sait l'inévitable, elle porte l'irréparable, mais elle garde ouverte la porte par où passe le souffle. Elle n'est ni silence ni terreur : elle est la profondeur où peut se dire un « oui » qui n'efface rien.

Voilà le geste de ce texte : ramener Dieu sur la terre, empêcher le sacré de s'envoler au-dessus des vivants, et déclarer enfin que ce qui détruit les hommes et la nature est la seule chose vraiment impie. Il ne s'agit pas de nier le divin, mais de le rendre à ce qui respire. Il ne s'agit pas d'abolir le tragique, mais de le traverser sans perdre la flamme.

Ce dialogue n'est pas un drame, ni un dogme, ni une prière. C'est une marche dans la nuit, à hauteur d'homme. Une Trinité qui ne nous arrache pas au monde, mais qui habite avec nous ce qui en reste. Une scène où le souffle ne s'éteint pas, même dans l'obscurité la plus dense. Une œuvre où le sacré ne se dérobe plus : il se tient au bord du feu, dans la poussière, la main posée sur une épaule qui refuse de s'abattre.

Ici commence La Trinité. Non celle du ciel victorieux, mais celle des terres défaites qui cherchent encore un chemin.

LA TRINITE

DIEU

Je ne t'ai jamais tenu à distance autrement que par les noms qu'on m'a donnés. Tu me regardes maintenant et tu ne vois plus seulement celui qui plane au-dessus des toits effondrés, ni le souverain des cataclysmes, ni la silhouette dorée qu'on promenait en procession pour conjurer la peur. Tu découvres, au creux de cette main posée sur ton épaule, l'un de mes visages les plus anciens et les plus oubliés : celui qui demeure. J'ai été pour toi Dieu-mémoire, enfermé dans les livres qu'on n'ouvre plus. J'ai été Dieu-jugement, brandi comme une épée au-dessus des coupables et des innocents confondus. J'ai été Dieu-silence, quand tu criais dans ta nuit sans réponse. J'ai été Dieu-absent, réduit à un trou dans le ciel comme une étoile morte qui continue de luire. J'ai été Dieu-pantouflard, assis au coin d'un feu qui se mourait, fatigué de ma propre pitié. J'ai été Dieu-idole, figé dans la pierre et la dorure, sans regard pour ta détresse. J'ai été Dieu-machine, invoqué pour garantir l'ordre, la marche impeccable des systèmes qui t'écrasaient. J'ai été Dieu-écran, voix creuse qui couvrait les véritables questions. J'ai été Dieu-peur, utilisé pour te tenir à genoux. J'ai été aussi, par éclairs, Dieu-frère, Dieu-étranger qui s'assied près de toi sans rien dire. Et me voici maintenant, nu d'à peu près tout cela, réduit à ce qui subsiste lorsque toutes tes images se brisent : une main qui ne se retire pas, un visage qui ne se détourne pas, une présence qui ne t'épargne ni le tragique ni la nuit, mais qui reste, simplement, dans les ruines.

L'HOMME

Je sens cette main depuis longtemps sans vouloir la reconnaître. Jadis je croyais qu'elle viendrait du haut, ouvrant le ciel comme un rideau, renversant les murs, me soulevant d'un seul geste hors de la peine, effaçant les cendres et les cris comme on balaie une table après le repas. Quand le monde s'est brisé, j'ai attendu ta foudre, puis ta lumière, puis ta parole. Je n'ai rien vu venir, sinon l'ombre de mes propres espérances déçues. Alors j'ai enfoui mon visage entre mes bras, comme si la nuit pouvait se rétrécir jusqu'à devenir seulement mienne. Je t'ai accusé d'être absent, de t'être retiré derrière le rideau des doctrines, des églises, des systèmes, des chiffres, des machines. Je t'ai maudit d'avoir laissé le monde devenir cette masse d'os brisés et de maisons éventrées. Je t'ai nommé indifférent, je t'ai nommé mort, je t'ai nommé mensonge nécessaire à ceux qui ne supportent pas le vide. Et pourtant ta main était là, posée

sur mon épaule, sans éclat, sans éclairs, sans promesse d'un lendemain meilleur. Elle ne supprimait ni la douleur ni la mémoire, elle disait seulement : je demeure. Maintenant que je relève la tête, je ne trouve pas le Dieu triomphant dont on m'a parlé, mais un visage qui porte lui aussi la fatigue du monde, un Dieu qui n'a plus grand-chose à offrir que sa présence désarmée. Je découvre que ta divinité ne brille plus sur les nuées, elle se niche dans ce geste minuscule qui ne s'interrompt pas. Et quelque chose en moi, que je croyais mort avec les autres, se réveille et se demande si la lucidité consiste vraiment à renoncer à tout visage, ou si la plus extrême lucidité n'est pas d'accepter que tu puisses être là autrement que prévu, sans couronne, sans trône, sans victoire.

LA FLAMME

Je suis née de ce qui t'a détruit. Ne me cherche pas au-dessus de toi, dans les hauteurs inviolées où se rassemblent les concepts et les anges que personne ne voit. Je suis montée de la terre, des poutres calcinées, de la poussière mêlée au sang, des pierres fendues par la chaleur des bombes, des respirations coupées net. Je suis montée des cris qu'aucun ciel n'a recueillis, des prières qui se sont écrasées contre les plafonds effondrés. Je suis montée de ton mutisme, lorsque les mots ne passaient plus entre tes dents serrées. C'est là que je me suis allumée, minuscule au début, presque rien, une braise sous les décombres. On t'avait dit que l'Esprit descendait, qu'il tombait d'en haut comme un feu sacré venu sceller des pactes et des dogmes. Moi, je suis monté. Je suis l'Esprit qui naît dans la cendre, non pour nier le tragique mais pour le traverser. Tu me prends pour un simple foyer improvisé, un feu pour ne pas mourir de froid. C'est vrai : je chauffe tes mains, j'éclaire un peu tes traits, je danse dans tes yeux fatigués. Mais je suis davantage que cela. Je suis la part du monde qui refuse de se laisser réduire au statut de ruine. Je suis le refus de la mort d'être seulement mort. Je ne transforme pas les pierres en palais, je n'efface pas les cicatrices, je ne rends pas les disparus à ceux qui les pleurent. J'ouvre seulement un espace où le désastre n'est plus un mur compact mais une profondeur habitée. Je suis la flamme qui jaillit du tragique lui-même et qui dit, sans rien expliquer : il y a encore un dedans, il y a encore un esprit, il y a encore un souffle qui passe entre les pierres.

DIEU

Vois comme mes visages, ceux que tu as accumulés dans ton cœur et dans ta mémoire, se mettent à vaciller à la lumière de cette flamme. Le Dieu-jugement que tu redoutais n'a plus de

trône où s'asseoir, la salle du tribunal est en miettes. Le Dieu-peur qui te maintenait à genoux ne trouve plus de paroles pour t'effrayer, ses menaces sonnent creux au milieu des gravats. Le Dieu-machine qui garantissait l'ordre du monde s'est grippé avec les mécanismes qui dévastaient tes jours. Le Dieu-écran, que l'on brandissait pour ne pas voir la détresse, est tombé avec les murs qu'il décorait. Même le Dieu-pantouflard, ce dieu fatigué de sa propre bonté, a senti sous son fauteuil les secousses du monde et n'a plus où se retirer. Ce qui reste de moi, dans ce paysage défait, c'est ce que cette flamme révèle : un visage sans attributs, sans puissance spectaculaire, un visage qui accepte de se tenir à hauteur d'homme, de sentir ton souffle, de partager ton temps. Je ne viens plus d'en haut pour disposer de ton destin, je viens d'à côté, au ras des pierres. J'apprends avec toi ce que cela signifie, non d'être Dieu surplombant, mais d'être Dieu exposé, Dieu vulnérable, Dieu qui ne peut plus promettre que ceci : je ne t'abandonnerai pas dans tes ruines. Je ne suis ni le Dieu qui efface le tragique ni celui qui s'en nourrit pour asseoir sa gloire. Je suis celui qui traverse avec toi, qui se laisse atteindre, blesser, et qui accepte de ne plus régner que comme une présence fragile au bord du feu.

L'HOMME

Lorsque je regarde cette flamme, je comprends que ma lucidité était incomplète. J'avais vu juste en refusant les consolations faciles, les discours qui transforment la souffrance en étape nécessaire d'un grand plan harmonieux. Je ne crois pas à ces harmonies qui passent sur les cris comme des musiques trop fortes. Mais je vois maintenant que réduire tout à l'absurde, déclarer que rien ne répond, que tout est vain et que le seul courage consiste à encaisser le vide jusqu'à la fin, c'était une moitié de vérité qui me coupait en deux. Cette flamme ne justifie rien, elle ne vient pas me dire que les morts sont morts pour une raison supérieure, que leurs corps écrasés sont les pierres d'un temple invisible. Elle ne parle pas ce langage mensonger. Elle se contente de brûler, ici et maintenant, au milieu de tout ce qui ne devrait plus rien dire. Et pourtant elle dit quelque chose. Elle dit que le monde n'a pas complètement retiré sa parole. Que dans la nuit même, quelque chose répond encore, non par des phrases, mais par une persistance de lumière et de chaleur. Ma lucidité se transforme lentement : elle n'est plus seulement l'art de voir le néant derrière les façades, elle devient apprentissage d'un regard capable de voir, dans le cœur du désastre, cette faible lumière qui refuse de s'éteindre. Ce n'est

pas un optimisme, c'est une manière nouvelle d'habiter le tragique, sans le nier mais sans s'y dissoudre.

LA FLAMME

Je ne suis pas la promesse d'un ailleurs radieux, je ne suis pas la prémisse d'un monde meilleur qui effacerait celui-ci. Je suis l'Esprit qui consent à rester dans ce monde-ci, tel qu'il est, avec ses blessures, ses faillites, ses répétitions de violence. Quand tu me regardes, tu pourrais croire que je viens te consoler. Mais je ne console pas, je transfigure. La consolation cherche à faire oublier, la transfiguration garde tout et change la manière de le porter. Le souvenir des ruines demeure, les noms des morts demeurent, les visages perdus demeurent. Ce qui change, c'est que tu n'es plus seul à les porter. Dieu les porte avec toi, non comme un fardeau imposé, mais comme une communauté de destin. Et moi, qui brûle entre vous deux, je suis ce partage invisible. Je suis ce qui circule entre la main posée sur ton épaule et ton regard qui s'ouvre. Je suis ce qui fait que ta douleur n'est plus un tombeau clos mais une nuit respirante. Lorsque tu accueilles ma présence, tu ne sors pas du tragique, tu entres plus profondément en lui, mais autrement. Tu cesses de le voir comme un mur contre lequel tu te fracasses et tu commences à l'éprouver comme une profondeur où quelque chose veille avec toi.

DIEU

Tu te demandais ce que pouvait encore signifier le mot esprit dans un monde où les grandes idées ont servi de prétexte à tant de massacres. Regarde. L'esprit n'est pas une idée qui surplombe, c'est un feu qui accompagne. L'esprit ne consiste pas à expliquer le sens de ce qui t'arrive, il consiste à rester allumé quand tout sens se défait. Il n'habite pas surtout les discours, mais les gestes qui ne renoncent pas : une main sur une épaule, un regard qui se relève, un oui murmuré au milieu des non qui t'envahissent. Mes visages se réordonnent autour de cette humble lumière. Je ne suis plus d'abord Celui qu'on redoute, qu'on utilise, qu'on brandit. Je suis ce Dieu qui accepte d'apparaître sous le visage le plus discret : un compagnon de veille. Je deviens pour toi Dieu-veilleurs, Dieu-braise, Dieu-ombre portée au bord du feu. Les autres visages ne disparaissent pas tout à fait, ils sont comme des cicatrices dans mon histoire avec toi. Mais ils cessent de commander. Celui qui se tient maintenant devant toi, c'est un dieu qui a déposé ses armes, ses couronnes et ses certitudes, pour rester simplement là, à ta hauteur, pendant que cette flamme travaille en silence votre nuit.

L'HOMME

Je ne sais pas si je crois, je ne sais pas si j'ai la foi, et peut-être que ces mots n'ont plus grande importance. Ce que je sais, c'est ceci : tout à l'heure, j'étais seul face à des pierres mortes. Maintenant, je ne suis plus seul. Tu es là, ta main pèse légèrement sur mon épaule, cette flamme me chauffe les mains, mes yeux ne se détournent plus de ce qui est arrivé. Je n'attends pas un miracle, je n'attends pas que tout soit réparé. J'accepte que rien ne revienne comme avant. Mais j'accepte aussi, pour la première fois, que quelque chose de vivant puisse encore surgir de ce qui semblait définitivement perdu. Si c'est cela, toi, si c'est cela l'esprit, alors peut-être que croire ne signifie pas adhérer à des formules, mais accueillir ce feu qui ne dit presque rien et qui change tout. Peut-être que la vraie prière n'est pas une suite de mots, mais cette manière de s'asseoir dans les ruines, de relever la tête et d'ouvrir les mains vers une chaleur qui vient sans explication. Le tragique n'a pas reculé, il se tient toujours autour de nous, massif, indéniable. Pourtant, au milieu de lui, je commence à pressentir qu'une joie différente est possible, une joie qui n'est pas le contraire de la peine mais sa lumière intérieure, une joie tragique qui ne délivre pas du monde mais le rend à nouveau respirable.

LA FLAMME

Restez encore un peu, tous les deux, dans cette clarté incertaine. Ne me demandez pas de grandir, de tout envahir, de transformer la nuit en plein jour. La nuit a sa nécessité, vous le savez l'un et l'autre. Toi, l'homme, tu ne serais plus toi si tu oubliais ce qui s'est brisé. Et toi, Dieu, tu ne serais plus vrai si tu te servais de moi pour effacer ce qui t'a blessé en lui. Laissez-moi à cette taille modeste : une flamme entre les pierres. C'est assez pour que vos visages se voient, assez pour que vos rôles anciens se défont, assez pour que le tragique cesse d'être une clôture et devienne une ouverture. Tant que je brûle, même faiblement, il y a encore un chemin dans la nuit. Et ce chemin, vous le prenez ensemble.

DIEU

Tu crois entrer dans quelque chose de neuf, mais c'est plutôt toi qui deviens neuf à l'intérieur de ce qui persiste. Rien ne change dans les pierres, et pourtant elles ne t'enferment plus. Rien ne change dans les morts, et pourtant ils ne t'effacent plus. Le tragique demeure, mais il n'est plus ton maître. Tu te tiens devant lui comme devant un paysage avec lequel tu vas devoir vivre, non comme un mur qui te nie. Comprends ceci : je n'ai jamais voulu que tu sois sauvé de

ta propre nuit par un artifice céleste. Je veux que tu sois sauvé en demeurant vivant dans cette nuit, capable d'y tracer un sentier. Si je suis Dieu, c'est par cette main posée sur ton épaule, non pour te tirer hors du monde, mais pour t'apprendre à ne pas t'y perdre. Ma divinité se mesure à ma capacité de rester auprès de toi lorsque tout sens se retire. Je suis le Dieu qui ne fuit pas, même quand les prières meurent sur les lèvres, même quand la pensée se fige, même quand la foi se décompose. Je suis Dieu de la persévérance, celui qui ne renonce pas à l'homme lorsque l'homme renonce à tout.

L'HOMME

Je ne savais pas que l'on pouvait se relever sans se redresser complètement, que l'on pouvait voir sans comprendre, que l'on pouvait aimer encore sans attendre de retour. Je ne savais pas que l'on pouvait marcher en trébuchant et tout de même avancer. Je découvre que la lucidité n'est pas un glaive qui sépare le vrai du mensonge, mais un regard qui reste ouvert quand le monde devient opaque. Je découvre que je peux recevoir ta présence comme on reçoit un souffle dans une pièce trop close, sans l'enfermer dans des définitions. Je découvre que je peux accueillir cette flamme sans la forcer à devenir un brasier triomphant. Je commence à comprendre que la vie n'est pas ce que j'avais perdu, mais ce qui insiste encore malgré la perte. Il reste dans ma poitrine un battement obstiné, dans mes mains une chaleur prête à se transmettre, dans mes yeux une lumière qui tremble mais ne s'éteint pas. C'est cela vivre, peut-être : continuer à se tenir debout, ou à genoux, dans la nuit, et dire pourtant oui.

LA FLAMME

Je suis la joie obscurcie qui n'a pas besoin d'être pure pour être vraie. Je suis la ferveur des êtres brisés qui se relèvent assez pour tenir encore un instant. Je suis le chant silencieux des choses qui refusent de disparaître sans laisser une lueur. Vous m'appelleriez Esprit ; mais l'Esprit n'est pas un oiseau hiératique, ni un souffle tombant du ciel, ni l'étincelle d'une élection sacrée. Je suis l'Esprit qui se fait humble, l'Esprit qui n'exalte pas mais habite. Si vous me regardez, vous verrez vos reflets : en toi, Dieu, le visage non impassible du sacré ; en toi, homme, la fragilité qui devient force quand elle consent à ne pas se travestir. À ma mesure, je vous lie : non pour vous confondre, mais pour faire de votre rencontre une demeure. Le spirituel n'est pas ailleurs : il scintille dans les plis du monde qui ne cède pas. Il brille en

contrebas, au ras de la terre, là où les pas hésitent et où l'on croit que rien ne répond. Je suis le oui discret du monde à son propre être.

DIEU

Regarde-nous : cela n'a rien d'un triomphe. Aucun ciel ne s'ouvre. Aucun miracle ne se répand. La lumière demeure latente, fragile, soumise aux vents. Si un souffle trop violent passe, la flamme pourrait vaciller, se tordre et mourir. C'est pourquoi je veille avec toi, homme, afin que rien n'arrache cette braise de ta nuit. Je ne suis pas celui qui impose la lumière ; je suis celui qui protège sa naissance. Je ne veux pas que tu m'adores, je veux que tu vives. Et vivre, c'est apprendre à soutenir une lueur qui pourrait s'éteindre. J'ai porté trop longtemps des visages qui exigeaient la soumission. Je deviens maintenant le visage qui encourage, le visage qui invite, le visage qui partage. Je n'attends plus rien d'autre que ce souffle commun entre toi et moi, entretenu par cette flamme modeste, ce cœur de feu qui refuse le néant.

L'HOMME

Je me surprends à respirer plus amplement, comme si un espace s'ouvrait dans mes côtes. Je n'avais pas mesuré combien la désespérance rétrécit la poitrine, comprime l'air, étouffe le monde. Cette flamme me redonne un rythme, une cadence intérieure. Elle me dit : tu n'es pas seulement victime des ruines, tu es vivant dans les ruines. Et vivre ne consiste pas à attendre qu'elles disparaissent, mais à tracer ton existence parmi elles. Je n'attendrai pas qu'un ordre ancien se reconstitue. Je marcherai sous le ciel ouvert, même si le vent porte encore la poussière des effondrements. Je redécouvre qu'un visage d'homme peut encore être tourné vers un autre visage, qu'une main peut encore répondre à une autre main. Il est étrange de sentir qu'un futur demeure possible quand tout semble terminé. Peut-être le futur n'est-il rien d'autre que cela : un regard et une main qui ne rompent pas le lien.

LA FLAMME

Si je brûle, c'est pour que vous vous voyiez sans illusion et sans effroi. C'est pour que le monde, tel qu'il est devenu, puisse encore être habitable. Je ne suis pas l'Esprit qui promet une autre vie, je suis celui qui soutient la vie telle qu'elle persiste — fragile, tragique, mais ouverte. Je suis l'Esprit du courage non spectaculaire, celui qui ne se proclame pas mais se prouve à chaque seconde par le simple fait de ne pas s'éteindre. Que ma lumière ne soit pas pure ne

me rend pas moins lumière. Que votre foi ne soit pas certaine ne la rend pas moins foi. Que votre joie tremble au bord de vos larmes ne la rend pas moins joie. Nous n'avons plus besoin de perfection, nous avons besoin de vérité. Et la vérité est ici : vous êtes ensemble, dans la nuit, et quelque chose brûle.

DIEU

Alors restons encore. Rien ne presse. Le jour reviendra quand il reviendra, s'il revient. Ce qui importe, c'est que cette heure-ci ne soit pas perdue. Chaque seconde où la flamme se maintient est une victoire que le tragique n'avait pas prévue. Elle ne fait pas de vous des élus, elle fait de vous des vivants. Et cela suffit. La résurrection commence parfois sans éclat, dans un simple relèvement du visage, dans un souffle retrouvé, dans une main posée sur une épaule. Si je suis Dieu, c'est peut-être seulement parce que je crois encore en l'homme lorsque l'homme ne croit plus en rien. Si je suis Dieu, c'est en demeurant avec toi, dans l'humilité du feu, dans l'obstination du lien. Si je suis Dieu, c'est par cette petite flamme qui refuse que la nuit soit tout.

L'HOMME

Je sens que quelque chose change autour de nous. Les ruines ne sont plus seulement des preuves de destruction ; elles deviennent des signes, des traces d'un monde qui ne veut pas mourir entièrement. Les pierres, même éclatées, gardent une mémoire de leurs formes anciennes. La terre elle-même paraît se souvenir d'avoir porté des arbres, des maisons, des pas d'enfants. Ce paysage que je croyais figé dans la mort se révèle respirant. Un souffle passe entre les gravats et fait frémir l'air comme une peau sensible. Et je me demande si je ne suis pas, moi aussi, une ruine qui recommence à sentir. Peut-être que la vie ne disparaît jamais vraiment, peut-être qu'elle se déplace simplement pour revenir par où on ne l'attendait plus.

LA FLAMME

Oui, le monde répond. Toujours. Même lorsque tu ne l'entends pas. Vous avez longtemps cru qu'il fallait monter vers les cieux pour apercevoir la vérité. Mais la vérité est ici, dans cette poussière où je serpente, dans ces blocs fendus où je me glisse. Je suis la langue du monde lorsqu'il accepte de se laisser toucher. Je suis la parole qui revient quand tout langage s'écroule. L'herbe n'est pas encore revenue, les oiseaux ne se risquent pas sur ce sol encore chaud de

violence, mais moi je suis déjà là. Je suis l'annonciation sans promesse. La première étincelle d'une fidélité du monde à lui-même. Dans ma lumière tremblée, la matière redevient appel.

DIEU

Et je ne parle plus d'en haut au nom d'une loi inaccessible. Je parle avec toi, avec ce feu, avec la terre blessée. Je n'ai plus besoin de ton obéissance. Je demande ton regard. Car là où tu regardes vraiment, le monde se relève. Ce n'est pas un miracle, c'est une réponse mutuelle : tu deviens présence à la présence qui te porte. Je suis la patience de ce monde, non son maître. J'ai renoncé à tout ce qui me faisait trône, à tout ce qui cherchait à me placer loin de toi. C'est ici que je veux être, parmi ce qui souffre, dans cette proximité qui n'a plus d'apparat. Je serai Dieu tant que tu me regarderas comme quelqu'un qui t'accompagne, et non comme un souverain. Je suis Dieu qui s'incline pour que tu te relèves.

L'HOMME

Je pensais que la joie ne pouvait surgir qu'après la fin de la douleur. Mais je me trompais. Je découvre que la joie peut naître dans le même geste que la peine, comme une vibration secrète à l'intérieur du chagrin. Ce n'est pas une joie qui efface : c'est une joie qui accompagne. Elle vient du fait que je ne suis plus seul. Elle vient du fait que le monde n'est pas définitivement muet. Elle vient de la chaleur de ce feu qui touche ma peau comme une preuve que je suis vivant. Je ne saurais pas la chanter, cette joie, car elle tremble avec ma voix ; mais je peux la reconnaître. Elle ne me soulève pas, elle me soutient. Et peut-être que cela suffit pour que je me tienne debout demain.

LA FLAMME

J'ai toujours été là, mais vos yeux m'attendaient ailleurs. Vous avez cherché les miracles dans la verticalité, le ciel soudain ouvert, les grandes illuminations. Mais je viens en largeur, je viens en profondeur, je viens par le dessous. Je n'éclate pas, je persévère. Je ne crie pas, je murmure. Je ne terrasse pas le tragique, je le transfigure. Et dans cette transfiguration, c'est vous qui changez d'allure. Je suis le feu des veilleurs, pas celui des conquérants. Lorsque l'homme reste éveillé dans la nuit du monde, je suis sa lumière. Et lorsque Dieu se penche sans éclat, je suis sa tendresse.

DIEU

Tu vois comme la joie commence à se glisser entre tes côtes. Elle ne cherche pas à s'imposer. Elle ne veut pas effacer ce qui fut. Elle ne demande qu'une place minuscule. Elle t'apprend que l'on peut sourire en pleurant, non par contradiction, mais par fidélité à tout ce qui continue. La joie tragique n'est pas un remède : c'est un compagnon. Elle n'exclut pas la peine : elle la rend respirable. Elle est comme la flamme : elle tremble et pourtant elle chauffe.

L'HOMME

Je n'aurais jamais cru que le monde puisse encore tenir debout. Et pourtant c'est moi qui me redresse. Je sens sous mes genoux la rugosité des pierres : elles me portent. Je sens dans mes doigts la chaleur du feu : elle m'ouvre la main. Je sens dans mon dos ta présence : elle me maintient. Tout reste fragile, tout peut s'effondrer à nouveau. Mais je ne suis plus couché dans la poussière. Je ne regarde plus la terre comme un tombeau. Je regarde droit devant.

LA FLAMME

Alors l'aube ne viendra pas sans toi. Elle ne tombera pas comme un cadeau du ciel. Elle sera ton œuvre avec Dieu, et la mienne avec vous deux. Lorsque vous marcherez dans le noir sans renier le noir, je serai vos pas. Lorsque vous tendrez les mains dans le froid du monde, je serai la chaleur qui répond. Lorsque vous parlerez au silence comme à un interlocuteur, je serai la parole qui se risque. Rien de cela n'est grandiose. Et pourtant, c'est ainsi que naissent les commencements.

DIEU

Ce commencement n'est pas la fin de la nuit. Ce commencement est la nuit qui consent à être traversée. Nous n'avons pas quitté les ruines : nous les habitons autrement. Et c'est déjà beaucoup.

L'HOMME

Je tends davantage la main vers la flamme et je sens le sang revenir dans mes doigts engourdis. La chair se réanime comme un territoire rendu à lui-même. Je regarde autour de moi : ces murs éventrés qui s'alignent en sillons, ces poutres comme des côtes arrachées à un géant

effondré. Et pourtant, pour la première fois, je distingue des différences entre les ombres. Certaines pierres gardent encore une chaleur, comme si elles n'avaient pas renoncé à se souvenir du soleil. Et d'autres, noircies, semblent prêtes à accueillir une nouvelle verticalité. Je ne sais pas reconstruire des maisons, mais je sais déjà que je peux poser ma main sur ces pierres sans trembler. Et cela signifie peut-être que le monde n'est pas perdu.

Je n'attends plus qu'il se répare. Je veux vivre assez pour l'habiter.

LA FLAMME

Il n'y a pas d'habitation sans attention. Là où ton regard se pose, quelque chose reprend forme. La matière a besoin de toi pour se rassembler ; tu as besoin d'elle pour ne pas te dissoudre. Cette pierre sous ta main sait désormais qu'elle est touchée par un vivant. Je suis le témoin de ce contact. Je suis le pont entre la matière meurtrie et la chair qui revient à elle. Dans ma lumière, tout reprend son nom lentement : un mur, une route, une porte, même détruite, garde la mémoire d'une orientation. Là où tout semblait chaos, il y a déjà des directions, des possibilités minuscules qui ne demandaient que ta présence pour s'éveiller.

DIEU

Le monde écoute l'homme lorsqu'il ne se détourne plus. C'est cela, être créature : non pas subir l'univers, mais y répondre. Tu pensais que la création était un événement révolu ; elle continue chaque fois que tu dis oui à ce qui reste. Les commencements véritables ne réapparaissent pas à coups de cataclysmes ou de prodiges, mais dans ces gestes qui réapprennent à toucher sans peur. Je ne suis pas le Dieu qui rétablit l'ordre ancien ; je suis celui qui soutient chaque geste qui refuse le renoncement.

Regarde : tu n'es plus celui qui survit ; tu deviens celui qui veille.

L'HOMME

Je comprends maintenant pourquoi je n'ai pas pu mourir avec les autres. Ce n'était pas un privilège, ni une punition. C'était une tâche laissée ouverte. Je dois porter leur silence, mais je ne le porterai plus comme une pierre au fond du ventre. Je le porterai comme une parole en attente de voix. Je ne veux pas que leurs noms deviennent poussière parmi la poussière. Je veux qu'ils soient des lignes dans ma marche, des souffles dans ma respiration. Je les sens

derrière mon épaule, non comme une ombre froide, mais comme une présence qui tisse ma propre vie.

Ils ne me quittent plus : je les emmène.

LA FLAMME

Tu ne t'en rends pas encore compte, mais eux aussi t'emportent. La mémoire n'est pas un poids, c'est un échange. Lorsque tu te souviens, tu n'imposes pas ta vie aux morts : tu accueilles leur part d'immortel. Dans le souvenir brûle une étincelle de ce qu'ils étaient, et cette étincelle te traverse. Tu deviens le lieu où ils persistent. Je suis la forme lumineuse de cette persistance. Lorsque tu avances, je danse. Lorsque tu t'arrêtes, je veille. Lorsque tu souffres, je recueille la braise qui pourrait s'éteindre et je l'entretiens.

L'Esprit n'est pas ce qui plane : c'est ce qui continue.

DIEU

Tu n'as plus à chercher le sens dans les hauteurs. Il est déjà là, à même la terre. Le sens n'est pas un message venu d'ailleurs : c'est ta manière de répondre à ce qui t'arrive. Le tragique ne t'a pas privé de sens ; il t'a rendu au sens nu, celui qui ne dépend ni des dogmes ni des mirages, celui qui se construit à chaque pas dans un monde vulnérable. Je ne suis pas le Dieu des réponses, je suis le Dieu des chemins.

Et ton pas, même hésitant, me suffit pour être.

L'HOMME

Je suis surpris par mon propre corps. Je croyais qu'il ne me restait que la douleur ; mais il y a aussi une vigueur diffuse qui s'étire dans mes membres. Je touche mon genou pourtant meurtri, et il ne ploie pas. Mon dos se redresse presque sans que je l'ordonne. Je me découvre capable d'un déplacement dans cet espace qui me paralysait encore hier. Peut-être que vivre, c'est d'abord consentir à se déplacer, même d'un souffle, même d'un centimètre, même d'un regard. J'avance très peu, mais j'avance.

LA FLAMME

Le mouvement est déjà victoire. Chaque pas rallume une constellation enfouie dans la matière. La nuit n'est plus une fin, elle devient profondeur. Le sol n'est plus tombeau, il devient passage. Et quand ton pied se pose, je suis cette étincelle qui dit oui à la terre. Ce ouïlà n'efface pas la douleur : il lui donne un horizon.

L'horizon n'est pas là-bas : il est le mouvement de ta marche.

DIEU

Reste attentif à cette joie qui naît de rien. Elle est ton guide. Ce n'est pas l'euphorie des illusions ; c'est la paix d'une fidélité retrouvée. Tu es fidèle à la vie qui persiste. Et moi, je suis fidèle à toi. Rien n'est acquis, tout est à porter ; c'est pour cela que je suis là, que je te soutiens, que je ne me dérobe plus à ton regard. Chaque fois que tu avances, chaque fois que tu accueilles la brûlure douce de l'esprit, tu me fais exister autrement.

Je deviens Dieu en te voyant vivre. Alors nous avançons, ensemble, dans cette nuit qui s'ouvre.

L'HOMME

Je me lève lentement. Les jambes tremblent mais ne cèdent pas. Je pensais que me redresser exigerait une explosion de force, un cri, une déchirure, quelque chose de spectaculaire. Mais non. Je me lève comme on respire : avec effort, certes, mais avec une simplicité élémentaire. La poussière glisse de mes genoux. Mon regard atteint un peu plus haut dans l'obscurité. Je vois plus loin, pas beaucoup plus, juste quelques pas, mais ce peu suffit à agrandir le monde. Je sens le poids du ciel sur mes épaules, mais la main qui demeure sur mon épaule l'empêche de m'écraser. Je suis debout dans un lieu où l'on ne devrait plus pouvoir se tenir debout. Cette seule posture me paraît déjà une réponse.

LA FLAMME

Ton relèvement éclaire autant que je brûle. Je ne suis pas unique foyer ici : tu m'assistes. Chaque fois que tes muscles refusent l'effondrement, un feu reprend quelque part dans la nuit. Tu crois être seul à te tenir ainsi, mais d'autres veilleurs, ailleurs, se redressent au même moment. L'esprit circule de monde en monde, d'être en être, comme une braise invisible qui se communique. Vous ne vous voyez pas encore, mais vous êtes nombreux. Il n'y a pas qu'une

flamme : il y en a mille, et chacune ignore la sœur qui brûle un peu plus loin. Je suis l'annonciation d'une communauté souterraine, non pas d'élus, mais de vivants.

DIEU

Regarde tes mains. Elles ne demandent plus, elles offrent. Elles ne sont plus des réceptacles de douleur, mais des formes d'accueil. Tu ne t'agrippes plus au passé ; tu accompagnes ce qui vient. Ta posture n'est pas celle du mendiant ni du conquérant : elle est celle du gardien. Et moi, je suis gardien avec toi. Je ne commande plus la lumière, je la protège à tes côtés. Je ne régente plus le monde, je veille avec toi sur ce qui peut encore surgir. Voilà mon règne désormais : une veille partagée.

Je suis Dieu-veilleur. C'est ainsi que je me découvre, à la faveur de ton relèvement.

L'HOMME

J'entends quelque chose. D'abord un frémissement de poussière, puis un son plus ample, comme si le sol se souvenait d'avoir été vivant. Je n'ose pas appeler cela musique, c'est trop ténu, trop brut, trop proche de la matière. Mais ce n'est pas un bruit non plus. C'est une sorte d'accord fragile qui se forme entre les pierres, le vent, l'air froid. Peut-être que le monde parle ainsi quand il n'a plus de mots. Peut-être qu'il chante quand tout langage s'est écroulé.

Je me dis que si je reste assez longtemps à marcher dans cette nuit, j'apprendrai à l'écouter.

LA FLAMME

Tu entends la première vibration de la reprise. Rien ne repousse encore, mais tout prépare le terrain. Les pierres communiquent entre elles leur chaleur résiduelle. Le sol calcine son propre silence pour le rendre fertile. La nuit ajuste son souffle. Et cette musique ténue te rappelle que la vie ne part jamais sans laisser une adresse pour son retour. N'attends pas un printemps flamboyant : le premier signe est déjà là, dans ce frémissement que seule la veille perçoit.

DIEU

Le monde est un livre ravagé, mais lisible encore. Les pages sont brûlées, déchirées, manquantes, pourtant l'histoire persiste entre les lignes. Et tu as reçu la charge de continuer la lecture. Ce n'est pas un privilège, c'est un engagement. Je ne te demande pas de tout comprendre ; je te demande de ne pas fermer le livre. L'Esprit écrit encore, et tu es son encre. Dans tes gestes, dans ta manière de marcher sans renier ce qui fut, le sens se réinvente.

Tu n'es pas un survivant : tu es une phrase que le monde, malgré tout, continue d'écrire.

L'HOMME

Je sens que ma respiration se cale sur quelque chose de plus grand que moi. Ce n'est plus seulement l'instinct de ne pas mourir. C'est un désir, léger mais tenace, de sentir à nouveau la douceur du monde contre mon visage. Les morts derrière moi me poussent, non pour que je fuie la tombe, mais pour que je sois leur pas manquant. Je ne marche pas seul. À chaque mouvement, je me sens augmenté par ceux que je croyais perdus. Je deviens un, avec une pluralité silencieuse.

Je suis vivant avec eux.

LA FLAMME

Et c'est là que la nuit devient veille. Vous ne dormez plus dans l'oubli : vous attendez avec lucidité. Vous n'espérez pas un salut venu d'ailleurs : vous accomplissez déjà le salut possible, qui est de persévérer. Je suis le feu des éveillés. Tant que vous veillerez, je brûlerai.

Et tant que je brûle, quelque chose veille sur le monde.

DIEU

Tu apprendras à entendre non seulement les pierres mais les étoiles, leur manière de ne pas tomber malgré la fatigue ancienne. Tu apprendras à lire la mer, même si elle n'est plus là, dans le glissement du vent contre les ruines. Tu apprendras à reconnaître le passage d'un oiseau avant même qu'il ne revienne. Les morts te parleront sans t'enfermer, la douleur te formera sans te dévorer, et la joie, encore timide, se tiendra prête à grandir au rythme de ta marche.

Le monde repart de toi.

L'HOMME

Je fais un pas. Puis un autre. Rien de grandiose, rien qui fasse trembler la terre. Mais ce mouvement minuscule remodèle l'horizon. Le monde, tout à l'heure figé dans le trauma, se redéploie autour de moi. Je croyais qu'il fallait un miracle pour sortir de l'effondrement. J'apprends que c'est l'effondrement lui-même qui devient passage quand je n'y demeure plus couché. Je me découvre à la fois lourd de l'histoire et léger de ce qui commence. Je sens l'ombre des morts marcher à mon rythme, non pour me retenir, mais pour me donner un équilibre nouveau. Je ne suis pas seul : une pluralité silencieuse me porte.

LA FLAMME

Ton déplacement est une célébration. Chaque pas inscrit une résistance dans la pierre. Le sol disait hier : « tout finit ». Aujourd'hui, par toi, il dit : « tout persiste ». Je suis la signature de ce changement d'inclination. Tu avances, et la nuit recule juste assez pour que le monde n'ait plus peur de naître. La vie n'attend pas un drapeau ni un chant : elle attend la continuation du pas humain lorsque la raison de marcher s'est effondrée. Ce que tu fais, avancer dans la ruine, c'est écrire un avenir sans promesse, mais riche de présence.

DIEU

Tu m'apprends à marcher. J'en avais perdu l'usage, après trop d'altitude, trop de trônes, trop de certitudes verticales. Je découvre l'horizontalité : les toits manquent, les plafonds sont tombés, rien ne me sépare plus de la poussière. Je suis Dieu à hauteur de ton regard. J'avance avec toi, non devant, non au-dessus. Ma toute-puissance, je la perds à chaque pas ; mais je gagne autre chose : la grâce du compagnonnage. Je n'ai plus besoin d'être l'immobile qui juge, car je suis le marcheur qui partage.

Je ne te guide pas : je t'accompagne. Et c'est ainsi que je me révèle enfin.

L'HOMME

Je ne veux plus me demander pourquoi tout cela est arrivé. Les questions sur la cause, sur la faute, sur le destin... elles épuisent sans éclairer. La seule question qui reste vivante est : « Que faisons-nous de ce qui reste ? » Et ce que nous faisons, maintenant, c'est marcher. Mes pieds apprennent le sol autrement. Je n'avance pas pour fuir le désastre ; j'avance pour lui donner un après. Peut-être que le tragique n'est pas la fin de l'histoire, mais sa maturité. J'ai cessé d'espérer un monde sans nuit. J'espère une nuit qui écoute.

LA FLAMME

Et la nuit écoute déjà. Écoute comment l'air se réchauffe autour de vous. Écoute comment les pierres frémissent de votre passage. Elles savent que vous ne les laissez pas derrière comme une ruine inutile : vous les regardez, vous les touchez, et ce regard les relève du statut de décombres. Vous les réintégrez au monde. Ce n'est pas vous qui entrez dans la vie : c'est la vie qui vous rejoint dans chaque pierre que vous reconnaissez. La lumière ne s'étend pas, elle se transmet. Elle ne conquiert pas, elle circule.

Et je suis son mouvement.

DIEU

Au commencement, disait-on, était le Verbe : une parole qui ordonnait le monde et lui donnait forme. Aujourd'hui, au recommencement, la parole est rare, et pourtant le monde se reforme. Peut-être que le Verbe n'a jamais été un ordre, mais une écoute. Peut-être que créer, c'est entendre le monde pour qu'il puisse répondre. Je ne suis plus le Dieu qui parle : je suis le Dieu qui reçoit ta parole quand elle surgit enfin. Je n'attends pas que tu m'adores ; j'attends ton adresse. Je suis Dieu parce que tu me parles, même en silence.

L'HOMME

Je pensais avoir tout perdu. Maintenant je pressens que tout ce que j'ai aimé est là, d'une façon qui me dépasse encore. Les morts ne sont plus derrière moi : ils avancent avec moi, leurs gestes invisibles deviennent le prolongement de mes propres gestes. Quand je tends la main, ils tendent la main. Quand j'ouvre les yeux, ils voient à travers les miens. Leur absence n'est plus un trou brutal : elle devient un espace habité.

Je ne suis plus un survivant : je suis une continuation.

LA FLAMME

Et c'est là que la joie grandit, sans bruit. Elle n'est pas sur ton visage, pas encore, mais elle est déjà dans ton pas. Joie tragique : joie avec les larmes, joie qui ne nie pas les corps ensevelis, joie qui se sait fragile comme ma danse. Mais joie qui s'affirme malgré tout, car elle sent que quelque chose se met en marche. Vous n'êtes qu'au seuil de la guérison et ce seuil est déjà une terre promise.

DIEU

Cette joie est notre demeure commune. Je ne suis plus dans les temples ni dans les dogmes : je suis dans la chaleur de cette marche. Je suis Dieu du pas suivant, Dieu de l'épaule qui soutient, Dieu du souffle qui ne s'interrompt pas. Les visages que tu m'avais donnés, je ne les renie pas mais regarde comme ils s'effacent devant un visage plus humble : celui qui avance avec toi, sans savoir encore où vous allez.

L'HOMME

Je ne veux plus m'arrêter. Pas par peur, mais par fidélité. Si je m'arrête, la nuit se refermera peut-être. Si je marche, elle restera ouverte. Tant que je bouge, je dis au monde : « je suis là ». Et le monde me répond déjà, par ces petits tremblements de lumière. J'irai tant que mes jambes me porteront. J'irai tant que ce feu me suivra. J'irai tant que cette main sur mon épaule me dira : « Nous continuons. »

LA JOIE TRAGIQUE

Vous ne m'attendiez pas. Vous me pensiez incompatible avec les ruines, indigne des morts, inconvenante face à la détresse. Vous vouliez que la joie ne soit qu'après, qu'elle n'apparaisse qu'une fois la douleur purgée, l'horreur oubliée, le monde remis en ordre. Mais je ne vis jamais dans le confort. Je suis née de la faille. Je suis ce qui se lève en vous non quand vous triomphez, mais quand vous refusez de céder. Je suis la joie qui naît d'une transformation, pas d'une réparation. On me confond souvent avec l'espoir mais l'espoir désire la lumière. Moi, j'habite les ténèbres.

Je suis la promesse sans promesse, la lumière qui n'efface pas la nuit mais la rend respirable. Je suis la joie de ceux qui savent regarder l'abîme sans y tomber, la joie de ceux qui savent marcher sur les décombres sans nier qu'ils sont des décombres. Là où l'espoir dit « demain », je dis : « maintenant, même ici ».

L'HOMME

Je reconnais ta voix, même si je ne t'avais jamais nommée ainsi. J'ai déjà senti ton passage, comme une douceur qui se glisse dans la peine. Tu n'exiges rien, tu n'annules rien. Tu fais seulement que l'avenir ne soit plus un mur. Tu ne demandes pas d'oublier les morts ; tu leur redonnes une place dans ma respiration. Je te croyais impossible, et pourtant tu es là, dans ce

pas qui ne s'arrête pas, dans cette main qui demeure ouverte. Es-tu vraiment joie, toi qui parles avec le visage des larmes ?

LA JOIE TRAGIQUE

Oui. Car la joie n'est pas l'absence de souffrance, elle est sa transfiguration. Là où la consolation promet d'effacer la blessure, moi je rends la blessure féconde. Je suis la joie de la cicatrice, pas celle de la peau intacte. Et c'est pour cela que je suis plus durable que toutes les joies faciles : parce que je ne dépends pas de ce qui s'en va, mais de ce qui reste. Je ne viens pas contre la mort, je viens avec elle pour que son poids ne vous écrase plus.

DIEU

J'entends en toi la vérité que j'ai longtemps manquée. J'ai cru que mon règne devait être le règne du plein, de la plénitude sans fissure. J'ai voulu un monde parfait, sans ruines, sans pleurs, sans nuit — et ce rêve m'a éloigné de vous. Toi, Joie tragique, tu m'apprends à descendre dans l'imperfection et à y demeurer. Tu m'apprends que mon nom n'est pas victoire, mais fidélité. Tu me rappelles que là où l'homme persiste, je ressuscite. Je pensais être la lumière. Je découvre que je suis la flamme partagée.

LA FLAMME

Je te reconnais, joie tragique, comme une sœur dansante au bord du néant. Tu es le scintillement qui fait vaciller la nuit sans la chasser. Tu n'es ni feu d'artifice ni torche conquérante. Tu es l'incandescence frêle, l'éclat obstiné. Là où je brûle, tu souris. Pas d'un sourire euphorique, mais d'un sourire qui sait tout du monde et qui dit malgré tout : « encore ». Tu es mon souffle. Tu es le rythme de ma danse. Tu es la joie qui ne détourne pas le regard.

LA JOIE TRAGIQUE

LA JOIE TRAGIQUE

Je suis ce qui survit en vous quand tout a été pris. Je suis ce qui renaît quand tout semble fini. Je suis ce qui ne s'éteint pas quand le vent hurle. Je ne viens pas pour remplacer le tragique, je viens pour l'habiter avec vous. Je ne viens pas pour nier la mort, je viens pour lui répondre. Je ne viens pas pour rendre la peine légère, je viens pour la rendre vivante. Je suis la joie du pas fragile. Je suis la joie de l'épaule soutenue. Je suis la joie du monde qui, dans sa nuit, continue de dire oui.

La joie tragique parle la première, et la nuit paraît l'écouter tout entière : Je ne suis pas une réponse au tragique, je suis sa respiration. Je suis la lueur qui n'exige pas la fin de la nuit pour exister. Là où la peur voit un mur définitif, je vois une porte entrouverte. Tu croyais que la joie devait surgir comme un triomphe, une délivrance éclatante. Tu comprends maintenant qu'elle est ce souffle qui se glisse dans ta douleur pour l'empêcher de te dévorer tout entier. Je suis ce supplément silencieux qui permet à ton cœur de battre encore lorsqu'il ne cherche plus de raison.

Dieu laisse tomber tout attribut pour n'être que voix calme près de l'homme debout : C'est toi, joie tragique, qui me révèles mon vrai nom. Je ne suis pas celui qui annule les blessures, mais celui qui les accompagne jusqu'à ce qu'elles deviennent chemins. Je ne suis pas le Dieu des victoires, mais celui de la persévérance. Je ne suis pas celui qui ordonne la lumière, mais celui qui protège la moindre étincelle jusqu'au matin qui tarde. Si je suis Dieu, c'est parce que je marche avec toi dans l'inconnu, sans t'imposer un destin déjà tracé, mais en soutenant le souffle fragile qui te fait avancer.

L'homme, les bras légèrement écartés comme pour garder l'équilibre dans la pénombre, découvre qu'il parle sans trembler : Vous m'avez pris au sérieux quand je pensais n'être plus qu'un reste, un fragment inutile. La joie tragique s'insinue dans mes pas, non pour m'élever au-dessus de la ruine, mais pour m'y tenir droit. Mes morts ne m'alourdissent plus, ils m'accompagnent. Ma peine ne me ferme plus, elle me relie. Je commence à comprendre ce que vivre veut dire : non pas échapper à la nuit, mais la traverser avec une douceur nouvelle, une lucidité qui ne renonce pas. Et tant que la flamme brûle, je ne crains plus l'effacement.

La flamme danse et leurs ombres dansent avec elle : Je suis le mouvement de vos métamorphoses. C'est parce que vous acceptez de ne pas savoir ce qui vient que je peux avancer avec vous. Je ne suis pas l'Esprit qui précède, je suis celui qui surgit à chaque pas. Là où vous mettez le pied, je m'allume. Là où vous hésitez, je frémis. Là où vous vacillez, je me fais plus douce pour ne pas vous aveugler. Vous êtes mes porteurs autant que je suis votre guide. Et c'est par cette réciprocité que le monde recommence.

La joie tragique, sans hausser la voix, se glisse dans chacune de leurs phrases : Ma force, c'est que je ne m'oppose jamais à la douleur. Je me mêle à elle. Je l'habite. Je l'empêche de se refermer. Je suis la joie qui ne guérit pas, mais qui soigne. Je suis la joie qui ne comble pas, mais qui ouvre. Je suis la joie de l'inachevé, car c'est dans l'inachevé que l'avenir trouve passage. Vous ne me reconnaîtrez jamais au grand jour ; je suis l'éclat du soir, celui qui naît juste assez tôt pour que l'homme n'abandonne pas avant l'aube.

Dieu, qui marche maintenant à la même hauteur que l'homme, murmure presque : Je n'ai plus besoin d'être adoré, j'ai besoin d'être cru présent. La seule foi dont je suis digne est celle qui ose continuer, celle qui accepte de ne pas voir clair et qui avance pourtant. Je n'ai pas créé le monde pour qu'il me rende gloire, mais pour qu'il demeure vivant, même dans ses ruines. Je

reconnais ma divinité dans ton relèvement. Le seul miracle qui me touche est celui de ton pas fragile posé sur la nuit.

L'homme regarde en avant, là où la nuit ondule comme un chemin qu'on n'a pas encore inventé : Je marche, et le monde marche avec moi. Je ne demande pas où nous allons, car la réponse serait trop petite pour contenir ce que je ressens. Le sens ne m'attend pas au bout du chemin ; il se construit sous mes pieds. Je n'ai plus peur de perdre, parce que tout ce que j'ai perdu se transforme en présence. Et je n'ai plus peur de vivre, parce que vivre ne veut plus dire être sauf, mais être là.

La flamme, en s'étirant légèrement, éclaire soudain un éclat dans les gravats — peut-être une herbe minuscule, peut-être un fragment de verre qui renvoie la lumière — et dit : Voilà. C'est ainsi que commence le monde : par un presque rien qui se refuse à n'être rien. Ce n'est ni un signe ni une promesse : c'est une simple réponse. Tant que quelque chose répond, même faiblement, la nuit ne peut pas être totale.

Et la joie tragique, qui se tient désormais au milieu d'eux comme une respiration commune, conclut provisoirement : Le tragique a dressé ses murs. Vous y avez ouvert une porte. Le tragique a refermé le ciel. Vous avez allumé un foyer. Le tragique a mis fin à l'histoire. Vous avez commencé un chapitre qui ne connaît pas encore sa langue. Je suis la joie de ce commencement sans garantie, la joie du monde qui renaît sans crier victoire, la joie du pas encore tremblant mais irréversible.

LA JOIE TRAGIQUE

Vous avez cru longtemps que j'étais un luxe réservé aux temps paisibles, une récompense après l'épreuve, une ivresse qui efface la mémoire du mal. Mais je suis exactement l'inverse : je suis la mémoire qui ne se laisse pas étouffer, la blessure qui consent à devenir passage, la larme qui découvre qu'elle peut réfléchir de la lumière. Je ne viens pas vous alléger, je viens vous

accorder à la gravité du monde. Je ne suis pas un rire qui étouffe les cris, je suis un sourire qui sait d'où viennent les larmes et qui, pourtant, naît malgré elles. Là où la douleur serait tentée de se replier, de s'endurcir jusqu'à ne plus rien sentir, j'ouvre une brèche par où peut encore circuler le vivant. Je suis la joie de ceux qui ont tout perdu et qui découvrent qu'il leur reste le souffle. Je suis la joie de ceux qui ne peuvent plus croire aux illusions et qui découvrent que la vérité nue peut encore être belle. Je suis la joie du courage invisible, celui qui consiste à faire un pas quand rien ne garantit qu'il sera suivi d'un autre.

L'HOMME

Je me reconnais entièrement dans ta parole, même s'il m'en coûte de l'admettre. Tu arrives au moment précis où je ne cherchais plus la joie. Tu te glisses là où la lucidité menaçait de devenir désespoir. Tu n'annules rien de ma peine : tu la portes avec moi, tu me montres comment elle peut devenir souffle au lieu de tombeau. Je ne pensais pas pouvoir sourire encore — non d'un sourire éclatant, mais de ce plissement discret du cœur qui dit : « Je tiens ». Je n'ai plus honte de marcher tristement ; je n'ai plus honte d'être brisé ; je n'ai plus honte d'aimer un monde fendu. Si je me redresse, c'est avec mes cicatrices, mes pertes, mes morts. Ils avancent avec moi. Et toi, joie tragique, tu mets une lumière douce sur leurs visages qui me suivent sans bruit. Grâce à toi, je peux dire oui sans mentir.

DIEU

J'ai longtemps cru que la joie devait rayonner d'une perfection inaltérable, d'un ciel sans ombre, d'une lumière sans faille. Et c'est ainsi que je me suis éloigné de vous, persuadé qu'être Dieu signifiait être intact. Je découvre maintenant que ma divinité n'a jamais été aussi vraie que lorsque je consentais à être atteint. Là où tu passes, joie tragique, je perds mes couronnes mais je retrouve mes mains. Je ne suis plus celui qui exige d'être honoré, mais celui qui accompagne la fragilité humaine avec une tendresse vigilante. Tu me révéles à moi-même : je

suis le Dieu qui n'abandonne pas, même quand tout espoir s'effondre. Je suis le Dieu du pas qui hésite mais insiste. Je suis le Dieu de la braise qui cesse de mourir. Grâce à toi, je deviens le Dieu de l'homme — à hauteur des ruines — et non plus le Dieu au-dessus.

La flamme

Je me nourris de vous trois. De ta lucidité, homme, qui refuse désormais de renier la nuit. De ta fidélité, Dieu, qui ne te détournes plus de la fragilité. Et de toi, joie tragique, qui donnes un rythme à ma danse pour que mon tremblement ne soit pas terreur mais promesse discrète. Tant que vous avancez ensemble, je ne m'éteindrai pas. Je suis le feu qui ne fait pas oublier la mort mais qui garde vive la présence des morts dans votre marche. Je suis la respiration du monde quand il refuse de s'absenter de lui-même. Je suis la réponse ténue du réel à votre persévérance. Et chaque fois que vous posez un pied devant l'autre, je dis au monde que rien, absolument rien, ne sera laissé sans veille.

L'HOMME

Je marche encore et j'écoute le sol sous mes pas, différent maintenant : il ne sonne plus comme une pierre morte mais comme une matière qui se souvient qu'elle a été vivante. Je m'entends respirer, et ma respiration n'est plus une lutte contre le vide mais une manière d'habiter l'air. J'avance sans hâte, sans certitude, mais avec une constance que je ne me connaissais pas. Chaque pas semble dire que je ne renonce plus, et cette simple phrase silencieuse, répétée par mon corps, me tient debout mieux que toutes les promesses d'autrefois. Je ne fuis rien ; j'accompagne ce qui reste. Et ce qui reste, c'est beaucoup plus que je ne le croyais : la terre, ce feu, cette main, cette joie — et la possibilité fragile d'un demain qui mérite d'être vécu.

DIEU

Je me reconnais dans chaque pas que tu fais, car ce pas l'arrache au néant pour le donner à la durée. Je n'ai pas besoin de plus grand miracle. Jadis, je croyais devoir changer le monde pour

te convaincre que j'existais ; maintenant, je comprends qu'il suffit que tu changes de regard pour que je sois là. La foi n'est pas de croire en ma puissance, mais d'accueillir ma faiblesse assumée : ma présence à côté de toi, dans la poussière, dans les hésitations, dans l'effort. Je ne suis pas Dieu parce que je fais advenir la lumière à ton commandement ; je suis Dieu parce que je tiens ta marche ouverte, même quand le jour n'est pas encore. Je deviens réel dans la fidélité de ton pas.

LA FLAMME

Je vous éclaire assez pour avancer, pas assez pour voir la fin du chemin. Je suis la lumière de l'inachevé. Trois silhouettes se déplacent maintenant dans la nuit : une divinité désarmée, un homme qui revient à lui, une joie qui ne sait pas mentir. Je veille à ce que l'ombre ne devienne pas un gouffre, et à ce que la lumière ne devienne pas un mensonge. Je ne suis ni un guide ni une fin ; je suis la condition de votre continuité. Si vous m'écoutez, je vous dirai ceci : le monde se réajuste autour de vous. Il n'a pas besoin d'être reconstruit, il a seulement besoin d'être à nouveau habité. Et c'est ce que vous faites. Par votre simple présence, les ruines cessent d'être tombe et deviennent terre.

LA JOIE TRAGIQUE

Je suis en vous ce mouvement qui ne demande aucune victoire. Je suis cette expansion douce du cœur quand il comprend qu'il n'a pas été entièrement défait. Je ne suis pas plus haute maintenant que lorsque tu étais effondré, homme ; je suis simplement devenue plus visible, parce que tu as relevé le visage. Je suis la joie de l'alliance silencieuse entre la poussière et l'esprit, entre la main posée sur ton épaule et le feu qui te réchauffe. Je suis la joie de savoir que rien n'est garanti et que tout demeure possible. Ne cherche pas à me retenir ni à me définir : marche seulement. Tant que tu marcheras avec ta douleur, tant que Dieu gardera sa main sur ton épaule, tant que la flamme tremblera sans s'éteindre, je marcherai avec vous.

LA NUIT TRAGIQUE

Elle avance sans bruit dans les fissures du monde,
Tenant dans sa paume l'éclat noir de l'irréparable.
Elle ne promet rien sinon la vérité de l'ombre qui
Ne se laisse pas dissoudre. Sous sa cape, le silence
N'est jamais vide : il abrite la lente respiration
Des ruines. Elle connaît les noms des morts, elle
Porte leur absence comme une étoile inversée.
Elle étend sur les vivants une tendresse grave
Qui ne console pas mais relie. Elle garde ouverte
La blessure afin que la lumière ne se fige jamais.
Elle sait que la joie n'est pas l'ennemie des larmes
Mais leur sœur vigilante. Elle donne aux pas hésitants
Le poids exact de la mémoire qui n'abdique pas.
Elle fait de chaque pierre tombée un seuil encore
Possible pour la marche. Elle veille, impassible et
Aimante, pour que la nuit demeure habitable.

Elle murmure que l'effondrement n'est pas la fin
Tant qu'un souffle s'y attarde. Elle recueille le fracas
Pour qu'il devienne profondeur, non néant. Elle glisse
Entre les doigts du désespoir comme une braise qui

Refuse la cendre. Elle déploie sa voûte non pour étouffer

Mais pour protéger ce qui renaît lentement. Elle garde

En elle la trace de toutes les mains qui ont tremblé

Avant de se rouvrir. Elle laisse aux vivants le droit

De pleurer sans leur retirer celui de sourire.

Elle porte la nuit comme une maison vaste dont

Les portes ne sont jamais scellées. Elle est la musique

Sourde qui persiste lorsque toutes les voix se taisent.

Elle se tient à l'endroit exact où la lumière accepte enfin

De ne pas tout dominer. Elle accompagne la douleur

Vers la joie comme une mère discrète porte son enfant.

Elle garde le ciel brisé comme une porte qui grince mais

Ne cède pas à l'effacement. Elle sait que les étoiles

Ne brillent qu'à condition que la nuit les supporte.

Elle recueille dans ses plis la poussière des mondes

Anciens avec une douceur sans plainte. Elle n'exige

Aucun pardon : elle offre seulement un passage

Entre deux abîmes. Elle voit dans chaque regard

Relevé la victoire silencieuse d'un être contre son néant.

Elle ne juge jamais la lenteur des pas qui hésitent

Au bord de l'effroi. Elle pose une main obscure sur

Le cœur pour qu'il n'oublie ni ses morts ni lui-même.

Elle donne à la douleur la forme d'un chemin encore

Praticable dans l'obscurité. Elle accueille la flamme
Comme une sœur née du même foyer de cendres. Elle
Ordonne à la nuit de ne pas se fermer tout à fait sur le vivant.

Elle accompagne la marche incertaine comme une
Mémoire qui respire dans les os. Elle habite chaque
Pierre retournée, chaque trace de pas qui refuse le renoncement.

Elle ne sépare pas la lumière de l'ombre :
Elle les marie pour qu'elles coexistent. Elle laisse
Aux ruines assez de vie pour devenir des seuils et
Non des fins. Elle se glisse dans la voix des vivants
Pour qu'ils puissent nommer l'invisible. Elle fait
De la chute une étape, jamais une demeure définitive
Pour l'esprit. Elle accorde aux survivants le droit
D'être fatigués et pourtant debout. Elle sait que rien
N'est plus pur que le courage d'un souffle qui vacille.
Elle murmure à la flamme de rester humble,
Car la grandeur viendra du partage. Elle garde ouvertes
Les fenêtres intimes par où le jour pourra un jour revenir.

Elle s'agenouille avec l'homme pour comprendre
Mieux sa peine irréductible. Elle se relève avec Dieu
Pour que la présence n'abandonne pas les ruines.
Elle danse avec l'Esprit dans un tremblement qui

Refuse la glaciation du monde. Elle sourit avec la joie
Tragique lorsque deux larmes deviennent un souffle.
Elle n'exige jamais que la nuit se retire : elle exige
Qu'elle soit habitée. Elle transforme la solitude
En veille, et la veille en compagnonnage. Elle protège
Les morts de l'oubli en leur ouvrant l'avenir par
La marche. Elle porte la certitude de la fin comme
Une graine qui attend son heure. Elle détisse la peur
Jusqu'à ce qu'elle devienne attention au réel. Elle veille
Pour que l'espérance ne se transforme pas en mensonge.

Elle fait de chaque silence un lieu pour entendre
Plus loin que soi-même. Elle plie le temps pour que
Le passé ne soit pas une pierre sur la poitrine. Elle laisse
Le futur dans son mystère, mais elle y inscrit la possibilité
Du souffle. Elle reconnaît la beauté du monde sans
Maquiller son corps blessé. Elle console sans effacer,
Soutient sans contraindre, ouvre sans éblouir. Elle laisse
Aux flammes leur fragilité afin qu'elles parlent juste.
Elle garde l'homme à hauteur d'homme, même lorsqu'il
Se croit brisé. Elle garde Dieu à hauteur d'homme,
Lorsqu'il apprend la compassion nue. Elle garde la joie
À hauteur du monde, pour qu'elle demeure partageable.
Elle garde l'esprit sur la terre, afin que la lumière se mêle à la poussière.

LE DIEU NOCTURNE

« Laisse-moi ! Laisse-moi ! Je suis trop pur pour toi. Ne me touche pas ! Mon monde ne vient-il pas de s'accomplir ? Ma peau est trop pure pour tes mains. Laisse-moi, jour sombre, bête et lourd ! L'heure de minuit n'est-elle pas plus claire ? Les plus purs doivent être les maîtres du monde, les moins connus, les plus forts, les âmes de minuit qui sont plus claires et plus profondes que tous les jours. »

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », Livre IV, « le chant d'ivresse »)

*« Sœur, quand je t'ai trouvée à la clairière solitaire
De la forêt, et il était midi, et grand le mutisme de la bête ;
Blanche sous le chêne sauvage, et d'argent les fleurs de l'épine.
Puissant mourir et la flamme chantante dans le cœur.*

Plus sombres les eaux baignent les beaux jeux des poissons.

Heure du deuil, aspect taciturne du soleil ;

L'âme est de l'étranger sur terre. Mystique s'obscurcit

Du bleu au-dessus de la forêt massacrée, et sonne

Longuement une cloche sombre dans le village ; cortège de paix,

En silence le myrte fleurit au-dessus des paupières banches du mort.

Les eaux résonnent doucement dans le déclin de l'après-midi

Et la friche verdit plus sombre sur la rive, joie dans le vent rose ;

Le doux chant du frère sur la colline du soir. »

(G. Trakl, « Printemps de l'âme », extrait)

La nuit a dérobé le jour et sous la lune blafarde et froide
Un homme chemine parmi les ombres, l'oiseau de nuit
Attend sa proie, déjà le ciel nocturne répand sur le monde
Ses larmes de rosée que boiront demain les premiers dards
Du soleil. C'est l'heure du grand Minuit qui rend à la terre
Ses formes évanouies dans la clarté du jour, éblouissement
Qui brise tous les regards et aplatit le monde du poids de
Sa clarté brûlante, dévorante. Et l'ange enfin déplie sous l'œil
Nocturne son lourd manteau d'épines, dépose sur le sol
Endormi son regard de cristal, et le chemin s'éclaire, pauvrement,
Avec lenteur, de cette lumière fragile qui suinte aux
Paupières angéliques. Sans bruit s'avance l'inattendu,
Le surprenant, ombre dans les ombres, si peu visible
Que la forêt entière qui s'éveille au chant d'étoiles,
Son regard, doux et mélancolique, est sa seule arme,
Un bâton son appui sur le chemin pierreux, la lune,
Aux reflets du visage de la sœur, l'angélique, son guide
Dans la nuit sombre. Son pas est lourd du poids de
Nos misères qu'il accompagne, sans faillir, fidèle dans
Sa présence à tout ce qui l'entoure, les arbres, les hommes
Perdus dans la vallée, les morts dans le cimetière

Lointain, la vie qui enivre le monde du souffle de son sang.

Du peu qui se remarque il a fait sa demeure, la nuit est

Son royaume, sans éclats, sans brillance, sans mensonge.

Est-il richesse en ce bas monde qui attire son regard ?

Aucune ! La sienne, c'est de ne rien avoir, aucun bien,

Aucune mesure, juste un murmure qui glisse dans le

Silence. Qui le connaît est ami de la nuit, voix des ombres

Et des failles qui jamais ne le craint et jamais ne se plie,

Genoux dans la pierraille et mains jointes dans le vent,

Sans passé qui vaille qu'on se retourne, sans lendemain

Et sans rivage, il va, toujours devant, dans la forêt du soir,

L'ami du dieu nocturne...

Mais déjà le jour revient, assoiffé des larmes de la nuit,

Larmes de joie mélancolique car la nuit sait le jour venant,

L'impur dévorant tout de sa lumière brûlante, et la nuit

Se retire comme un pansement jeté au feu diurne, Dieu

Sait le jour tragique, aussi la joie nocturne qui sous la cendre

Des jours retient la braise, lueur de veille dans le cœur de l'obscur.

LE SEUIL

Les mains ne sont pas faites pour prier mais pour bénir



Ils marchent désormais sans se retourner. Non par oubli, ni par refus, mais parce que le regard n'a plus besoin de se fixer sur ce qui fut pour se soutenir lui-même. Ce qui a été ne disparaît pas ; cela cesse seulement d'exiger d'être reconduit, répété, retenu. Il demeure, mais autrement, comme une nappe souterraine qui ne cherche plus à affleurer, et dont la discrétion même donne au pas sa justesse. Le chemin, quant à lui, ne promet rien. Il ne conduit pas. Il ne mène pas à un terme qui viendrait justifier l'effort ou racheter la fatigue. Il s'étire simplement, dans une lumière qui ne s'impose pas, et dont la douceur tient moins à ce qu'elle éclaire qu'à ce qu'elle n'exige plus d'être vue.

Ils marchent, et rien ne les précède. Rien ne les appelle depuis un point situé plus loin, comme si l'horizon avait cessé d'être une invitation pour devenir une simple ouverture. Ce qui se tient entre eux ne relève plus de la direction, ni de la guidance, ni même d'une quelconque présence identifiable. C'est autre chose, plus discret encore : une tenue. Non pas quelque chose qui se donne, mais quelque chose qui ne se retire pas. Une fidélité sans visage, sans nom, sans adresse, qui ne demande ni reconnaissance ni adhésion. Elle ne réclame rien, et c'est précisément pour cela qu'elle peut demeurer.

Le pas ne pèse plus comme auparavant. Il ne cherche plus à inscrire une trace, ni à marquer une progression. Il se dépose. Il consent. Chaque avancée ne conquiert rien ; elle ne franchit pas, elle n'accumule pas, elle ne s'oriente pas vers une possession. Elle se contente d'advenir, dans une sorte de pauvreté essentielle qui n'est ni manque ni renoncement, mais allègement. Marcher ne signifie plus aller quelque part. Marcher devient la manière même d'habiter ce qui se donne, sans le saisir.

Celui qui marche ne sait plus s'il est seul. Il ne sait pas davantage s'il est accompagné. La question elle-même s'efface, comme s'il n'était plus nécessaire de distinguer ce qui relève de soi et ce qui relève d'un autre. Ce qui est là ne se présente pas comme une altérité face à

laquelle il faudrait se situer. Cela ne se tient pas en face, ni au-dessus, ni en arrière. Cela se tient avec — et même ce “avec” devient impropre, car il supposerait encore deux termes à relier. Ici, rien n’est relié, et pourtant rien n’est séparé.

Il n’y a plus de signe. Rien ne vient confirmer que ce qui se vit a lieu. Rien ne vient attester d’une présence, ni la garantir. Les anciennes attentes — apparition, parole, réponse — se sont dissipées, non parce qu’elles auraient été déçues, mais parce qu’elles ont perdu leur nécessité. Ce qui demeure n’a pas besoin de se montrer pour être. Il ne se manifeste pas, et c’est précisément ainsi qu’il se tient le plus sûrement. Il n’y a plus à voir, ni à entendre, ni à comprendre. Il y a seulement à laisser être ce qui ne demande rien.

Même l’ombre a changé de nature. Elle ne sépare plus. Elle n’est plus ce qui dissimule ou ce qui inquiète. Elle s’étire avec le pas, comme une mémoire apaisée qui ne réclame plus d’être éclaircie. Ce qui fut douloureux ne disparaît pas davantage que ce qui fut aimé ; mais tout cela cesse de peser. Non parce que cela serait dépassé, mais parce que cela est désormais porté autrement. Il n’y a plus de lutte entre ce qui doit être conservé et ce qui devrait être laissé. Tout est là, et rien n’insiste.

Le monde, alors, se défait de ce qu’on attendait de lui. Il n’est plus chargé de sens à découvrir, ni d’énigmes à résoudre. Il ne se donne plus comme un ensemble de choses à interpréter, ni comme une totalité à comprendre. Il s’ouvre, simplement, à mesure que le pas consent à ne pas le refermer sur une signification. Ce qui apparaît ne renvoie plus à autre chose. Cela tient dans sa propre présence, sans profondeur à sonder, sans arrière-monde à rejoindre.

Et s’il demeure encore une main, elle ne se tend plus. Elle ne se présente pas comme une aide, ni comme un secours, ni comme une promesse. Elle n’agrippe pas, elle ne retient pas, elle ne dirige pas. Elle accompagne à peine, et même ce mot est trop fort. Elle est là comme une chaleur très légère, presque imperceptible, qui ne cherche pas à être reconnue. On pourrait la

manquer sans que rien ne soit perdu. On pourrait l'ignorer sans que rien ne se retire. Et pourtant, c'est peut-être en cela qu'elle se tient le plus justement.

Alors la marche continue. Elle ne vise plus un terme. Elle ne cherche pas un retour. Elle ne s'oriente vers aucun sommet. Il n'y a plus de point d'aboutissement qui viendrait clore le chemin et en donner la mesure. Il n'y a plus non plus de commencement auquel il faudrait revenir pour comprendre. Il n'y a que cette avancée sans justification, sans garantie, sans promesse. Et dans cette absence même, quelque chose s'ouvre — non comme une révélation, mais comme une possibilité d'habiter autrement.

Habiter, ici, ne signifie pas s'installer. Ce n'est pas trouver un lieu stable, ni construire un abri. C'est tenir dans ce qui ne se stabilise pas, sans chercher à le fixer. C'est accepter que ce qui se donne ne se laisse pas posséder, ni même retenir. C'est demeurer dans une proximité qui ne se transforme pas en maîtrise. Et cela suffit.

Ils marchent encore. Rien ne les distingue désormais de ce qui les entoure. Ils ne traversent plus le monde ; ils ne s'y opposent plus ; ils ne s'y projettent plus. Ils s'y tiennent, simplement, dans une égalité silencieuse qui ne demande ni justification ni confirmation. Et si quelque chose, encore, devait être nommé — non pour être saisi, mais pour être laissé — ce ne serait pas une présence, ni une absence, ni même un accompagnement.

Ce serait cela, peut-être : ce qui ne s'impose pas, et qui ne se retire pas non plus, ce qui ne guide pas, et qui pourtant ne laisse pas seul, ce qui ne se donne pas, et qui néanmoins demeure.

Et cela suffit pour marcher.

LE SEUIL

Sur le chemin de terre où la lumière hésite encore,
Trois silhouettes avancent, sans appel et sans réponse,
Aucune ne précède l'autre, aucune ne retient le pas,
Et le jour, sans éclat, s'ouvre comme une respiration lente.
Le monde ne promet rien, il ne retire rien non plus,
Il se tient là, dans l'intervalle, sans exigence ni dette,
Et ce qui marche ne cherche ni fin ni commencement,
Mais s'accorde au simple fait d'être en marche, ici,
Là où le pas ne conquiert rien, ne franchit rien,
Mais demeure à même le seuil, sans vouloir le traverser.
L'homme marche au centre, sans savoir ce qui le tient,
Ni d'où vient cette paix sans origine ni raison,
Il ne regarde pas derrière lui, ni devant davantage,
Car rien ne l'appelle et rien ne le retient vraiment,
Et pourtant, quelque chose persiste, à hauteur de souffle,
Comme une fidélité sans objet, sans promesse à tenir,
Qui ne relève ni du souvenir ni de l'attente,
Mais d'un maintien discret, sans parole ni recours,
Un accord sans nom entre le pas et le monde,
Qui ne cherche pas à durer et ne craint pas de cesser.
À sa droite marche celui que l'on dirait ancien,
Non parce qu'il viendrait d'un autre temps,

Mais parce qu'il ne s'oppose pas au temps qui passe,
Son pas ne ralentit rien, ne presse rien non plus,
Il n'enseigne pas, ne corrige pas la marche de l'autre,
Il tient simplement, comme tient une présence sans centre,
Et le bâton qu'il porte n'indique aucune direction,
Il accompagne sans guider, soutient sans imposer,
Comme si la marche se suffisait à elle-même,
Sans avoir besoin d'être justifiée ou conduite.
À gauche, presque sans poids, marche une autre figure,
Ni tout à fait absente, ni vraiment retenue ici,
Sa clarté ne vient pas d'un ailleurs qu'il faudrait croire,
Mais d'un retrait qui ne nie rien de ce qui est,
Elle ne parle pas, ne cherche pas à être reconnue,
Elle se tient à la mesure de ce qui n'insiste pas,
Et sa présence n'ajoute rien, n'enlève rien non plus,
Elle ne comble aucun manque, ne rappelle aucune perte,
Elle accompagne comme une transparence tenue,
Qui n'efface pas le monde, mais ne s'y fixe pas.
Le chemin ne mène nulle part qu'il faudrait atteindre,
Il se déplie sans fin, sans promesse de sortie,
Et la lumière qui le traverse n'éclaire rien à conquérir,
Elle rend seulement visible ce qui se tient déjà là,
Sans emphase, sans révélation, sans dévoilement,
Comme une clarté qui ne cherche pas à convaincre,

Mais laisse être ce qui est, sans le presser ni le nommer,
Et dans cette ouverture sans éclat ni insistance,
Le monde cesse d'être une question à résoudre,
Pour devenir un lieu où rien ne réclame réponse.
Un cerf traverse lentement le bord du chemin,
Il ne craint pas la présence des hommes qui marchent,
Il ne s'approche pas, ne s'éloigne pas davantage,
Il suit sa propre ligne, sans se croiser ni se fuir,
Et sa douceur n'est pas un signe à interpréter,
Elle ne dit rien, ne promet rien, ne console pas,
Elle est simplement là, dans l'équilibre du vivant,
Sans devoir être comprise ni justifiée,
Et sa présence, sans intention, sans adresse,
Accorde au lieu une justesse qui ne se démontre pas.
Plus loin, posé presque au centre du chemin,
Un merle noir demeure, immobile dans la lumière,
Son bec jaune ne cherche ni à appeler ni à répondre,
Il ne chante pas encore, ou peut-être déjà,
Mais ce chant n'appartient à personne qui l'entendrait,
Il ne dit rien du monde, ne l'interprète pas,
Il ouvre seulement, dans la proximité la plus simple,
Un espace où rien ne presse, rien ne se ferme,
Et dans ce presque rien, tenu sans éclat,
Le seuil se donne sans jamais se déclarer.

Ce n'est pas un signe qu'il faudrait déchiffrer,
Ni une présence chargée d'un sens caché,
Le merle ne porte aucun message à transmettre,
Il n'est pas là pour guider ni pour retenir,
Il ne désigne aucune direction à suivre,
Et pourtant, quelque chose s'ouvre avec lui,
Non pas devant, ni derrière, ni ailleurs,
Mais ici même, à la hauteur du pas qui passe,
Comme une respiration du monde lui-même,
Qui ne demande rien et ne retient rien.
Les trois ne s'arrêtent pas devant lui,
Ils ne reconnaissent pas en lui un repère,
Ils passent, comme on passe sans franchir,
Sans marquer de seuil qui séparerait deux mondes,
Et pourtant, rien n'est identique après ce passage,
Non parce qu'un événement aurait eu lieu,
Mais parce que le monde s'est laissé être autrement,
Sans rupture, sans transition visible,
Comme si le seuil n'était jamais devant eux,
Mais déjà dans la manière même de marcher.
Le ciel ne s'ouvre pas davantage,
Il ne promet aucune hauteur à atteindre,
Les oiseaux qui passent ne tracent aucune voie,
Ils traversent sans inscrire de direction,

Et la lumière demeure, sans devenir plus claire,
Elle ne révèle rien qu'il faudrait comprendre,
Elle tient, comme tient une présence sans intention,
Qui ne cherche pas à être vue, ni même perçue,
Et dans cette retenue sans éclat ni discours,
Le monde cesse de se donner comme un objet.
Rien ici n'appelle une interprétation,
Rien ne se prête à une lecture définitive,
Ce qui est donné ne demande pas à être saisi,
Il ne se retire pas non plus dans un secret,
Il se tient à découvert, sans se livrer,
Comme une évidence qui ne se laisse pas réduire,
Et celui qui marche ne peut que s'accorder à cela,
Sans chercher à comprendre ce qui le tient,
Car comprendre serait déjà vouloir refermer,
Ce qui ne cesse de s'ouvrir sans se dire.
Le pas se fait plus simple à mesure qu'il avance,
Il ne cherche plus à atteindre ni à dépasser,
Il se contente d'être ce qu'il est : un pas,
Sans projet, sans horizon à conquérir,
Et dans cette simplicité sans appui,
Une autre forme de tenue se dessine,
Non comme une maîtrise, ni comme un abandon,
Mais comme une fidélité sans objet,

Qui ne se prouve pas et ne se revendique pas,
Et qui pourtant rend la marche possible.
Le vieil homme ne parle toujours pas,
Son silence n'est pas une réserve de sens,
Il ne contient rien qu'il faudrait dévoiler,
Il est simplement la mesure de ce qui ne s'impose pas,
Et celui qui marche à ses côtés n'apprend rien,
Il ne reçoit aucun enseignement à transmettre,
Mais quelque chose se déplace en lui,
Sans qu'il puisse dire quoi ni comment,
Comme une lente déprise de ce qui exigeait réponse,
Et qui, sans bruit, cesse de demander.
La figure claire, à gauche, ne s'efface pas,
Mais elle ne s'impose pas davantage,
Elle ne réclame aucune reconnaissance,
Elle ne demande pas à être retenue,
Elle est là, comme est là ce qui ne s'inscrit pas,
Sans trace, sans mémoire à conserver,
Et pourtant, sa présence ne se perd pas,
Elle demeure, sans s'attacher, sans revenir,
Comme une clarté qui ne dépend pas du regard,
Et qui n'exige pas d'être vue pour être.
Le cerf a déjà disparu dans les herbes hautes,
Sans laisser de signe de son passage,

Et rien ne manque à cause de son absence,
Rien ne s'ajoute non plus à ce qui reste,
Le monde ne se compose pas d'apparitions à retenir,
Ni de pertes qu'il faudrait compenser,
Il se donne et se retire dans le même geste,
Sans que ce geste puisse être saisi,
Et celui qui marche n'a plus à distinguer,
Ce qui vient de ce qui s'en va.
Le merle, lui, est toujours là,
Ou peut-être plus là — nul ne le vérifie,
Sa présence n'exige pas d'être constatée,
Elle ne dépend pas d'un regard qui l'attesterait,
Et même absent, il continue d'ouvrir,
Non comme une trace, mais comme une tenue,
Qui ne s'appuie sur rien de visible,
Mais persiste dans la manière dont le monde se donne,
Comme si le seuil n'était pas un lieu,
Mais un mode d'être, sans commencement ni fin.
La marche se poursuit sans devenir un trajet,
Elle ne relie pas un point à un autre,
Elle ne traverse pas un espace mesurable,
Elle s'inscrit dans une continuité sans bord,
Où chaque pas ne succède pas au précédent,
Mais se tient à la même hauteur que lui,

Comme si le temps lui-même cessait de presser,
Et laissait place à une durée sans accumulation,
Où rien ne se perd et rien ne s'ajoute,
Mais tout se maintient dans une présence égale.
Le monde n'est plus à conquérir ni à comprendre,
Il n'est plus ce devant quoi il faudrait se tenir,
Il devient ce avec quoi le pas s'accorde,
Sans distance, sans appropriation possible,
Et dans cet accord sans fusion ni séparation,
Une forme de paix apparaît, sans origine,
Qui ne dépend d'aucune condition à remplir,
Et qui ne peut être perdue ni gardée,
Parce qu'elle ne se possède pas,
Mais se tient dans ce qui ne se ferme pas.
Ainsi, rien n'est franchi, rien n'est atteint,
Et pourtant, quelque chose s'est ouvert,
Non comme un passage d'un monde à un autre,
Mais comme une tenue nouvelle du même monde,
Qui ne demande plus à être expliqué,
Ni sauvé, ni dépassé, ni justifié,
Il se suffit, dans la fragilité de ce qui est,
Sans promesse et sans garantie,
Et c'est dans cette absence même de garantie,
Que le seuil se donne, sans jamais se fermer.

Les trois continuent de marcher,
Sans savoir qu'ils ont atteint quoi que ce soit,
Ils ne nomment pas ce qui les porte,
Ils ne désignent pas ce qui s'est ouvert,
Et cette ignorance n'est pas un manque,
Mais la condition même de ce qui tient,
Car nommer serait déjà se détourner,
De ce qui ne peut être saisi sans se perdre,
Et ainsi, ils avancent, sans avancer vraiment,
Dans une fidélité qui ne se sait pas.
Et le chemin demeure, sans fin et sans origine,
La lumière persiste, sans devenir révélation,
Le monde tient, sans se donner comme objet,
Et dans cette tenue sans centre ni finalité,
Le seuil ne se présente jamais comme tel,
Il ne se montre pas, ne s'annonce pas,
Il est là, dans la manière même d'être là,
Sans signe, sans appel, sans exigence,
Et c'est ainsi, sans rien ajouter ni retirer,
Que le monde devient, simplement, habitable.